

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

GRAND CONCOURS DE CINEMA

(voir page deux)



NOTRE ROMAN :

Le Bonheur

Par LÉO DARTEY



NOTRE FEUILLETON :

L'Infâme

Par EMILE RICHEBOURG



NOUVELLE :

Ces Demoiselles Fjord

Par COLETTE YVER



Sur une piste laurentienne

Photo C.P.R.

GRAND CONCOURS DE CINÉMA

commençant cette semaine dans "LE SAMEDI"



Charles Boyer et Marlene Dietrich

Nos prix sont en montre dans la grande vitrine de la
PHARMACIE MONTREAL
916 est, rue Ste-Catherine, à Montréal

NOS PRIX

Les nombreux prix offerts chaque mois consistent en objets personnels ayant appartenu à de grandes étoiles de cinéma et offerts par elles ; en un prix en argent et en magnifiques photographies autographiées par ces étoiles.

En FEVRIER, les prix sont offerts par

CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH

MARLENE DIETRICH offre :

- 1er prix — Les sandales marocaines qu'elle portait dans son dernier film United Artists : *The Garden of Allah*.
- 2e prix — Ses plus riches souliers de boudoir.
- 3e prix — Un billet de \$5.00.
- 4e, 5e et 6e prix — Une superbe photographie autographiée de Marlene Dietrich.
- 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e et 15e prix — Une grande photo de Marlene Dietrich à encadrer.

CHARLES BOYER offre :

- 1er prix — Le chandail gris fer, à fermeture éclair, qu'il porta dans plusieurs scènes de *The Garden of Allah*.
- 2e prix — Un billet de \$5.00.
- 3e, 4e et 5e prix — Une très belle photographie autographiée de Charles Boyer.
- 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e et 15e prix — Une grande photo de Charles Boyer à encadrer.

NOTE — Nous publierons dans *Le Samedi* du 13 février la photographie, exécutée par M. La Rose, photographe de Montréal, des prix offerts par CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH. Le concours de février comporte 30 prix : 15 offerts par Marlene Dietrich et 15 par Ch. Boyer.

En plus du *Samedi*, achetez *Le Film*, la plus grande revue de cinéma du Canada français, où vous trouverez tous les renseignements que vous désirez obtenir sur le cinéma français et américain.

REGLES DU CONCOURS

1. Ce concours extraordinaire, comme il ne s'en est jamais fait au Canada, sera divisé en TROIS concours mensuels. Chaque concours mensuel (Février, Mars et Avril) est indépendant des autres et comporte un certain nombre de prix distribués à la fin de chaque mois. Ce n'est pas UN concours, mais bien TROIS concours différents que nous offrons à tous ceux et celles qui achèteront *LE SAMEDI*.

2. Chaque concours mensuel porte sur DEUX célèbres artistes de cinéma, français, américains, etc., au sujet desquels nous poserons quelques questions auxquelles vous devrez répondre. Ces questions sont à la portée de tous nos lecteurs et lectrices qui s'intéressent le moins au cinéma.

3. Les concurrents n'ont donc qu'à inscrire leurs réponses sur le coupon ci-dessous et à nous le renvoyer d'ici le 25 février exclusivement. Ils devront remplir de la même manière les quatre coupons du mois (dans *Le Samedi* des 6, 13, 20 et 27 février) pour avoir droit de participer au concours de février.

4. Le concours du mois de février porte sur CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH.

5. Les gagnants des prix de février pourront également concourir en mars et avril. Les seules personnes exclues de nos concours sont les employés de nos trois magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* et les membres de leur famille.

6. Les noms des gagnants de février seront révélés dans un numéro du *Samedi* de mars, et la distribution des prix de février sera également faite en mars, aux bureaux du *Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, ou expédiés par la poste aux gagnants non domiciliés à Montréal.

7. Les juges du grand concours de cinéma du *Samedi* seront : M. Christo Christy, correspondant du *Film* à New-York ; le rédacteur en chef des TROIS grands magazines canadiens : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* ; et Francine, directrice des pages féminines de *La Revue Populaire*.

8. Les personnes incapables de se procurer le numéro du *Samedi* du 6 février chez leur marchand habituel pourront en acheter à nos bureaux, 975, rue de Bullion, Montréal.

QUESTIONNAIRE

1. Indiquez la nationalité de Marlene Dietrich et de Charles Boyer.
2. Sont-ils célibataires ou mariés ? (Si mariés, avec qui ?)
3. Donnez l'âge de Marlene Dietrich et de Charles Boyer. (L'âge approximatif, si vous ne connaissez pas leur âge exact.)
4. Donnez la grandeur et le poids de Marlene Dietrich et de Charles Boyer. (Grandeur et poids approximatifs, si vous ne le savez pas exactement.)
5. Le titre du dernier film (américain ou français) dans lequel ont joué Marlene Dietrich et Charles Boyer. Il s'agit de films représentés au Canada.
6. Réponse décisive pour éliminer les ex aequos : Combien de réponses allons-nous recevoir au concours de février (6, 13, 20 et 27 février). Pour vous aider, le chiffre de notre tirage actuel est de 40,000 à 45,000 par semaine. En cas d'ex aequo, les divers prix iront aux concurrents qui nous donneront le chiffre le plus près de la vérité.

LE CONCOURS DE CINEMA "LE SAMEDI"

975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-dessous mes réponses à votre concours de février sur MARLENE DIETRICH et CHARLES BOYER. (Je répondrai de plus aux mêmes questions dans *Le Samedi* du 13, 20 et 27 février.)

- | | |
|---------|---------|
| 1. | 1. |
| 2. | 2. |
| 3. | 3. |
| 4. | 4. |
| 5. | 5. |

6. Réponse décisive :

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

LES JOLIS YEUX

CARNET EDITORIAL

NE vous est-il jamais arrivé d'entendre cette confidence : « Mon cher, je viens de rencontrer une jeune fille épatante ; ce n'est peut-être pas ce qu'on pourrait appeler une beauté classique, ni même une beauté tout court, mais elle a des yeux... oh, mais des yeux !... »

Vous avez sans doute entendu ça cinquante fois et l'avez peut-être dit vous-même cent fois, ne le niez pas. D'ailleurs, il n'y a pas de mal à ça, bien au contraire. Vous aurez tout simplement prouvé cent fois de plus ce qui l'a été des milliards de fois depuis le père Adam qui en a probablement dit autant de la mère Eve.

Une chose est facile à constater : quand on rencontre une jolie fille, et même une qui ne l'est qu'à moitié, il est très légitime de jeter en passant un coup d'œil appréciateur sur cet ornement de l'humanité ; l'indifférent lui-même cède à l'attraction et cueille cette fleur du regard. Mais comment regarder-t-on ?

Si bref que soit le coup d'œil il n'a pas la plus petite hésitation ; il va se planter, avec la rapidité d'une flèche frappant la cible en plein dans les yeux de la jolie passante.

Il n'y a que les sots ou les malintentionnés qui baissent ou font semblant de baisser les yeux au bon moment et se retournent ensuite plutôt deux fois qu'une, mais pour ne plus voir qu'une silhouette sinon banale, du moins parfaitement neutre.

Les êtres normaux, ceux qui ne sont ni des sournois ni des glaçons doivent, à mon avis, faire état de ce principe : les yeux sont faits pour voir et pour être vus. Il me semble, de plus, qu'une jolie femme doit ressentir un désappointement teinté d'affront et presque d'offense quand on affecte de ne pas la regarder ou qu'on a la bêtise de ne pas la voir.

Seulement, il y a la manière de regarder, et la moins observatrice des femmes saura toujours classer comme il convient le regard qu'on lui jette en passant.

Car il y a mille manières de regarder une femme.

Personnellement, j'avoue en toute franchise qu'une jolie femme m'est infiniment plus agréable à regarder que le plus beau des poteaux décorant (?) les rues de la bonne ville de Montréal et sa banlieue, mais j'éprouve peut-être encore plus d'intérêt à regarder ceux qui les regardent. Pas les poteaux, les jolies femmes.

C'est surtout en tramway qu'il est possible de se livrer à cette observation, et comme je fais, chaque jour, dans ces arches de Noël roullantes, un trajet qui a quelque chose d'un véritable voyage, les occasions d'observer ne manquent pas.

Parmi ceux qui regardent les femmes il y a, malheureusement en trop grand nombre, les impolis, conscients ou non, discourtois maniaques s'imaginant peut-être que leur impertinence est de la désinvolture et leur effronterie de la finesse.

Ce ne sont, en tout cas, nullement des raffinés, toute femme est bonne à leur servir de sujet d'investigation : ils la regardent, la fixent, s'obstinent à l'inspecter et, pour comble de délicatesse, si elle cherche le plus possible à se soustraire à cette inquisition, à se détacher de l'ambiance par exemple en lisant un livre ou un journal, le curieux ne craint pas d'être indiscret en lisant avec elle par-dessus son épaule ou bien en se penchant de son côté.

Ces gens-là sont nettement désagréables mais ils sont encore presque supportables comparativement à une autre espèce qu'il est assez difficile de qualifier, probablement parce que ce serait trop facile.

Ceux-ci comprennent des hommes d'à peu près toutes les apparences physiques, mais dans lesquels domine le genre couenneux ; ceci revient à dire qu'ils sont épais de corps ou gros d'esprit. Quelquefois les deux en même temps.

Ces gens qui portent, visiblement sur leur face, quelque chose de la réputation qu'on attache au nom du compagnon de saint Antoine posent sur les femmes un regard gras qu'ils pensent guilleret et qui n'est que lubrique. On pourrait dire qu'ils bavent avec les yeux un peu de leur âme poisseuse, et l'on se demande avec une certaine anxiété ce



qu'ils peuvent bien dire à une femme quand ils ont le toupet de leur adresser la parole.

Il n'y a guère qu'un seul cas où ces pachydermes-là se tiennent sur la réserve ; c'est lorsqu'ils sont assis et qu'une femme est debout devant eux. Cette fois, ils ne la voient point et ne soupçonnent même pas sa présence.

S'il y a les regards insolents et cyniques, il y a aussi ceux que j'appellerai bêtises, car ils sont d'une gaucherie qui, sans aller jusqu'à l'ingénuité, n'en est pas moins désarmante. J'ai vu des jeunes gens et même des hommes qui devaient avoir pourtant dépassé l'âge de raison, plongés dans une véritable extase devant des minois féminins. C'était un regard vraiment curieux à étudier.

J'y retrouvais quelque chose de l'expression du bon bougre naïf qui voit au cinéma une féerie qu'il ne comprend pas très bien, avec un peu du regard de convoitise d'un enfant devant une vitrine de chocolats auxquels il ne peut toucher que des yeux.

Généralement cette espèce-là est inoffensive, en ce sens que, si elle manque de politesse c'est bien à son insu, mais c'est tout de même pas mal gênant pour la femme qui est le point de mire de deux yeux aussi obstinés. Il me semble que, si j'étais femme, cela me ferait l'effet d'un cataplasme prêt à me tomber sur le visage et que j'ouvrais malgré moi mon parapluie. Si j'en avais un sous la main, bien entendu.

Il y a aussi la manière timide de regarder les femmes ; j'ai vu des curieux de cette espèce-là s'abriter derrière un journal mais en se ménageant la possibilité d'examiner tant bien que mal, mais à loisir, la femme qui leur avait « tapé dans l'œil ». C'était une petite ruse assez vite éventée ; la jeune femme ou la jeune fille finissait par regarder son antagoniste dans le blanc des yeux et celui-ci, d'un mouvement assez naturel, s'éclipsait promptement et totalement derrière sa feuille.

Ce petit manège-là m'a diverti plus d'une fois, et je crois que la fille qui en était l'objet ne s'en amusait pas moins. Je suis même presque certain de la réflexion qu'elle se faisait en elle-même : « Que les hommes sont bêtes ! » devait-elle penser.

Est-ce que je me trompe, mesdemoiselles à qui pareille chose a pu arriver ?

Je ne citerai que pour mémoire le regard moqueur de certains hommes, particulièrement de jeunes gens de l'espèce qui comprend les petits vieux de vingt ans. Ces rabougrés qui se croient des êtres supérieurs, surtout supérieurs aux femmes, se font quelquefois — trop rarement — relever d'une verte réflexion ou d'un retour de moquerie, bien pointu celui-ci, et c'est bien fait pour eux. Cela vaut bien une fessée.

Est-ce à dire qu'il ne faut pas regarder les femmes, surtout les jolies, c'est-à-dire à peu près toutes ?

Jamais de la vie ! Seulement, il y a la manière...

Et la manière est une affaire de tact, d'à-propos et surtout de déférence. Il est toujours permis d'admirer ce qui plaît aux yeux et la femme qui a conscience de sa valeur, de son apparence et des mille riens qui servent à lui composer une attitude charmante ne se fâchera jamais d'un regard admirateur à condition qu'il soit discret.

En cette matière, il faut avoir la touche délicate de l'instrumentiste sur son violon et non la lourdeur de l'ours qui pose sa patte sur une fleur.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour regarder, et l'on peut aussi très bien voir sans regarder. Ou si peu...

Si peu que ce soit, pourtant, il est bien rare qu'une femme ne s'en aperçoive pas mais, au lieu de traiter d'insolent l'auteur du coup d'œil elle lui en saura du gré.

Et c'est là toute la différence dans les diverses manières de regarder les femmes.

J. de Verneuil

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.
975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CAN.

Tél: PLateau 9638*

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

A B O N N E M E N T

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.



ILLUSTRATIONS DE F.-L. NICOLET

FRIDJA ALLAIT MOURIR... ET JOHANNAH DÉTOURNA LA TÊTE, CAR DES LARMES VENAIENT À SES YEUX.

Ces Demoiselles Fjord

Par Colette YVER

DANS la salle des fiévreuses, l'une des plus grandes de l'hôpital, la nuit des malades commençait. Les lampes électriques qui paraissaient, sous leur large réflecteur en ombelle, comme des gouttes de lumière pendues par des fils au plafond lointain, inondaient de blanc les murs glacés de ripolin bleuâtre. Le parquet nu, ciré chaque matin, les reflétait comme l'eût fait une nappe d'eau. Dans la rangée des lits, on voyait des mouvements lents de draps, agités par des membres lassés et fiévreux qui cherchaient le repos. Rien ne s'entendait, que le souffle des malades endormies, et ce froissement imperceptible et doux des couvertures. Sur les oreillers, des visages de femmes, immobiles.

Par la porte vitrée, s'entrevoyait dans l'enfilade des corridors la cornette palpitante de la sœur de garde qui s'en allait, là-bas. Au lit No 9, une vieille femme était assise et regardait ses compagnes.

Autour du fourneau, dans la cuisine proche qu'une cloison de verre séparait de la salle, des infirmières en sarreau bleu s'étaient massées pour causer à voix basse.

Soudain, à l'autre extrémité, la porte s'ouvrit sans bruit et l'interne de garde parut. C'était une femme, une jeune femme toute blanche dans sa blouse de médecin qui couvrait sa jupe noire. Un nœud de soie rouge, seulement, faisait un large papillon sous son grand col lissé. Elle était blonde et jolie, avec des yeux gris clair. Son nom était Johannah Swordsen, mais dans l'hôpital où elle et sa sœur Fridja étaient internes, les étudiants les avaient surnommées « Ces demoiselles Fjord » parce qu'elles semblaient froides et impénétrables comme les mystérieuses anses de glace de leurs pays.

Johannah — dont c'était ici le service — était sagace, fine, et d'un dévouement admirable à ses malades. Mais celles-ci ne l'aimaient pas, à cause de son accent étranger et de sa froideur qui mettaient entre elles et la jeune fille trop de distance. Johannah les soignait avec sa douceur et sa patience de savante que rien ne rebutait.

Elle vint au lit 13 où dormait une petite typhique de seize ans. L'enfant était calme ; un effroi passa dans les yeux de Johannah. C'était pour cette malade qu'elle venait ici ce soir. La fièvre typhoïde qui la terrassait se montrait la plus pernicieuse de la salle, et l'étudiante était entrée en lutte contre la maladie. L'après-midi, à la contre-visite, elle avait prescrit les bains froids, et maintenant il lui semblait voir une morte dans le lit. Mais en approchant, elle reconnut le sommeil le plus paisible, le plus rassurant. Alors, après un regard à la feuille de température, posée au-dessus du chevet, où le crayon dessinait des zig-zags brusques et d'effrayantes montées de fièvre, elle reprit la voie du milieu, entre les lits, de son pas tranquille, uni et glissant.

Quand elle passa devant le fourneau de la salle, les infirmières et deux hommes qui étaient venus se joindre au groupe, se turent soudain et la regardèrent en la toisant. La tête légèrement rejetée en arrière, elle paraissait hautaine ; le chignon sec de ses cheveux de Norvégienne, au blond poudré, tombait sur la nuque. Une femme, les poings aux hanches, demanda :

— Laquelle c'est-il, celle-là ?

L'infirmière de la salle répondit :

— C'est la nôtre, Madame Amélie, c'est Johannah, celle du service.

— Sait-on jamais, avec ces sacrées Russes, dit l'un des hommes. Elles sont tellement la même chose, toutes deux, que je ne suis jamais fichu de les reconnaître l'une de l'autre.

— Ce soir, il n'y a pas d'erreur, fit une troisième infirmière qu'on nommait Madame Hortense, c'est la jeune, parce que l'autre, l'ainée, Fridja comme ils l'appellent, eh bien ! vous savez, elle est pincée par la diphtérie qu'elle a prise dans sa salle. Même elle peut sauter d'un moment à l'autre, à ce qu'a dit Monsieur Vergeas, le chef qui est venu la voir cet après-midi. Je n'invente rien, c'est la sœur Saint-Eusèbe qui me l'a rapporté.

— Pauvre fille, dit l'homme.

— Vous savez, reprit la même. C'est des drôles de créatures. Des femmes dont on ne sait quoi penser. Ça vous a des airs de Sainte Vierge, et puis, pour changer...

Elle ricana.

— On dit toujours : Ces demoiselles Fjord par-ci, ces demoiselles Fjord par-là, reprit Amélie qui fleurait à pleine haleine l'alcool, moi, je voudrais bien savoir laquelle des deux a eu son béguin pour ce pauvre diable de Benoît, un petit interne comme il n'y en a pas, un garçon si gai, si gentil, si tranquille, qui a disparu de l'hôpital comme un obus, tout d'un coup.

Alors Madame Hortense, celle qui avait annoncé la maladie de Fridja Swordsen, méridionale au teint bistré, majestueuse, opulente, presque belle malgré la soixantaine, le petit bonnet de lingé et les rides qui bridaient ses yeux de jais, mystérieusement prononça :

— Ecoutez, je sais bien que vous, Amélie, et d'autres encore, ont parié pour la petite des fiévreuses, celle qui vient de passer là, Johannah, comme vous dites, Madame Louise. Le diable, c'est qu'elles sont copiées comme des jumelles avec leur éternelle cravate rouge sous leur col blanc et leur tignasse blonde, délavée. Mais pour moi, c'est bien l'autre, Fridja, que j'ai vue s'en aller un soir, deux soirs, et toute une semaine, avec le petit M. Benoît. J'étais derrière la fenêtre de la buanderie, quand ils s'en allaient bras dessus bras dessous. Ce garçon-là, ce petit frisé était gentil comme un amour, et, de mon avis, la demoiselle Fjord n'avait pas mauvais goût. Oui, pour moi, c'était Fridja ; je n'ai jamais pu voir sa figure, notez bien, car ils passaient vite, clandestinement, comme un couple de souris grises le long d'un mur. Mais cette petite mijaurée avait dans sa façon quelque chose de pas gêné et de fripon sous ses airs de glace, et la vôtre, Madame Louise, c'est le contraire. Votre demoiselle Fjord, à vous, c'est un rude petit médecin, mais vous pouvez m'en croire, je connais la jeunesse, cette fille-là pense plus à son métier qu'aux hommes.

— Si c'est pas malheureux ! dit Amélie.

Madame Louise, l'infirmière de la salle, prononça :

— J'y mettrais pas ma main à couper, Madame Hortense ; Mademoiselle Johannah ressemble à l'autre. Si vous aviez trop à faire à la buanderie, vous avez pu vous tromper.

Elle éclata de rire.

Un infirmier dit, sentencieusement :

— C'est des gosses. Faut les laisser s'amuser. Apparemment que dans leur pays, c'est comme chez nous.

Johannah triste et lente continua sa ronde de nuit dans le grand silence sombre de l'hôpital. Elle avait vingt-deux ans. Elle était née à Bergen, et, devenue orpheline, elle avait voulu venir à Paris, emportée plus encore que guidée par son désir passionné d'être médecin. Et, derrière soi, elle traînait sa sœur, son aînée de deux ans, la douce et légère Fridja, un enfant, un oiseau, qu'elle avait surveillée, choyée, dominée, bourrée de livres, excitée impérieusement au travail, examen par examen, jusqu'à l'avoir fait recevoir interne, ici, dans ce grand hôpital de province, après l'échec de Paris. Fridja était paresseuse, rêveuse et faible. La mâle fermeté de Johannah l'avait maîtrisée. Elle était romanesque et ardente ; Johannah l'avait gardée comme un homme garde sa fille, farouchement, mais naïvement, et Fridja avait aimé ce jeune interne, Benoît, dont parlaient les infirmières.

Johannah restait pure et forte comme le montrait son beau visage, mais depuis l'aventure de Fridja une tristesse sans fond l'accablait. Elle avait usé de son irrésistible domination pour dénouer le lien frivole qui unissait les amoureux, pour faire passer Benoît dans un autre hôpital, et son idée fixe, la préoccupation qui la rongait était de cacher la faute de sa sœur, d'en étouffer le moindre souvenir. Elle allait, dans son souci de l'honneur familial jusqu'à s'aveugler elle-même sur le retentissement qu'avait eu l'affaire. Elle se disait : « Qui l'a su ? » — « Qui l'a su ? » répétait l'insouciant Fridja qui se figurait par cette incurie jeter un voile définitif sur ces choses passées qu'elle pleurait encore. Mais la peine de Johannah demeurait vivace et inconsolée. Les Norvégiennes étaient, en France, effroyablement solitaires. Fridja possédait bien mille petites relations d'amitié qu'elle nouait avec tout le monde, d'un mot ou d'un sourire. Son silence même, jumeau de celui de Johannah, était aimable et liant. Mais ni l'une ni l'autre des deux sœurs n'avait une amie. Johannah devait garder son secret étouffé en elle. Parfois, le fardeau était si lourd, qu'elle brûlait d'aller le confier au docteur Vergeas, le jeune docteur de la salle 3, le seul homme au monde pour qui elle eût conçu une sympathie spéciale, faite d'admiration, d'estime, de quelque chose de fraternel, lui semblait-il, et du désir vague de le connaître mieux. Elle remarquait le grand intérêt qu'il prenait à ses études ; elle se savait dépasser, elle femme, tous les élèves de l'école et ne s'enorgueillissait pas.

Mais, ce soir, une bien autre torture déchirait le cœur de Johannah. La diphtérie avait pris Fridja ; elle se sentait la perdre de minute en minute. Elle n'avait de repos qu'auprès du lit de la malade. Elle aurait voulu y demeurer constamment. Elle était allée trouver Vergeas et lui avait dit en lui étreignant les mains, en s'y accrochant, affolée du péril : « Vous n'allez pas la quitter, ou tout au moins vous viendrez d'heure en heure ; vous me la sauvez ! » Et Vergeas l'avait retenu longtemps ainsi à regarder ces yeux sans larmes et brûlés de douleur.

Quand elle ouvrit la porte de la petite chambre où l'on soignait Fridja au fond de l'hôpital, elle vit d'abord dans le blanc du lit et le creux de l'oreiller les mèches folles, d'un blond d'argent, autour du visage rougi par les fièvres, les lèvres entr'ouvertes et les grands yeux gris de Fridja, regardant le vague, angoissés. Dans un coin de la chambre, Vergeas, en blouse blanche, se tenait rigide, sa barbe blonde dorée à la lumière, son lorgnon miroitant, tandis qu'une religieuse surveillait l'ébullition de l'eau dans des vases de faïence neigeuse.

La vue du médecin parut alléger Johannah de toute l'horreur qui envahissait son cerveau. Il avait dans l'Ecole une haute réputation. Elle basait sur cette réputation tout ce qu'elle se sentait dans l'âme pour lui. A peine regarda-t-elle sa sœur dont l'esprit semblait absent et le souffle pénible, et elle alla droit à Vergeas : « Eh bien ? comment la trouvez-vous ? »

Vergeas hésita. Il la regarda longuement avec émotion, avec douleur.

— L'opération, dit-il à la fin, l'opération sera pour cette nuit. Il faut être prêts.

Alors Johannah se retourna brusquement sur le lit et contempla longtemps la pauvre petite Fridja, sa chérie, sa seule amie, ce doux et bon petit être léger qu'elle aimait d'autant plus pour en avoir tant souffert et qui se mourait, à vingt-quatre ans, victime de ce croup à qui elle-même l'avait jetée en proie. Elle allait mourir, la jolie et fraîche Fridja, on ne verrait plus dans les salles sa blouse svelte, froncée à sa taille onduleuse, et le nœud rouge cerise palpitant comme un grand papillon sous son haut col glacé d'étudiante. Elle s'en allait, elle si amoureuse de l'Amour, sans en avoir joui ; elle s'éteignait pleine de vie, avec le douloureux et immense honneur de tomber blessée au chevet même des petits qu'elle soignait. Et de tous ses yeux sans larmes, Johannah regardait dans la taie d'oreiller blanche ce mince visage en feu dont les fines pommettes émaciées commençaient à saillir. Silencieusement elle se tortait les mains. La religieuse la regarda et fit un geste de compassion qui avouait déjà toute la tristesse mortuaire s'apprêtant. Elle endurait une souffrance infinie.

A ce moment, Vergeas vint à elle ; il se pencha vers son oreille et dit :

— L'opération va réussir, vous savez.

Elle ne pouvait plus espérer ; elle avait trop bien compris cette prostration de la malade. L'opérer ? Il était trop tard. Mais pour la première fois, auprès de cet homme qui avait eu pitié de sa souffrance, une faiblesse de femme s'éveilla en elle. Elle eut comme le besoin de voir s'ouvrir ces bras forts, de s'y jeter, de s'y enfermer, d'abandonner son front martelé de douleur à l'appui de cette épaule, d'y cacher des larmes. Ses yeux se fermèrent.

Puis elle se ressaisit et le regardant en face :

— Vous me trompez. Ne me trompez pas. Elle est très mal, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Vergeas, vaincu, elle est mal.

Et d'instinct, pour diminuer la peine qu'il causait, il saisit sa main qu'il serra furtivement, en cachette de la religieuse qui transvasait des eaux chaudes.

Quand Vergeas eut quitté la chambre, la malade, très oppressée, fit signe à Johannah qu'elle désirait de quoi écrire, montrant sa gorge et son impossibilité de parler.



LES DEUX FEMMES PARLÈRENT LONGUEMENT DU DOCTEUR VERGEAS.

Chronique documentaire

Au Clair de la Lune

Par MONAMY - PIERRAULT

IL est une chanson populaire entre toutes, c'est bien *Au clair de la lune* qu'on a fredonnée, chantée et jouée un nombre incalculable de fois sans arriver à la dégrader à l'état de « scie » comme tant d'autres refrains célèbres.

Qui a fait cette chanson naïvement sentimentale ? en quelle circonstance et comment ? Autant de questions auxquelles peu de personnes, sans doute, pourraient donner une réponse exacte et que je vais résoudre, dans cette chronique, d'après des documents parfaitement authentiques.

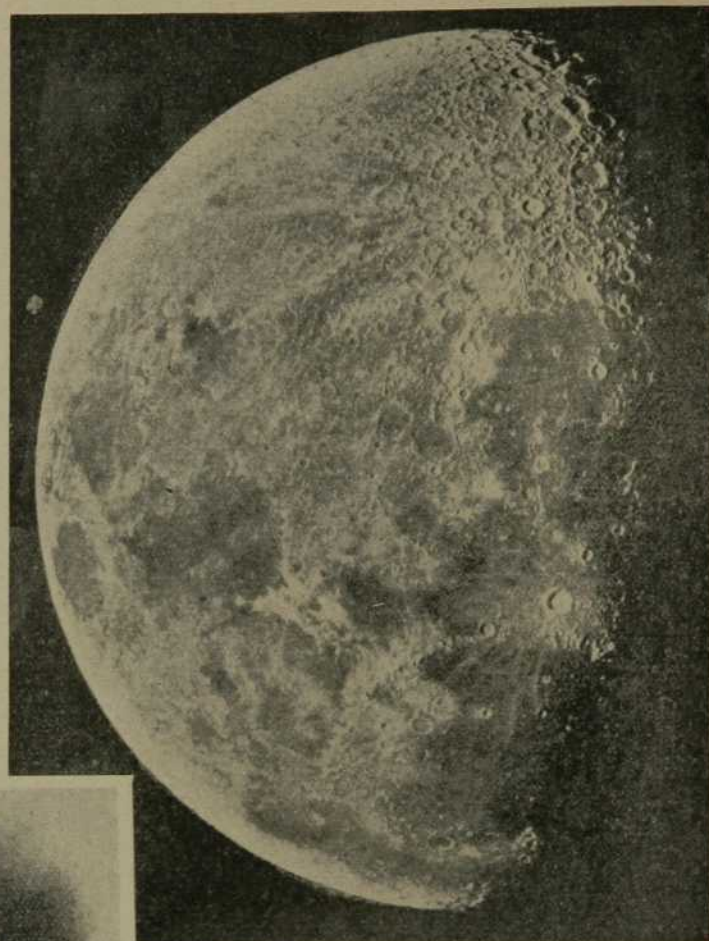
Je vous présenterai d'abord l'auteur des paroles ; nous verrons le musicien en temps et lieu, l'humble poète des modestes vers chantés tant de fois méritant bien une mention spéciale, laquelle sera une courte mais fort intéressante biographie. Du moins, je l'espère.

Il y a deux cents quatre-vingt-dix ans de cela, non loin de l'église Saint-Eustache, à Paris, s'élevait une maison formant l'angle de deux rues et qu'habitait un humble pâtissier. C'était un nommé Crépon, brave homme mais pâtissier plutôt médiocre, ce qui était tant pis pour lui, car le carrefour où se trouvait sa pâtisserie était fort fréquenté. On y voyait souvent stationner les sergents recruteurs, ce qui attirait du monde, et le bonhomme Crépon eût certainement fait fortune s'il avait été aussi bon commerçant qu'il était brave homme. Hélas ! ses gâteaux, tartes et galettes n'avaient pas l'apparence engageante qu'il eût fallu pour attirer la clientèle et la conserver.

Le bonhomme Crépon, d'ailleurs ne s'en souciait guère ; à la poêle à frire il préférait de beaucoup la Muse de la poésie et se plaisait à répéter :

*Un homme n'est jamais malheureux s'il estime
Qu'un bon pâte vaut moins qu'une excellente rime.*

Pierrot est devenu inséparable du clair de lune depuis une populaire chanson dont on trouvera les origines dans cette chronique. Cette chanson a été répétée bien des fois à de jolies filles par des "pierrots" élégamment costumés ainsi qu'on le voit dans la gravure du bas reproduisant un tableau de Watteau.



Et il rimait à pleine capacité, le bonhomme Crépon, à tel point qu'il ne s'exprimait jamais qu'en vers et qu'il rêvait peut-être, la nuit, dans ce qu'on appelait le langage des dieux.

On dit que l'habitude est une seconde nature, et notre pâtissier-poète avait tellement l'habitude de parler en vers que les plus banales de ses pensées, le moindre de ses ordres à ses marmitons ou le familier souhait de bienvenue au rare client qui se hasardait dans sa maison, tout cela était en vers quelquefois assez gentiment rimés.

Presque en face de chez lui demeurait un écrivain public, Pierre Jaurat, qui n'écrivait pas en vers mais possédait tout de même une clientèle suffisante à le faire vivre assez confortablement. Savoir lire et écrire était, à cette époque, un luxe, et bien des gens, depuis la modeste servante jusqu'à des bourgeois dont la plantureuse bedaine prouvait le rang social, avaient recours aux bons offices des écrivains publics.

Or, il arriva qu'un jour une cuisinière cherchant un emploi voulut faire établir la liste de ses références par l'écrivain Pierre Jaurat, mais celui-ci était absent et la bonne femme se vit fort embarrassée. Voyant le pâtissier au seuil de sa boutique, vide comme toujours, elle s'informa auprès de lui. A son grand ébahissement, voici ce que lui répondit maître Crépon.

*Vous me demandez, cuisinière,
Quand mon voisin Pierre Jaurat
Dans son échoppe rentrera,
Quand rentrera mon voisin Pierre ?
Mais, je vous déclare, ma chère,
Que je ne sais rien de cela,
Et que, sur cet article-là,
Je suis d'une ignorance entière.*

La bonne cuisinière ouvrit de grand yeux et une bouche non moins grande, ce qui fit peut-être croire au pâtissier qu'elle avait faim, et il continua :

*J'ai des tartes et des galettes,
Des pâtés chauds, des pâtés froids,
Des tourtes, vrai manger des rois,
Des croquets, manger de fillettes.
J'ai des masse-pains excellents,
Des échaudés bons pour les dents,
Des biscuits tout sucre et tout crème,
Des brioches que chacun aime,
Entrez, mangez, je suis Crépon,
Pâtissier du roi du Japon.*

La bonne femme, estomaquée au possible, entra mais vit d'un coup d'œil que l'intérieur de la boutique était loin de répondre à l'annonce poétique du pâtissier. Elle exposa néanmoins son cas et le bon Crépon, toujours disposé à rendre service, s'offrit à lui écrire la liste de ses références.

Voici le chef-d'œuvre qu'il composa :





*Demoiselle Catherine,
Sachant faire la cuisine,
Blanchir, coudre, et coëtera,
A servi seize semaines
Chez le président Molesme ;
Chez les marquis par douzaines,
Chez le conseiller Burat,
Et chez Clair, marchand de drap.
Ces personnes fort honnêtes,
De sa rare probité,
Et de son talent marqué,
Ont été très satisfaites,
Comme s'en assurera
Quiconque leur parlera.*

Ce n'était peut-être pas très exact, mais c'était si bien tourné aux yeux de la cuisinière que celle-ci fut enchantée et voulut payer, comme il convenait, le bonhomme. Magnanime, celui-ci refusa et cette générosité mit le comble à la reconnaissance de la bonne femme. Elle remercia de son mieux et raconta la chose de tous côtés, ce qui eut pour effet d'amener à Crépon une clientèle d'un nouveau genre mais qui ne l'enrichit pas.

Le pâtissier, en effet, ne demandait aucune rétribution pour les services épistolaires qu'il rendait ; il fournissait même gratuitement le papier et l'encre aussi bien que son temps, avantages fort appréciés de la clientèle qui déserta vite l'officine de Pierre Jurat, l'écrivain public.

Celui-ci, furieux, pesta comme un beau diable contre le malencontreux Crépon, et lui souhaita la plus complète des faillites, suivie de la plus noire des misères ; ce souhait devait se réaliser car le bonhomme Crépon ne faisant aucune recette avec sa pâtisserie et pas davantage avec ses écritures, devait vivre quand même, ce qui est un problème bien difficile à résoudre dans de telles conditions.

Il vendit une chose, puis une autre parmi ses ustensiles devenus inutiles ; il se vit même forcé de vendre un jour son unique canif, celui qui lui servait à tailler ses belles plumes d'oie et, dès lors, ce fut fini, pour le pâtissier-poète, des beaux jours ensoleillés par la cadence rythmée des belles phrases.

Il réfléchissait une nuit aux tristes conditions de cette existence, quand il s'entendit appeler, de la rue, par une voix fraîche et fortement nuancée d'accent étranger. La malchance n'avait pas aigri l'excellent homme qui se leva.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moussiou le scrivano, répondit la voix, apprite-moi la vostra porta, si ça vous plaît.

Crépon comprit tant bien que mal qu'on lui demandait d'ouvrir sa porte. C'est ce qu'il fit, et il aperçut un enfant d'une douzaine d'années tenant un petit violon.

L'enfant salua Crépon fort gentiment et commença de lui expliquer, tant bien que mal, ce qu'il attendait de lui. Pour ne pas embrouiller le lecteur avec son baragouin, nous résumerons brièvement son histoire.

Cet enfant était petit marmiton dans les cuisines de Mlle de Montpensier, cousine du roi Louis XIV, mais il détestait cet emploi et il voulait adresser, à Mlle de Montpensier, un placet pour obtenir quelque autre emploi plus propre et où il pourrait, à son gré, dans ses instants de loisir, jouer du violon, instrument pour lequel il avait une véritable passion.

Le compatissant Crépon l'écouta avec beaucoup d'intérêt, mais il dut lui avouer qu'il était maintenant pauvre au point de ne plus avoir même une méchante plume à la maison. Il le lui dit, naturellement, en vers :

*Hélas ! mon petit étranger,
Je n'ai ni plume ni papier,
Ni quoi que ce soit pour vous faire
Votre requête épistolaire ;
Mais peut-être bien que Jaurat
Plume et papier me prêtera.*

Il décida donc de s'adresser à son voisin Pierre pour les objets en question et il alla frapper à sa porte.

— Eh, voisin Jaurat !

L'autre ne répondit pas. Crépon frappa plus fort, mais sans plus de succès ; il recommença et enfin, une petite fenêtre s'ouvrit, laissant passer la tête bougonneuse de l'écrivain.

— Que me voulez-vous à pareille heure ? demanda-t-il.

Le bon Crépon répondit :

*Je voudrais, si cela vous plaît,
Écrire un illustre placet.
Le vent a soufflé tout-à-l'heure
Ma chandelle et, dans ma demeure,
Je n'ai trouvé, croyez-le bien,
Ni plume, ni feu, ni rien.*

(Lire la suite page 40)

La vieille maison, non loin de l'église Saint-Eustache où demeurait le bon pâtissier Crépon dont la pensée s'envolait plus souvent vers la lune que du côté de sa poêle à frire les beignets.



Notre tour du monde - No. 2

Le Secret et l'Exemple de la Suède

par Wilfrid Daniel



STOCKHOLM, capitale de la Suède et l'une des plus belles villes du monde — Le jardin du Roi et, à l'arrière-plan, le palais royal.

Si pour quelques-uns, la Suède représente le pays du soleil de minuit, des chasseurs de rennes, du prix Nobel, des gymnastes et des skieurs, elle est pour beaucoup le paradis du vrai socialisme, la terre d'une civilisation avancée où l'esprit scientifique s'allie harmonieusement au sens pratique.

En effet, à l'heure présente, la Suède donne au monde entier un exemple de bien-être social et de prospérité économique, à tel point que depuis quelque temps nombre de revues et journaux en ont parlé avec, dans la plupart des cas, des louanges méritées.

Nous voulons examiner à notre tour une situation qui, par rapport au fascisme et au communisme, paraît anormale et qui pourtant n'est que l'application d'un socialisme modéré, trop longtemps méprisé et trop longtemps méconnu.

Pourquoi la Suède d'aujourd'hui réussit-elle, quand d'autres nations échouent lamentablement ? C'est ce que nous tenterons de démontrer, après avoir, en quelques lignes, résumé l'histoire de la Suède d'hier. Notre regret est de ne pouvoir, faute d'espace, entrer dans trop de détails et de mettre de côté la chose purement littéraire et artistique.

La Suède est un royaume démocrate gouverné par des socialistes. Le roi se nomme Gustave V, et le premier-ministre, P. A. Hansson. Avec la Norvège et le Danemark, elle fait partie de la Scandinavie, située au nord de l'Europe. Bien que pauvre en moyenne comme agriculture, la Suède est immensément riche en métaux, fer, cuivre, plomb argentifère, zinc et riche en forêts. C'est un pays qui présente aux voyageurs de beaux paysages, des trésors historiques, notamment à Stockholm, la capitale ; c'est un pays qui est une symphonie de couleurs, un mélange d'architecture ancienne et moderne, un poème vivant qui s'écrit et se chante depuis des milliers d'années.

A vrai dire, l'histoire de la Suède commence aux expéditions normandes, qui firent connaître et craindre en Europe les pirates du Nord. Les Finnois et les Lapons arrivèrent en Suède par la Russie ; les Svears (d'où Sverige, Suède) y vinrent du Danemark. En 1319, la couronne norvégienne passa à la dynastie des Folkings qui régnaient déjà sur la Suède, et en 1397 l'Union de Calmar consacra la confédération des trois Etats scandinaves.

Peu après la rupture de l'union, Gustave Wasa put fonder dans sa patrie, délivrée par lui du joug danois et convertie au luthéranisme, une monarchie absolue et héréditaire. Sous Charles XII, le prestige de la Suède éclata sur toute l'Europe et la bataille de Poltava mit fin à cette période brillante. Charles XII n'ayant pas d'héritier, les Suédois offrirent la couronne au maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corso, qui l'accepta et monta sur

le trône en 1818. A la chute de Napoléon, la Suède appuyée par la Russie, reçut la Norvège.

En 1905, la Norvège déclara dissoute l'union. Depuis 1814, la Suède n'a pas été en guerre et vit en paix avec ses voisins... et l'étranger.

Ce qui explique le succès de la Suède, c'est son gouvernement social-démocrate. Un pays ne peut faire autrement que d'être prospère quand le peuple reçoit une éducation soignée, et quand l'Etat encourage le mouvement coopératif, les unions ouvrières et la protection de l'enfant et du vieillard.

Le peuple s'instruit aux écoles populaires, aux universités ouvrières, chez les producteurs. On lui apprend le civisme, le droit commercial, comment organiser les coopératives, combattre les trusts, distinguer la qualité des marchandises, ainsi que toutes choses essentielles au progrès de l'économie nationale. L'université ouvrière de Brunswick, à 180 milles de Stockholm, consiste en des maisons nettes de bois, bâties sur les bords d'un lac enchanteur, au milieu d'une épaisse forêt. Il y a des jardins, des terrains de jeu, etc. Cette université, dirigée par la Fédération suédoise du Travail et l'Etat, aide particulièrement les ouvriers pauvres.

Voyons maintenant comment fonctionnent les Coopératives. Mais qu'est-ce donc qu'une Coopérative ? C'est, en Suède, (car il y en a ailleurs) une organisation des producteurs et des consommateurs, s'unissant en vue de fabriquer, de vendre et d'acheter des produits dont ils divisent entre eux les profits. Par exemple, une épicerie dont les propriétaires sont les membres d'une Coopérative, autrement dit les clients de cette épicerie ; ils nomment un gérant salarié ; chaque année, les profits sont divisés entre les membres, profits basés sur la somme des achats de chaque membre à la dite épicerie. Cet excellent système fait profiter le patron aussi bien que le client de la prospérité d'un commerce. Voilà aussi un bon moyen de combattre le trust, le mauvais capitalisme et la grosse entreprise privée.

Cinquante pour cent de la population sont membres des coopératives. L'Union coopérative de Suède opère 400 magasins à Stockholm, sans compter plusieurs centaines d'autres dans diverses parties du pays, et son chiffre d'affaires atteint annuellement quelques centaines de millions de dollars. A noter que, dans ces magasins, le crédit n'existe pas.

La Fédération du travail, fondée il y a 35 ans, possède un capital immense et compte plus de 700.000 membres.

Grâce au libéralisme du gouvernement Hansson, la Suède jouit d'un bien-être social, relativement supérieur à celui de quelques grandes puissances. Le Social departementet (ministère de l'Intérieur) s'occupe de toutes les affaires sociales : hygiène, assurances d'Etat contre le chômage, la maladie, les accidents, pensions de vieillesse, etc.

Le sort des ouvriers est fort enviable : hauts salaires, journées de huit heures dans tous métiers et industries, quinze jours de vacances, payés. Tous les magasins ferment à six heures du soir. En cas d'urgence il y a des distributeurs automatiques à la porte des pharmacies, des épiceries, etc.

La Suède fait une lutte sans merci à l'alcoolisme, à la tuberculose, aux maladies vénériennes, à l'immoralité, à l'ignorance, à l'intolérance en matière de religion et de politique.

Le Barnens-o (île des Enfants), proche Stockholm, reçoit 2000 enfants, choisis parmi les plus pauvres de la capitale, neuf semaines durant l'été, et soignés par plusieurs médecins et 350 gardes-malade.

Une autre organisation typique, c'est le Blomsterfonden (fond de tributs floraux), fondée par Mlle Alma Hedin, sœur du célèbre explorateur Sven Hedin. Au lieu d'envoyer des fleurs à l'occasion d'une mort, on verse l'équivalent en argent à cette œuvre qui sert à soulager la misère des vieillards.

Afin de supprimer le nombre des accidents, la Suède a trouvé une formule efficace : il s'agit d'une prise de sang obligatoire et immédiate pour tout conducteur de véhicule lors d'un accident. Si le sang contient plus qu'un certain pourcentage d'alcool, le conducteur est tenu responsable, et il s'ensuit soit la perte de l'assurance, de la voiture, du permis, soit un séjour en prison (où le problème de la circulation est moins compliqué que sur les grandes artères).

La plupart de ceux qui visitent la Suède s'étonnent du système coopératif et, quoiqu'ils l'admirent beaucoup, se demandent s'il réussira pleinement. A ce sujet les opinions se divisent, mais on peut répondre que le succès obtenu à date est une preuve de la nécessité d'une telle entreprise et un gage pour l'avenir. Sans doute faut-il tenir compte de l'enthousiasme des premiers jours et nous doutons que les Suédois, qui envisagent froidement les choses, se soient laissés emballer par une idée folle. Ils ont beaucoup de sens pratique et c'est pourquoi ils ont accepté un système efficace, simple et qui, loin de s'amoindrir, prend de jour en jour des proportions grandissantes.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le coopératisme vise en premier lieu à concurrencer les monopoles, et cela loyalement et dans des limites nettement définies. Autrement dit l'individu au service de la collectivité, en face du capitalisme abusif. Le coopératisme a, dans les pays scandinaves, vaincu la crise et ouvert de nouveaux horizons.

Souhaitons, à titre de conclusion, que le socialisme suédois soit étudié de plus près et contribue à l'avancement moral, au progrès matériel, et ajoutons au bonheur dans la paix de la pauvre humanité.



Arrivée d'un petit vapeur à Vadstena, sur le canal Gota qui traverse toute la Suède, de l'est à l'ouest.



Un attelage original : un petit Lapon dans un panier en équilibre sur le dos d'un renne.

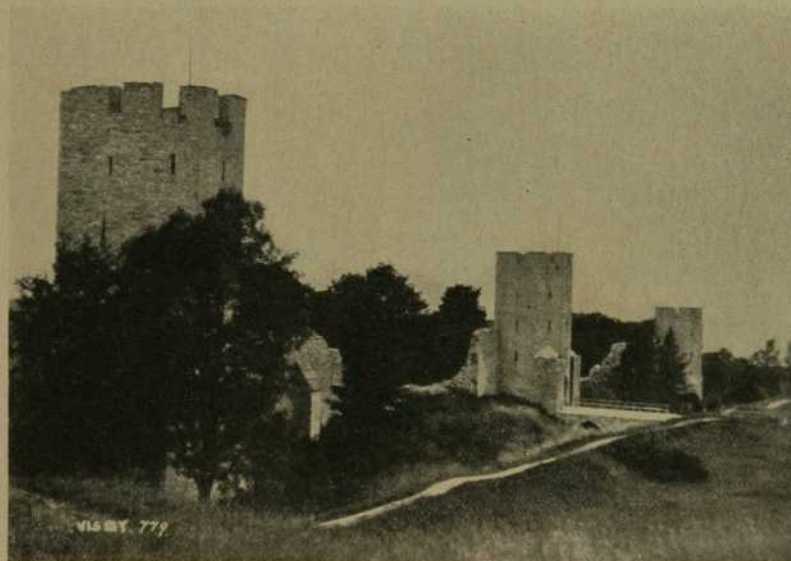
Quelques Images de la Suède Pittoresque

L'agriculture tient une place prédominante en Suède.

Les forêts, qui couvrent plus de la moitié de la Suède, constituent sa première richesse naturelle.

Il ne faut pas juger la Suède d'après les dimensions de son territoire, relativement petit, mais d'après l'importance de son commerce.

Puis viennent le tissage du coton, le bois, la construction de navires. Nombreuses sont les fabriques de fer, d'acier, de porcelaine, de verre, etc. Les pêcheries sont des plus florissantes.



Le romantique château de Kalmar, datant du Moyen-Age.

La langue suédoise, d'origine germanique, ressemble beaucoup à la danoise, avec un accent plus musical.

Le peuple suédois est très religieux. 99% font partie de l'Eglise luthérienne, qui est celle de l'Etat. Les autres religions sont tolérées, à l'exception des Mormons, expulsés en 1912.

On ne rencontre presque pas d'illettrés en Suède. L'instruction y est obligatoire et est donnée par d'excellentes institutions primaires et supérieures. Citons les universités de Stockholm, de Gothenburg, de Lund et d'Upsala; cette dernière, fondée en 1477, est une des plus vieilles d'Europe.

Photos de la Swedish American Line, Montréal



Jolie résidence, fort caractéristique de l'architecture suédoise.



Eblouissement du soleil de minuit dans le décor féerique d'Abisko, en Laponie.



COLETTE APPUYA SA TÊTE SUR LE BRAS DE JEAN TANDIS QUE D'UNE VOIX ÉMUE IL LUI DISAIT : « DÉSORMAIS, VOUS NE SEREZ PLUS SEULE. »

Le Bonheur

COLETTE serra ses tempes de ses fines mains gantées de noir.

— Que cette affaire est compliquée, Seigneur !

— Mais non, dit le notaire encourageant, pas plus compliquée que beaucoup d'autres. Toute la complication vient de ce que, votre père vous ayant fait émanciper l'an dernier, vous vous trouvez à dix-neuf ans en face d'une situation un peu embrouillée et d'une résolution à prendre ! Si vous aviez un tuteur sérieux, pondéré, il comprendrait très bien tout de suite...

— Ce que je suis incapable de saisir ! Merci beaucoup ! fit-elle un peu ironique. Mais ce que ce fameux tuteur ferait ainsi sans doute, ce serait de prendre une décision qui, préservant peut-être mes intérêts, ne tiendrait pas compte le moins du mon-

de de mes préférences... Et c'est en ceci que je bénis l'idée de papa...

— Votre préférence, elle est absurde, ma pauvre enfant !

— Elle est bien naturelle, cependant.

— Mais elle vous ruine ! Cette rente, cette rente qu'il vous faut verser à l'héritier de Mme de Versanges... comment la paierez-vous ?

— Je verrai, fit-elle pleine de décision, je réfléchirai... Mais je n'ai pas encore complètement saisi comment M. de Versanges peut avoir des droits sur cette pauvre chère maison...

— Voyons, mon enfant, reprit le notaire conciliant. Vous savez, comme moi, que votre père épousa en secondes noces Mme de Versanges, laquelle avait déjà un fils. Ce fils, elle avait des raisons particulières d'en être mécontente : sa vocation artis-

tique, je crois ?

— Je ne sais trop, monsieur. J'ai à peine connu la seconde femme de papa. Elle est morte quand j'avais sept ans et j'étais élevée alors par ma grand-mère maternelle... en Savoie. Je l'ai vue peut-être huit ou dix fois, en tout...

— Eh bien ! quand elle est morte, elle voulut dés-hériter, dans la mesure où la loi le permet, ce fils qui vivait loin d'elle de façon qui lui déplaisait fort. Elle légua, entre autres, sa maison de Pont-sur-Isle à votre père, à charge pour lui servir de compensation, lui ou ses héritiers, une rente, correspondant au revenu de cette maison, à M. Jean de Versanges, son fils. Au cas où votre père ou ses descendants ne pourraient servir la rente stipulée, il est formellement indiqué que la maison reviendrait alors à M. de Versanges... Jusqu'ici, la rente a toujours été

versée par votre père, et voilà pourquoi vous avez pu vous croire chez vous aux Cèdres... Mais, avec la ruine de votre situation qui découle du décès de M. Magre, il vous est impossible de continuer à verser ces annuités fort lourdes pour un budget aussi maigre que le vôtre !

— Et je dois, selon vous, laisser cette maison où j'ai vécu des années heureuses, où mon père est mort, retourner aux mains de ce garçon qui s'en fiche comme de sa première cravate et qui n'y a jamais mis les pieds ?

— Pardon, de votre temps ! Il y a passé sa jeunesse, lui aussi... Son père y est mort également...

— Ah ! fit-elle stupéfaite. J'ignorais... je... Papa ne me parlait jamais de ces choses. C'est à peine si je savais que ce monsieur existait.

— Il existe... et, contrairement à ce que vous en pensez, il tient à cette maison ! Oui, il y tient comme vous, pour les mêmes raisons peut-être... et tout autant que vous !

— Ce n'est pas possible, fit-elle farouchement.

— Enfin... il m'a chargé d'une... démarche, d'une proposition, vis-à-vis de vous. Sachant que la perte de cette maison représente en somme un... enfin un gros dommage pour l'orpheline sans grosses ressources que vous voici devenue, il offre généreusement, si vous lui laissez la maison, de vous verser, lui, une petite rente qui vous permettrait de vous loger ailleurs !

— Oh ! fit-elle suffoquée, les larmes aux yeux. Il m'offre cela ?

— Oui, reprit le notaire se méprenant sur la nature de son émotion. Le procédé est assez joli, en somme... Il ne vous doit absolument rien puisque cette maison lui revient de droit et il témoigne ainsi d'une générosité très délicate, il me semble...

— Il me semble, à moi, s'écria-t-elle violemment, que si j'acceptais je serais la dernière des lâches ! Vendre la maison où s'est éteint mon père... abandonner au fils indigne cette demeure dont l'avait chassé sa propre mère... Mais vous n'y pensez pas, ce serait une indignité... Et pourquoi ? Pour de l'argent, pour une rente ? Il me méprise donc bien pour m'offrir cela ?

— Mais il ne me semble pas si blâmable, à moi ! Il n'est tenu à rien vis-à-vis de vous, je le répète...

— Et c'est pour cela que je ne veux pas de sa charité ! cria-t-elle en se levant. Jamais, jamais, vous entendez, et vous pourrez le lui répéter, je ne lui abandonnerai cette maison dont il fut chassé et que j'aime ! Ni ses menaces, ni son argent, ni ses prières ne pourraient troubler ma résolution.

Le vieux notaire considéra un instant avec une certaine surprise cette toute jeune fille qui parlait avec l'assurance d'un homme en face d'un devoir. Certes, l'attitude était jolie... mais combien de temps pourrait-elle la garder, la pauvre petite, en face des exigences de la vie ? Il insista :

— Alors ? Il vous faudra verser la rente ?

— Je ne compte pas m'y soustraire, soyez tranquille ! dit-elle avec hauteur.

— Cette rente, vous en connaissez le chiffre, je vous l'ai annoncé tout à l'heure... vous savez aussi à combien se montent les revenus de la mince fortune que votre père vous laisse... Lorsque vous aurez payé à M. de Versanges ce que vous lui devez, il vous restera annuellement...

— Deux mille francs, dit nettement Colette, j'ai fait le compte dans ma tête. Il est si simple...

— Et vous comptez vivre avec cela ?

Elle secoua la tête :

— Ne me traitez pas en petite fille. Depuis plus de cinq ans, c'est moi qui tenais la maison de papa et qui faisais les comptes. Je sais ce que coûte la vie, si économe soit-on. Mais je suis jeune, bien portante : je travaillerai.

Il sourit avec indulgence de la décision avec laquelle elle disait cela.

— Toutes les mêmes, fit-il. Mais d'ici là ? Une situation ne se fait pas en un jour, quand on n'y a été guère préparée... Vous écornerez donc le capital...

Il eut pitié de l'espèce d'égarement, du tournolement douloureux des prunelles qui semblaient de pauvres oiseaux battus par l'orage.

— Mon enfant, reprit-il, ne voyez dans mon insistance cruelle que la marque de l'intérêt très réel que je vous porte. Il faut réfléchir avant la réponse décisive.

— Je vous remercie, maître, dit-elle d'une voix tremblante. Je vais réfléchir, puisque vous m'y engagez... non pas à ma décision en elle-même, car elle est prise, mais à la meilleure façon d'en tenir les engagements.

— Alors ?

— Alors, dans trois jours je viendrai vous dire ce que j'ai résolu. J'espère, alors, avoir toute votre approbation.

Il l'accompagna avec une déférence, une sorte de respect tout à fait nouveaux.

— Soyez assurée, dit-il en la saluant sur le seuil, que de toutes façons vous garderez toute mon admiration et mon estime, mon enfant. Vous avez été très brave, vraiment.

II

RENTREE chez elle, Colette Magre eut une brève crise de désespoir.

Tant qu'elle s'était sentie, dans la petite rue provinciale, sous le feu des regards inquisiteurs et curieux, elle avait fait bonne contenance, par fierté, par orgueil. Mais aussitôt que la porte du vestibule fut retombée derrière elle, son découragement éclata en larmes pressées tandis qu'elle s'effondrait sur un vieux coffre de bois sculpté.

Ce fut là que la surprise, pauvre loque gémissante, sa vieille compagne et servante Nelly.

Celle-ci engagée près de vingt ans plus tôt par la grand-mère maternelle de Colette, pour servir de nurse au bébé sans mère, s'était prise d'une affection de chien fidèle pour son « petite enfant », comme elle disait avec son impayable accent.

Lorsque, veuf pour une seconde fois, le père de Colette avait décidé de reprendre sa fille auprès de lui, à la mort de sa belle-mère, Nelly, dont la voix

par

Léo DARTEY

♦ ♦ ♦

Illustration de
H. NEVILLE

zézayante de la petite Colette avait fait « Nell », avait demandé comme une faveur de rester auprès d'elle comme gouvernante.

Plus tard, la situation de M. Magre ayant subi quelques à-coups, il avait parlé de supprimer Nell : mais la petite fille et la vieille Anglaise avaient poussé les mêmes cris de désolation. Il fallait bien prendre une décision en face de la crise, cependant ? Alors, comme il était nécessaire de restreindre les dépenses, Nell fit une proposition héroïque : que monsieur supprime plutôt la bonne à tout faire.

On la supprima, et ce fut Nell qui, dégingolant un échelon de la hiérarchie domestique, la remplaça en partie, aidée seulement d'une femme de ménage.

A la mort du père de Colette, ce fut d'elle-même, sans en parler seulement à sa jeune maîtresse, que la dévouée créature supprima la femme de ménage, assumant désormais toute la charge de la maison à elle seule pour rester auprès de sa « petite ».

Cette Nell, demeurée aussi Anglaise que possible, d'allures, de langage et d'habitudes, après vingt ans, était devenue Française par le cœur et l'affection. Sa patrie désormais était celle de l'enfant adopté par sa tendresse inoccupée de vieille fille à l'âme assoiffée. Dans la maison attristée, c'était auprès de ce cœur que Colette trouvait toute douceur.

En l'apercevant effondrée parmi ses larmes, l'Anglaise leva les bras au ciel avec une désolation furibonde.

— Aoh ! *Naughty girl* ! Est-il possible vous désoler ainsi ? Pourquoi vous pleurez ? Je veux que vous dites, ma petite chère !

Avec une tendresse grondeuse, elle serrait la jeune fille contre son cœur.

Eperdue, Colette s'accrocha à elle, comme au dernier refuge.

— Nell ! Nell !... On veut nous chasser, nous reprendre la maison !

— La maison ? *My dearest*... vous perdez le cerveau, je pense ? La maison est à vous. Qui pourrait vous la prendre ?

D'une voix entrecoupée de larmes, elle fit le récit de son entrevue avec le notaire.

Sa surprise avait égalé celle de l'Anglaise. Jamais, jamais son père n'avait fait devant elle allusion à la clause du testament de sa seconde femme qui lui laissait cette maison sous condition.

D'ailleurs, M. Magre avait toujours été extrêmement réservé au sujet de l'histoire de son remariage. A peine Colette avait-elle entendu nommer quelquefois ce fils de Mme de Versanges, par hasard. Elle ignorait absolument quel avait été son motif de brouille avec sa mère. Un jour seulement, où elle avait osé demander à son père pourquoi jamais ce beau-fils ne venait le voir, elle avait obtenu cette réponse foudroyante :

— Sa mère l'a chassé de cette maison, le jugeant indigne d'y demeurer. Jamais il n'y mettra les pieds, moi vivant !

Et ce fut tout. Il avait enjoint une fois pour toutes à la petite de ne jamais lui parler du passé. Elle obéissait d'autant mieux que cette histoire de remariage qu'elle avait entendu critiquer par sa grand-mère maternelle pendant sa petite enfance, lui était plutôt pénible, comme la seule ombre possible sur l'admiration sans bornes qu'elle portait à son père.

Nell n'en savait pas plus qu'elle, bien entendu. La mort du père, trop brutale, n'avait rien éclairci de la situation, et il avait fallu cette convocation du notaire, le matin même, pour la mettre après un mois de deuil, en face de la situation effarante.

En quelques phrases, elle expliqua, en anglais, la complication qui surgissait.

Nell l'écoutait en hochant sa tête coiffée d'austères bandeaux gris. Une lueur de vive intelligence s'allumait dans ses yeux pâles en face de cette situation qui ressortissait uniquement du sens pratique.

— Good ! fit-elle lorsque Colette s'essuya les yeux, ayant fini son exposé succinct. Voilà, pour faire, comme vous tu veux, il faut de l'argent, mon petit Colette ? C'est ainsi ?

— Oui, fit Colette qui haletait encore comme un petit enfant désolé.

— Il faut de l'argent ? reprit l'Anglaise perplexe. Cela, je n'ai pas, mon petit fille. C'est-à-dire j'ai bien, mais les économies de Nell, elles resteront dans son vieux bas, comme vous dites ici, en France, jusqu'au jour où son petit fille se mariera et qu'il lui faudra une dot !

— Oh ! Nell ! Chère Nell, si bonne et si dévouée, tu sais bien que je n'accepterai jamais ?

— Alors, fit-elle très digne, Nell partira, elle retournera dans le Angleterre, servir de nurse à de petits enfants inconnus, au lieu de rester près de vous pour élever tes bambins, méchante fille !

Colette s'accrocha à son cou :

— Non, non... Nell ne me quittera jamais, tu le sais bien aussi ! Tu es et resteras, chère Mummy.

— Alors, fit l'Anglaise rayonnante, je dois vous sortir de ce mauvaise pas ! Yes, moi je sais une manière de faire entrer ici l'argent qu'il faut pour que ce monsieur, il laisse mon petite enfant tranquille ici avec son vieux Nell...

— Tu sais, toi, Nell ? Oh ! dis, dis vite, je t'en supplie ?

— Voilà, fit-elle avec une certaine lenteur, car elle redoutait un peu l'accueil que Colette ferait à sa suggestion. Il faut louer une partie de la maison !

Colette sursauta, et dans ce mouvement fit tomber son chapeau noir qui libéra une admirable toison d'un blond ambré et chaud dont la splendeur détonnait étrangement au-dessus de son regard sombre.

— Louer la maison où est mort mon père, jamais ! Autant la rendre à M. de Versanges, voyons.

— Allons ! Allons ! fit Nell, en apaisant la petite d'une caresse connue sur les cheveux blonds. Je n'ai pas dit toute la maison. La place, il y a assez, je pense, pour conserver l'appartement de votre père... Mais ne pourriez-vous pas l'habiter, par exemple, et louer votre chambre et... celui de Nell qui est à côté, avec le cabinet de toilette ? Ce serait l'étage entier... Vous seriez tranquille et le locataire aussi...

— Mais, fit la petite, intéressée par ce projet. Et toi, chère Nell, où logeras-tu ?

Elle hésita un instant et confia :

— Tu sais que papa n'a jamais voulu qu'on habitât la chambre de sa seconde femme... Je tiens à ce que sa volonté soit respectée même après sa mort... Je serais heureuse, moi, de loger là où il vécut et pensa. Il me semble que je le retrouverai un peu dans cette grande pièce austère et grave qu'il aimait... Mais toi ?

— Moi, fit Nell en haussant l'épaule avec désinvolture. Est-ce que ça compte ? Il y a la salle de bain qui est beaucoup assez grande pour y loger un lit. Je resterai tout près de mon petite fille et tout sera bien ainsi.

— Nell, Nell... tu es ma chère raison et mon seul appui ! Ta combinaison est merveilleuse en ce sens qu'elle me permet d'attendre le moment où je pourrai gagner nos deux vies. Mais c'est encore toi la sacrifiée !

L'excellente fille eut un doux regard attendri vers le sourire hésitant qui se jouait déjà à travers les larmes de Colette.

— Nell, il n'est jamais sacrifiée si son petite fille il sourit, dit-elle, récompensée déjà.

Colette devait cependant prendre encore la nuit pour réfléchir. Elle ne voulait pas décider à l'étourdie ce qui devait influencer toute son existence.

Cependant, après les heures de méditation qu'elle s'était octroyées, elle finit par convenir que le plan de Nell était le meilleur de tous.

Plus tard, Colette comptait bien pouvoir se libérer de la petite contrainte qu'imposait la présence d'étrangers sous son toit. Mais plus tard seulement, lorsqu'elle serait parvenue à mettre au point et à publier cette longue et précieuse histoire du moyen âge à laquelle son père avait travaillé sa vie durant avec, près de lui, sa fille comme secrétaire et collaboratrice.

Evidemment, la nécessité de pourvoir immédiatement aux dépenses du ménage eussent écarté cette possibilité : mais puisque Nell avait donné cette idée géniale, Colette voyait avec joie la facilité de poursuivre ce travail de chartiste qui devait assurer un jour prochain au nom paternel la gloire de la science !

Et de cela, plus que de tout autre chose, elle était reconnaissante à l'excellente Nell.

Par acquit de conscience, elle voulut mettre les quelques parents qui lui restaient au courant de ses intentions. Mais elle reçut à peu près partout un accueil très froid. Les oncles et tantes en voulaient à M. Magre d'avoir pris la précaution de faire émanciper sa fille avant sa mort.

Et elle résolut de s'en tenir désormais à l'avis de la seule personne qui l'aimait encore au monde : la nurse au regard pâle et doux.

III

TROIS jours plus tard, une somptueuse auto s'arrêtait devant l'étude du notaire de Pont-sur-Isle.

— Alors ? demanda son occupant, un grand et élégant jeune homme, dès qu'il fut mis en présence du notaire.

— Alors, monsieur, dit celui-ci, je regrette vraiment que vous ayez pris la peine de ce dérangement. Je n'ai pas une réponse favorable à vous transmettre.

Une subite rougeur monta au front du jeune homme.

— Comment, fit-il, la voix frémissante, vous n'avez pas réussi ? Cette... personne persiste à vouloir garder la maison ?

— Elle persiste, dit gravement le notaire en hochant la tête.

— Malgré... malgré mon offre ?

— Malgré ! Et, peut-être, permettez-moi de vous le dire, un peu « à cause » ! Oui, c'est une petite fille très fière et orgueilleuse. Elle repousse avec horreur l'idée de cette rente offerte par vous comme une charité. Elle veut se suffire...

— Et elle veut garder « ma » maison ? fit-il rageur.

— Elle lui appartient maintenant. Un véritable désespoir parut sur les traits virils.

— Mais enfin, monsieur, cette maison appartient à ma mère...

— Elle en avait disposé de son vivant.

— Mais mon père y est mort !

— Mlle Magre m'oppose la même raison d'y tenir.

— Mais j'y suis né, monsieur !

Alors, lentement, le notaire demanda :

— Pourquoi vous en êtes-vous éloigné ?

Il s'arrêta net devant la pâleur qui, maintenant, envahissait le visage de M. de Versanges.

— Excusez-moi, fit-il vivement. Je touche ici à ce qui ne me regarde pas, évidemment.

Mais l'autre ne semblait plus l'écouter. Les yeux lointains, il songeait douloureusement.

— Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? répétait-il péniblement.

Puis, secouant ses épaules comme pour rejeter un fardeau :

— Non, non... il ne s'agit plus de cela, de toute cette douloureuse his-

toire de jadis. Ma mère a cru devoir m'éloigner d'elle. Elle a pensé bien faire en léguant à son second mari la maison de mes ancêtres... Je n'avais rien à dire. Je ne pouvais rien faire. Je n'aurais jamais voulu aller contre les volontés d'une morte, sacrée pour moi, quoi qu'on puisse en penser. Mon beau-père a fini ses jours paisiblement dans l'asile que maman lui avait légué...

La pâleur de M. de Versanges s'accrut encore.

— Je sais, je sais bien, dit-il d'une voix défaillante. Mais je ne puis croire à une telle rancune de la part d'une mère... Ou alors, alors, comme il faut que je l'aie fait souffrir !

Ces derniers mots il les avait à peine murmurés. Mais Herlurault fit semblant de ne pas les avoir entendus et, pour couper une conversation qui devenait pénible :

— De toutes façons, il vous faut y renoncer. Le testament est formel. Votre part de l'héritage vous ayant été versée depuis longtemps, la rente supplémentaire vous étant servie par Mlle Magre, tous vos droits sur cette maison sont annihilés.

Il releva la tête avec une subite résolution et le notaire observa pour la première fois comme les yeux de ce garçon étaient énergiques et francs dans leur chaude lumière brune.

Avec le front large et le nez très droit, ils formaient un visage sympathique de vrai Gaulois, peut-être un peu rude, mais volontaire et franc. Jamais il ne s'était imaginé ainsi l'héritier bafoué de Mme de Versanges.

— Mais cette rente, questionna le jeune homme avec une dernière lueur d'espoir, comment pourra-t-elle me la verser, puisque de notre précédent entretien, il ressort que cette jeune fille a hérité de minuscules revenus à peine suffisants pour elle.

La Semaine Prochaine

STAR

par Claude Bressac

toire de jadis. Ma mère a cru devoir m'éloigner d'elle. Elle a pensé bien faire en léguant à son second mari la maison de mes ancêtres... Je n'avais rien à dire. Je ne pouvais rien faire. Je n'aurais jamais voulu aller contre les volontés d'une morte, sacrée pour moi, quoi qu'on puisse en penser. Mon beau-père a fini ses jours paisiblement dans l'asile que maman lui avait légué...

Le notaire constata paisiblement : — D'ailleurs, il avait scrupuleusement observé les obligations du testament en vous versant la rente que...

Brusquement, le jeune homme coupa son petit discours :

— Mais, monsieur, fit-il avec hauteur, croyez bien que même si l'n'avait pu le faire je ne l'aurais jamais chassé !

Tant de générosité suffoqua l'homme de loi :

— Allons donc ! fit-il avec un haut-le-corps. Voilà qui est désintéressé, par exemple ! Surtout pour quelqu'un qui semble à présent tellement tenir à cette maison.

— Non, jamais je n'aurais chassé ce monsieur du toit que lui avait légué ma mère, je le répète. Mais aujourd'hui la situation n'est plus la même. Celui que ma mère aimait n'est plus... cette petite fille, elle ne l'a pas même connue... elle ne pouvait y être attachée, pourquoi eût-elle souhaité que sa maison lui appartienne ?

— Peut-être simplement, dit crû-

ment le notaire, pour qu'elle ne vous revienne, à vous ?

— Cette jeune fille, cher monsieur, n'est pas de la trempe des petites mauviettes qui se désolent et demeurent inactives. De son éducation faite par une Anglaise dévouée, elle garde un sens pratique et une fermeté de décision rapides. Elle est résolue, en attendant de pouvoir gagner sa vie et celle de sa gouvernante par une occupation quelconque, à louer une partie de cette maison qui lui appartient afin de s'acquitter envers vous.

Il fronça le sourcil et sursauta :

— Louer ? Louer la maison de mes parents ! Elle préfère introduire sous le toit familial des étrangers, plutôt que de m'y voir installé ?

— Elle juge ainsi respecter les dernières volontés de votre mère !

— Dont elle profanera la chambre ? Ah ! cela, cela... je ne le tolérerai pas... jamais !

— Mais elle non plus ! fit le notaire énervé par ce parti pris contre la jeune fille qu'il jugeait si digne de respect et d'admiration. C'est seulement le second étage que veut louer Mlle Magre... Elle m'a chargé de lui trouver une vieille locataire respectable et tranquille, soyez-en assuré.

Mais, plein de colère, le jeune homme ne se connaissait plus. Il éclata :

— Ah ! cela, je m'en fiche ! Vous entendez, je m'en fiche pas mal... Qui que ce soit, je ne permettrai jamais à des étrangers de se prélasser entre les murs qui ont vu ma jeunesse et la vie de mes parents. Je saurai

bien l'empêcher... Oui, de n'importe quelle façon !

— Je ne vois pas trop...

— J'attaquerai le testament ! Je ferai un scandale... Je brûlerai plutôt la maison... mais je vous jure que cela ne sera pas !

Et, sans prendre même congé du notaire ébahi, le jeune homme s'élança hors de l'étude avec une violence effrayante.

— C'est un fou ! fit paisiblement le notaire. Il ne faut pas s'en préoccuper puisque la loi est pour nous.

Et il ouvrit tranquillement un nouveau dossier.

La première idée de M. de Versanges avait été d'aller trouver celle dont la volonté obstinée s'opposait à la sienne.

A travers les rues de la paisible petite ville il courut plus qu'il ne marcha vers la maison, en jeu d'une telle discussion.

Mais il avait compté sans les fantômes du passé, lorsqu'il parlait de scandale...

Jamais encore, depuis le jour lointain où il avait quitté la maison, presque encore adolescent, il n'était revenu ici... puisque lorsque était survenue la mort de sa mère il se trouvait à l'étranger, trop loin pour être prévenu à temps !

En arrivant dans la rue calme et étroite, il fut saisi à la gorge comme par une bouffée d'air irrespirable à force d'être connu. Tout lui semblait familier, quitté la veille à peine. C'était comme si les vieilles maisons grises se penchaient sur lui pour l'embrasser... comme si les portes discrètes des hôtels particuliers se fussent servies de leurs vantaux cloutés pour l'étreindre amicalement. Le sol lui-même avec ses pavés inégaux s'attachait à ses pas.

Il s'arrêta, comme enlisé dans les souvenirs. Il suffoquait.

Le geste qu'il faisait pour arracher sa cravate de soie molle d'une élégance fragile le rappela au sentiment des réalités.

Non, personne n'était auprès de lui, nul ne l'arrêtait d'une main tendue affectueusement... dans la vieille petite rue de son enfance, dans la ville natale, il était seul ! Seul, comme toujours et partout !

Et, plus calme, mais plus triste aussi, d'une sorte de tristesse découragée, il continua d'avancer au-devant de la dernière épreuve, vers la maison, *La Maison* ! comme il disait et pensait toujours, mettant la majuscule au nom, vénéré et chéri entre tous, qui personnifiait pour lui tout ce qui restait au monde de ce qu'il avait aimé.

De loin, il l'inspecta avec une méfiance douloureuse. Qu'y avaient pu changer ces étrangers qui depuis plus de dix ans l'habitaient en propriétaires ! Il tremblaient à l'idée des transformations, des embellissements possibles, comme devant autant de profanations.

Mais son émotion, devant la demeure silencieuse et calme, resta pure de toute déception.

La maison n'avait pas changé !

Les mains étrangères en avaient respecté le vieux visage ridé. Et si l'entretien avait nécessité certaines réparations, elles avaient été faites dans un esprit de conservation respectueux.

Allégé, Jean de Versanges remarqua que certaine peinture grise, trop fraîche pour dater de vingt ans, remplaçait scrupuleusement une autre peinture grise... que la porte revêtait le même ton patiné qu'aux jours de son enfance... que derrière le léger rideau de tulle du salon, au rez-de-chaussée, l'œil apercevait la même

(Lire la suite page 14)

AU SERVICE DU PUBLIC — TROISIEME ARTICLE

LA MOITIÉ DU HOUBLON CULTIVÉ AU CANADA

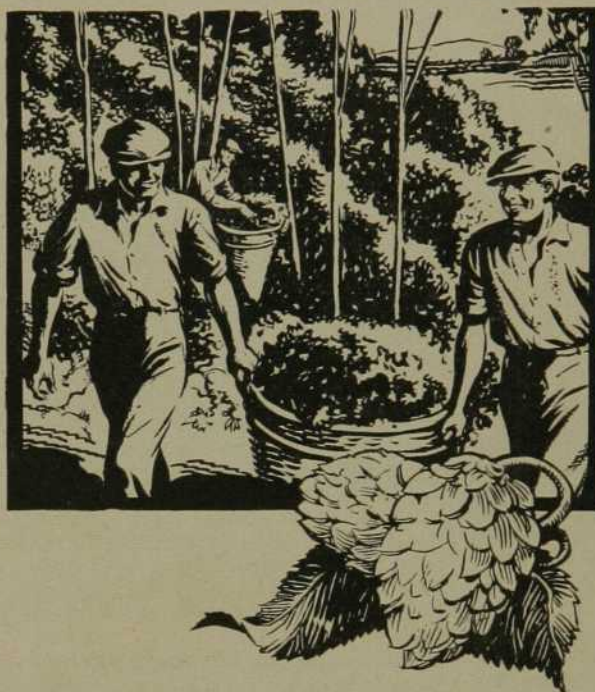
*est achetée par
les Brasseries Dawes,
Dow et Boswell*

C'EST le mélange du houblon qui détermine le goût d'une bière, car le houblon de chaque pays et de chaque région a ses caractéristiques propres. Les Brasseries Dawes, Dow et Boswell de The National Breweries Limited achètent plus d'un million de livres de houblon par année de cinq pays différents.

Pour que le Canada reçoive sa juste part des achats considérables effectués par la Compagnie, The National Breweries Limited, encourage fortement les cultivateurs canadiens, depuis plusieurs années, à produire plus de houblon et un houblon toujours meilleur.

Prix équitables, maintenus au moyen d'une prime spéciale pendant les années où les prix courants furent excessivement bas . . . renseignements et conseils aux houblonniers . . . coopération avec le gouvernement dans sa campagne éducative sur la culture du houblon . . . tout cela a contribué à établir une florissante industrie houblonnière en Colombie britannique et à activer l'industrie déjà existante dans l'Est du Canada.

Chaque année, des officiels de la Compagnie visitent eux-mêmes les champs de houblon de



l'Est. On fournit gratuitement aux houblonniers toile à sacs et corde, pour l'expédition, ainsi que tous les renseignements et conseils dont ils peuvent avoir besoin.

La compagnie a toujours coopéré étroitement avec le ministère fédéral de l'Agriculture et c'est beaucoup à elle qu'on doit la publication d'un ouvrage du gouvernement destiné à renseigner les cultivateurs sur la culture du houblon.

The National Breweries Limited achète la moitié de tout le houblon cultivé au Canada.

BRASSERIE DAWES

BIÈRE

BLACK HORSE

BRASSERIE DOW

BIÈRE

DOW OLD STOCK

BRASSERIE BOSWELL

BIÈRE EXPORT

BOSWELL*exploitées par***THE NATIONAL BREWERIES LIMITED — MONTREAL**

(Suite de la page 12)

bergère qu'y plaçait toujours sa mère jadis...

Violemment ému, il songea alors à lever les yeux vers les fenêtres de la chambre aimée entre toutes... celle de la jolie maman où, bébé heureux, il venait jouer le matin parmi les meubles aux délicates peintures Louis XVI... Et une émotion nouvelle, mais non sans douceur, l'immobilisa.

Derrière les fenêtres à petits carreaux, c'était la même mousseline légère à volants, le même croisement allongé des rideaux retenus par un étroit ruban vert d'eau.

A voir les volets ouverts, une petite table chargée du vase aimé par Mme de Versanges, dans l'entre-croisement des vitrages blancs, il douta qu'on eût respecté cette chambre.

— La petite peste a dû l'adopter, songea-t-il avec la rancune douloureuse qui le dressait contre cette Mlle Magre, inconnue de lui.

La colère remontait en lui à cette pensée. Il allait sonner, provoquer cette insolente fille qui s'installait en pays conquis dans cette maison : sa maison. Lorsque soudain une des fenêtres du premier étage, justement celle de la chambre de Mme de Versanges, s'ouvrit.

Le soir commençait à tomber. Jean comprit que, selon l'habitude chère à la province, on allait fermer les contrevents, et, intrigué, il s'enfonça un peu sous le porche situé en face, pour pouvoir observer plus commodément sans être aperçu.

Alors, il vit un buste mince et noir se pencher, un bras se tendre pour atteindre le crochet qui maintenait le volet, une tête blonde s'inclina... si blonde qu'elle trouvait moyen de resplendir encore dans la demi-pénombre de ce soir de novembre.

Puis, au moment de refermer sur elle les battants de bois plein, la jeune fille s'immobilisa une seconde, les bras écartés, le visage levé vers le ciel, dans une attitude de muette invocation ou de rêverie douloureuse, et Jean aperçut distinctement le visage mince et effilé qui faisait songer aux petites saintes des vitraux, ou bien encore à quelque gente dame du moyen âge... Entre la splendeur des cheveux d'or fin et l'ivoire mat du visage, les yeux s'ouvraient larges et profonds comme deux puits d'ombre. Au-dessous d'eux, la bouche finement modelée saignait comme un oiseau blessé.

Surpris, le jeune homme considérait cette image inattendue de son ennemie... de celle que le notaire appelait professionnellement « la partie adverse ». Était-il possible que lui, Jean de Versanges, le Gaulois énergique et fort, l'héritier de Vercingétorix, pût avoir quelque chose à redouter de cette frêle et mélancolique enfant ? Qu'elle puisse par sa seule volonté s'opposer à la sienne ? Qu'elle fût la plus forte dans le duel engagé ?

Allons donc ! Il y aurait de quoi rire, vraiment ! Une telle adversaire rendait la rencontre impossible parce que trop disproportionnée !

Les volets étaient rabattus, la façade grise de la maison redevenue muette, que le jeune homme demeurait encore surpris.

A la fin, il haussa les épaules avec une pitié méprisante :

— Et elle se croit de force à lutter avec moi ? Pauvre innocente ! A gagner la partie peut-être ? C'est ce que nous verrons...

Mais il ne pensait plus au scandale possible, ni à la lutte violente... et il regagna son auto en proie à des réflexions aussi profondes qu'optimistes.

Lorsque la voiture atteignit Paris, un sourire ironique et fin se jouait sur les lèvres du jeune homme.

— Eh bien ! nous allons voir... se disait-il avec une satisfaction moqueuse, nous allons bien voir...

IV

NELL, tout est-il bien prêt là-haut ? N'as-tu oublié aucune des recommandations de la lettre ?

— No, chère petite chose ! Votre locataire sera satisfaite, vous pouvez être sûre ! Le feu il est allumé et le fenêtre ouverte depuis le lunch. Il n'est plus que d'arriver pour cette dame...

Car le jour tant attendu était arrivé enfin. Après maintes polémiques par lettres avec M. de Versanges qui avait essayé par tous les moyens de persuasion de faire renoncer Colette à son projet, maître Herlurault avait fini par découvrir une locataire remplissant toutes les conditions exigées par la situation exceptionnelle de sa petite cliente. Il s'agissait d'une grande vieille dame : la marquise douairière de Vivilles qui, ayant eu des revers de fortune et cherchant à mener, en province, une existence retirée mais décente, voulait bien louer l'étage disponible, pour elle et sa vieille femme de charge.

La marquise âgée, presque aveugle, et atteinte d'un commencement de paralysie de la langue qui lui rendait toute conversation extrêmement difficile, ne cherchait que le calme et le repos. Elle serait aussi peu gênante que possible et la présence de ces deux femmes d'un âge et de condition extrêmement respectables ne ferait qu'accroître la dignité de la vie de Colette Magre, moins isolée dans sa grande maison.

Tout avait été convenu par lettre, Mme de Vivilles s'en remettant complètement à maître Herlurault du choix de sa retraite. Pour complément d'informations, elle avait envoyé sa femme de charge visiter l'appartement qui avait immédiatement plu à celle-ci, petite femme sèche, discrète et neutre qui, cependant, avait été tout de suite sympathique à Colette par l'espèce de culte qu'elle semblait témoigner à sa maîtresse infirme, dans toutes ses paroles.

Ce fut elle qui discuta le prix, arrêta la location, établit les relations futures des locataires et de la propriétaire. Les deux femmes n'ayant pas l'intention de faire de cuisine, feraient apporter leurs repas d'une pension de famille proche. Mme Leduc, c'était le nom de la femme de charge, se réservait simplement de faire chauffer sur le petit réchaud du cabinet de toilette quelques infusions.

— Vous pourriez disposer de la cuisine, proposa gentiment Colette à qui ces locataires plaisaient, tant qu'il vous sera nécessaire. Ma maison est à votre disposition, comme le jardin.

— Mais Mme la marquise ne pourra guère en profiter, dit Mme Leduc d'un ton plaintif. Il lui est extrêmement difficile de descendre les étages...

— Oh ! poor, gémit Nell compatissante en joignant ses mains sèches, comme elle doit se ennuyer !

— Oh ! je lui fais la lecture...

— Et elle ne connaît personne dans cette ville ?

— Non, mais Mme la marquise ne recherche que la solitude, l'isolement, elle ne veut pas être importunée.

— Tant mieux, confia Colette à Nell quand elles furent seules. Ce que je redoutais par-dessus tout, c'était d'être envahie par ces locataires, mais elles semblent au contraire vouloir se tenir très à l'écart.

Trop presque... selon les lois élémentaires de la politesse, car, à l'heure où une voiture de louage amena devant la porte les deux nouvelles venues, vers le soir, Colette et Nell

qui, aimablement, étaient allées les accueillir sur le seuil, se virent bousculées un peu par la femme de charge qui portait de lourdes valises.

— Mme la marquise est très fatiguée, dit-elle en manifestant un certain mécontentement de leur empressement, elle ne veut voir personne.

— Nous voulions simplement lui demander si elle n'avait pas besoin de nous et nous mettre à sa disposition, dit dignement Nell en suivant Colette qui, humiliée, s'était retirée, sans un mot, dans son petit salon.

De là, par la fenêtre, Colette qui ne pouvait maîtriser sa curiosité, vit à travers les rideaux une grande femme aux cheveux cachés sous une mantille, au dos voûté, qui descendait péniblement d'auto appuyée sur le chauffeur et sur Mme Leduc. Elle était très enveloppée de fourrures et semblait se diriger avec difficulté.

— Pauvre femme ! dit-elle, oubliant sa petite humiliation. Comme on comprend qu'elle tienne à sa solitude, ainsi affligée !

— Je n'aime pas beaucoup, dit Nell. Ce vieille dame avec ses noires lunettes, ses fourrures et son canne, il ressemble tout à fait une méchante fée Carabosse.

Colette haussa les épaules :

— Que tu es sotte, ma pauvre Nell !

Mais tout au fond d'elle-même elle devait s'avouer que l'aspect général de sa locataire ne la séduisait vraiment pas.

— Bah ! pensa-t-elle, il ne faut pas juger sur la première impression. Je verrai quand je la connaîtrai mieux.

Mais Colette ne semblait pas devoir jamais connaître la marquise.

Dès le soir, après un remue ménage extraordinaire dans les trois pièces qu'elle occupait, il sembla qu'une présence hostile et mystérieuse s'installait dans la maison.

Quoique Colette et Nell agissent avec toute la discrétion possible, évitant de faire le moindre bruit gênant, elles eurent la désagréable surprise, quand elles montèrent au premier étage pour fermer les volets de leurs chambres, d'entendre des coups de canne précipités frappés au-dessus de leur tête.

— Qu'est-ce qu'elle a ? fit Colette sans comprendre.

Mais, lorsque, le soir, au moment de se coucher, elle entendit les mêmes coups de canne frappés au plancher de l'étage supérieur, au bruit léger que faisait sa porte en se refermant, elle fut bien obligée de comprendre.

— Eh bien ! songea-t-elle, plus surprise que contrariée, elle n'est pas sourde si elle a tant d'infirmités... Il va falloir nous tenir coite, ma bonne Nell ! Il est vrai que le premier soir elle doit être fatiguée...

Mais la marquise ne devait pas avoir le réveil beaucoup plus agréable ! Elle qui, depuis six heures du matin, faisait dans son appartement un bruit infernal, traînant d'une pièce à l'autre son pas lourd et inégal, s'empoyait et frappait frénétiquement de la canne au plancher au moindre mouvement, pourtant discret, de ses voisines.

On eût dit qu'elle les épiait, qu'elle guettait le plus petit bruit, un grincement de porte, un léger craquement de parquet, pour déchaîner sa fureur indignée.

— Eh bien ! cela va être gai ! dit Colette, navrée, en venant retrouver Nell au rez-de-chaussée, lorsqu'elle eut terminé en hâte sa toilette.

— Tout se arrangera... dit Nell, philosophe, qui faisait une grande tartine de confiture d'orange. Il faut l'habitude...

— Oui, soupira Colette, il faut...

Mais elle trouvait que cet essai débutait vraiment mal. Pour comble, elle trouva dans le courrier une lettre de M. de Versanges qui lui écrivait lui-même, cette fois, afin de lui proposer un dernier arrangement à l'amiable, avant, disait-il, de mettre l'appareil des lois en branle pour défendre sa cause.

— Il veut attaquer le testament ! Nell ! Cet homme me fera toutes les misères possibles, il l'avoue lui-même si je persiste à garder et à louer cette maison ! Ah ! père avait raison, c'est un être indigne ! Et plus que jamais je suis résolue à ne pas lui abandonner cette maison, quoique cela puisse me coûter !

Ce fut à ce moment précis que Mme Leduc vint passer à la porte de l'office son visage mince et froid.

Elle se plaignait que sa maîtresse n'avait pu dormir de la nuit, dérangée par les rats qui avaient trotté dans le grenier sans arrêt et ensuite par le bruit entendu au-dessous d'elle.

— Nous avons pourtant fait bien attention, murmura Colette navrée.

— Mme la marquise s'est rendu compte qu'elle ne pourrait jamais aller au jardin, également, ayant deux étages à descendre... Bref, elle voudrait changer d'étage. C'est-à-dire occuper le premier...

— Le premier ? s'écria Colette stupéfaite. Mais je ne le loue pas ! Il est réservé à mon usage personnel...

— Oui, nous savons, fit la femme de charge cauteleuse, mais on vous paierait beaucoup plus cher ! Le double. Voyons, une pareille aubaine ne se refuse pas !

— Je vous demande pardon, madame, dit nettement la jeune fille, j'ai refusé déjà beaucoup plus pour renoncer d'habiter ces pièces !

— Et puis, enfin, il y a une question d'humanité, insista Mme Leduc. Voici une pauvre femme vieille, infirme, qui va se trouver privée d'air et de distraction.

Le visage de la petite se rembrunit :

— Voilà la seule raison peut-être qui eût pu me faire changer d'avis si cela m'était possible, dit-elle. Mais je vous affirme, madame, que moi vivante, personne ne couchera dans une des chambres du premier étage. J'y attache trop de souvenirs... Dites à votre maîtresse qu'il m'est absolument impossible de céder à sa demande et qu'il est inutile d'insister à ce sujet. Ma résolution est inébranlable.

— Alors, fit-elle soudain furieuse, il faudra faire beaucoup moins de bruit pour ne pas gêner Mme la marquise.

— Je ferai tout mon possible, madame, donnez-lui en l'assurance.

Mais la colère de Mme Leduc ne désarmait pas devant l'air déferent et ferme de Colette. Près de la porte, elle se retourna, rageuse :

— Et les rats ?

— Les rats ! répéta Colette qui commençait à s'impatienter. Je n'ai jamais remarqué qu'il y en eût... Cependant, je vais poser des pièges et du poison...

— C'est que, reprit la femme de charge du même ton désagréable, il ne faudrait pas qu'ils continuassent longtemps leur sarabande... en attendant qu'ils soient morts tous ?

Colette ouvrit les bras en un geste d'impuissance, puis, sa patience étant à bout, elle suggéra, moqueuse :

— Mon Dieu !... Peut-être que quelques coups de canne au plafond les rappelleraient à un plus juste sentiment des convenances ?

Mais Mme Leduc sembla ne pas l'entendre et sortit en claquant violemment la porte, elle qui recommandait le silence aux autres.

— Aoh! dit Nell avec reproche. Voilà la locataire fâchée maintenant! Ne pouviez-vous garder votre langue, *naughty girl*?

Comme, un peu penaude de sa sortie irrespectueuse, Colette remontait dans sa chambre sur la pointe des pieds, elle entendit à l'étage supérieur la voix aigre de la femme de charge qui parlait, parlait, racontant sans doute son entretien avec la jeune propriétaire.

— Oh! songea Colette épouvantée, quelle colère elle va prendre!

Mais soudain, comme la voix indignée de Mme Leduc s'éteignait après une période véhémence, Colette eut la stupéfaction d'entendre un grand et sonore éclat de rire résonner au-dessus de sa tête.

Et plus jamais, à l'avenir, elle n'entendit le rappel à l'ordre sonore et désagréable de la canne de son irascible locataire.

V

MAIS ce fut la seule amélioration de ses rapports avec ses locataires, hélas!

Toujours cloîtrée dans son appartement, pendant le jour, la marquise semblait demeurer inerte et silencieuse, pour, dès le soir venu, commencer une existence étrange et mouvementée.

On remuait les meubles, on s'agitait. Le grand pas inégal et lourd arpentait l'appartement dans toute sa longueur. Puis, c'était un bruit rond et heurté à la fois, comme celui d'une boule qui roule, s'arrête, puis repart au bout de quelques minutes. Et cela durait des heures, longues et pénibles pour Colette tenue en éveil dans son lit. De temps à autre, une exclamation, une sorte de juron étouffé parvenait jusqu'à elle, accompagné d'un mouvement brusque. Fauteuil violemment repoussé, coup de pied énergique dans le parquet.

— Heu! la marquise Carabosse se fâche, songeait-elle, intriguée.

Puis, c'étaient encore de longues marches nerveuses. Puis le silence tombait enfin sur la maison, tard dans la nuit, n'apaisant pas les nerfs tendus de la jeune fille et lui laissant un sommeil peuplé de cauchemars.

Au matin, lasse, irritée, mal reposée, elle se demandait si telle vie pourrait durer longtemps. Et, cependant, l'idée de M. de Versanges et des tracasseries qu'il ne cessait de lui faire par l'intermédiaire des hommes de loi, revenait lui faire comprendre qu'il fallait garder ces locataires insolites... les garder quoi qu'il pût lui en coûter!

D'ailleurs, Mme Leduc avait une façon d'excuser toutes les étrangetés de sa maîtresse qui avait raison immédiatement de toutes les velléités de révolte de Colette.

— Que voulez-vous, disait-elle apitoyée, Mme la marquise est malade! De plus, malheureuse et seule, sans famille, infirme... on comprend que sa nervosité soit accrue par une telle situation!

Questionnée un jour au sujet du roulement étrange entendu jusqu'à trois heures du matin, elle dit simplement:

— C'est un jeu... le seul qui puisse distraire les longues insomnies de Mme la marquise. Elle aimerait mieux se priver de pain que d'y renoncer!

Et, Colette, apitoyée une fois de plus, avait raisonné Nell qui ne parlait pas moins que de flanquer la marquise par la fenêtre si elle continuait.

— Une infirme! Une malheureuse... plaidait-elle.

Au reste, elle en était toujours au même point que le premier jour, n'ayant pas encore aperçu sa locataire. Mme Leduc, seule, circulait,

faisant les commissions, recevant le garçon qui apportait les repas de l'hôtel voisin et servant d'intermédiaire entre sa maîtresse et le monde.

Celle-ci était devenue absolument antipathique à la pauvre Nell, désolée des résultats de son idée.

Elle la soupçonnait de chamber et presque de persécuter la malheureuse marquise, afin de profiter de ses rentes peut-être, ou pour capter l'héritage.

— On voit, disait-elle, péremptoire, tant des histoires comme cela! Moi, je crois cette vieille marquise, il est bien malheureux de pas pouvoir sortir et parler, ou il expliquerait bien des choses sur la vilaine Leduc!

Colette haussait les épaules, traitait ces imaginations de billevesées, mais, tout au fond d'elle-même, n'était pas loin d'y attacher quelque crédit.

L'existence de ces deux femmes était si extraordinaire! Et, en brave petite fille qu'elle était, elle ne rêvait que de rendre service à cette vieille femme isolée, à la délivrer peut-être de son méchant ange gardien, à lui offrir son aide et son appui...

Mais, comment faire pour l'approcher! L'autre ne la quittait guère que pendant le temps d'aller faire quelques emplettes... et Colette n'osait en profiter pour monter à l'étage supérieur, encore un peu terrorisée par l'image de la vieille «marquise Carabosse», comme l'appelait toujours Nell maintenant.

Un jour cependant, une occasion se présenta, dont la jeune fille profita immédiatement.

Mme Leduc étant sortie comme elle avait coutume de le faire, mais s'attardant beaucoup plus, quelques coups de canne s'étaient fait entendre au deuxième étage d'abord espacés, puis, plus nerveux.

— Elle croit la Leduc revenue, dit Nell en hochant la tête, et vous peuz te rendre compte, mon petite Colette, qu'elle ne tient pas à la laisser faire conversation avec nous.

En haut, les coups de canne s'impatientsaient de plus en plus.

— Si elle avait besoin de quelque chose? suggéra Colette. Tant pis, j'y vais...

Un peu tremblante, elle grimpa vivement les deux étages et frappa doucement à la porte.

Tout aussitôt, un remue-ménage se fit dans la pièce. Un pas relativement vif s'approcha de la porte et une voix chuchota très bas:

— C'est vous, Leduc?

— Non, madame, murmura Colette, Mme Leduc n'est pas encore rentrée.

— Qui est là, alors? chuchota la voix après avoir toussoté.

— Votre propriétaire, Mlle Magre, madame, qui s'est permis de monter pour se mettre à votre disposition, si vous avez besoin de quelque chose en l'absence de votre femme de charge.

La voix chuchotante se fit plus sèche:

— Je n'ai besoin de rien. Je veux ma femme de charge, voilà tout!

— Sans doute a-t-elle été attardée, madame. Mais je suis heureuse de profiter de l'occasion qui m'est offerte pour vous dire que mon dévouement vous est tout acquis. Je regrettais de n'avoir pu vous dire plus tôt, moi-même, combien je serais heureuse si je pouvais vous être utile, de quelque manière que ce fût.

Colette s'attendait presque à voir s'ouvrir la porte. Mais elle fut déçue et simplement la voix se fit plus douce, comme étonnée dans son chuchotement pénible.

— Etrange idée! Je ne suis pourtant pas une locataire bien agréable?

Le Soleil révéla aux Savants un grand Secret de Beauté!

... et votre peau peut être embellie
parce que la célèbre formule Woodbury possède
la Vitamine D "Solarisée"



L'opinion des savants

La peau renferme une substance appelée ergostérol. Certains rayons solaires changent en Vitamine D cette substance inerte. La santé de la peau peut dépendre de cette vitamine.



L'opinion des dermatologistes

L'excès d'huile, les boutons, la sécheresse peuvent souvent provenir d'une faiblesse fonctionnelle de la peau. La Vitamine D solarisée aide à modifier ces affections.



L'opinion des femmes

"Depuis que j'emploie Woodbury, ma peau s'est embellie." ... "J'avais des pores très ouvertes. Le Woodbury les a refermés."

QUELLE est la femme qui ne regarde pas le Savon Facial Woodbury comme une aide de beauté? Vous avez appris comment un éminent dermatologiste a découvert cette célèbre recette de beauté — comment Woodbury a conquis la première place, contre 150 autres formules, lors d'un concours mondial.

C'est ce savon... le même Woodbury bien connu... qui apporte sur votre serviette la Vitamine D solarisée. Sa mousse bien douce nettoie la peau de toute saleté, enlève les cellules desséchées, mortes. Et un lavage au savon Woodbury fait absorber à votre peau l'ingrédient à base de Vitamine D "solarisée".

Un traitement régulier au Woodbury fait vite disparaître les affections cutanées. Essayez aujourd'hui ce fameux savon! Et dans quelques semaines, remarquez comme votre teint est meilleur. Vous serez étonnée!

Ne se vend maintenant que 10¢. Dans les pharmacies, grands magasins, bazars, épiceries.

GARE AUX IMITATIONS. Voyez la tête et la signature John H. Woodbury, Ltd sur tous produits Woodbury.

Woodbury's

SAVON FACIAL

AVEC LA
VITAMINE D
"SOLARISÉE"

Maintenant
10¢



FABRICATION CANADIENNE

— Vous êtes malade, malade, et seule, je le sais... il est naturel que je désire vous être utile... si je le puis.

L'étrange dialogue continua de chaque côté de cette porte close.

— Utile en quoi ? Je me le demande ? Que pouvez-vous pour moi ? La seule chose que je vous ai demandée, descendre d'un étage, vous me l'avez refusée !

— C'est que c'était la seule au monde, madame, que je ne pus accorder à qui que ce fût...

— Je n'ai pas de chance !

Le ton amer, désabusé, de ces mots chuchotés, remua le cœur sensible de Colette. Elle dit dans un élan sincère :

— Mais je voudrais, oh ! je voudrais de tout cœur, madame, vous venir en aide, si vous aviez à souffrir de quelque un ou de quelque chose... L'allusion était nette. La voix s'étonna :

— Vous croyez donc que quelqu'un me veut du mal ?

Elle s'excusa très vite :

— Non, madame... je ne sais pas, mais à vous voir constamment enfermée ainsi...

Un rire, vite étouffé, un rire qui rappelait celui entendu le premier jour, lui parvint à travers la porte.

— Vous m'avez crue séquestrée ? Oh ! que l'imagination est une belle chose ! Voyons, mon enfant, dites la vérité, vous m'avez crue séquestrée par cette pauvre Leduc, peut-être ? Et en brave petit dragon de vertu, en chevalier du moyen âge, vous veniez m'offrir l'appui de votre petit bras si frêle ?

Un peu vexée, Colette regarda son bras. Était-il si frêle ?

Et elle riposta :

— Je vous offre ce que je puis : mon cœur, mon esprit et ma volonté. Ils m'ont déjà servi à me sortir d'une situation très embarrassante, peut-être vous paraissent-ils insuffisants ; mais un proverbe d'ici dit : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

Le rire étouffé de la pauvre voix chuchotante reprit :

— Mais c'est qu'elle a de l'esprit ! Je m'en étais déjà aperçue. Ma petite, vous m'amusez, vous m'amusez beaucoup !

— Tant mieux, dit au hasard Colette qui ne savait si elle devait être flattée ou vexée.

— Et ce n'est pas un mince compliment, vous savez... rien n'est plus difficile, surtout en ce moment où je m'ennuie tellement.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous distraire de temps à autre, reprit la jeune fille toujours dans le même élan généreux, si ma société pouvait vous être agréable...

— On ne sait pas, on ne sait pas, chuchota mystérieusement la marquise, les vieillards sont si changeants. Un jour peut-être je vous rappellerai votre aimable proposition... mais alors vous la regretterez, sans doute ?

— Oh ! madame !

Soudain, la voix se fit plus sèche, plus dure derrière la porte.

— On change d'idées, vous savez ! Enfin, nous verrons... En attendant, je vous souhaite bon appétit, mademoiselle, et je vous remercie.

Colette, stupéfaite, entendit le pas devenu plus inégal s'éloigner.

Un instant, elle demeura interdite, ahurie, devant cette porte qui n'avait pas voulu s'ouvrir. Pas voulu, ou pas pu ?

Elle fit part de ses doutes à Nell en lui rapportant son étrange conversation avec la marquise.

— Bizarre ! Bizarre ! dit la vieille Anglaise en plissant le nez, ce qui chez elle était signe d'une violente perplexité. Ces gens, ils me semblent

tout simplement des envoyés de la diable chez nous !

— Simplement ? fit en riant Colette qui ne se sentait cependant pas très rassurée. Eh bien ! au moins, tu n'exagères pas, ma vieille Nell !

VI

C'ÉTAIT par un jour particulièrement clair et doux. Colette, invitée par une amie, à un thé, sortait pour la première fois depuis son deuil et elle grimpait joyeusement l'étage menant à sa chambre pour y revêtir la robe neuve, charmante toilette très simple, mais échappant au noir absolu, qu'elle avait confectionnée avec l'aide de Nell.

Très vite, elle s'apprêtait, ses mouvements précipités par une sorte de hâte joyeuse.

La jeunesse garde toujours ses droits. Malgré les embûches de la vie, malgré l'hostilité du destin, Colette se sentait revivre parce que, pour la première fois depuis des mois, elle allait être mêlée à de la jeunesse, parce que, pour la première fois, elle allait remettre une robe seyante et jolie.

simplement parce qu'elle est invitée par une amie à une matinée dont elle se fait une joie ! Mais elle va partir, elle va partir dans une demi-heure, allez... elle ne vous gênera pas longtemps ! Dites-le bien à la marquise...

Elle suppliait avec toute la tendresse de bon chien dévoué. Mme Leduc sortit en murmurant d'un air ambigu qui l'inquiéta :

— Mais oui, mais oui, je vais lui dire qu'elle va partir pour aller s'amuser ! C'est entendu.

Cinq minutes plus tard, Colette qui, toute prête maintenant, n'avait plus que son manteau à mettre, entendit frapper à la porte de son cabinet de toilette.

— Mademoiselle, soufflait la voix de Mme Leduc, pateline. Mademoiselle...

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, surprise par cet appel imprévu.

— Mademoiselle, Mme la marquise fait demander à mademoiselle si elle veut bien monter tout de suite...

De plus en plus stupéfaite, elle demanda :

Nuits de l'Esprit, Nuits sans Etoiles

*

*Etre l'épi, le blé, le seigle qui dispose
Aux champs sa large paix ; être chaude démenée,
La rayon s'obstinant sur d'ombres horizons ;
Plus humble, être l'accueil villageois des maisons.
Ou, dans la nuit venue, être l'arbuste ; n'être
Que l'ombre caressant l'épaule des fenêtres ;
Tendresse des ruisseaux, être au milieu de l'eau
Une pierre écaillée où fait halte l'oiseau ;
O mon Dieu, n'être pas même née une rose
Pour paraître à vos yeux votre plus simple chose.
Etre ces riens n'ayant nulle mission d'amour,
Qui, pour tâche éphémère, ont à vivre un seul jour,
Que n'inquiète pas le firmament stellaire,
Et doivent pour toujours retourner à la terre ;
Seigneur, n'avoir jamais quitté ton bleu néant,
Ne devoir plus céder au désir véhément,
Ne plus pouvoir souffrir de l'orgueil de mon front,
Ah, ne plus être moi, ces lèvres, cette bouche,
Et ceci désolé de mon âme farouche,
Qui n'espère aucun ciel, mais sanglote ton Nom !*

MEDJÉ VÉZINA

Elle l'aimait, cette robe ! Simple et droite, elle présentait sur un fond blanc de larges impressions mauves très serrées et donnait à la silhouette de la jeune fille l'aspect d'un grand papillon évadé de sa chrysalide noire.

Et Colette, toute heureuse de sa transformation, se prit à chanter joyeusement en achevant sa toilette.

Elle avait complètement oublié la marquise et ses coups de canne qui depuis huit jours ne s'étaient plus fait entendre, il est vrai. Aussi, eût-elle été fort étonnée en entendant Mme Leduc, qui, descendue en hâte, demandait d'un air doux à Nell :

— Votre jeune demoiselle est bien gaie, aujourd'hui, dites-moi ? Je lui croyais de gros soucis cependant... il faut croire qu'ils sont écartés puisqu'elle chante à gorge déployée ?

— Oh ! fit Nell en joignant les mains, n'allez pas la gronder surtout, madame Leduc, et priez votre marquise d'avoir un peu pitié de la gaité de ma pauvre petite oiseau ! Elle chante, la pauvrette, pour la première fois depuis le mort de sa papa...

— Votre maîtresse n'est pas malade ?

— Non, mademoiselle... plutôt très triste, une de ses crises de neurasthénie... Elle voudrait voir mademoiselle tout de suite...

Cette fois, Colette n'hésita plus. Sa vieille locataire la faisait appeler, peut-être avait-elle besoin d'elle.

En trois bonds, elle eut franchi l'étage, suivie de la vieille femme de charge, haletante.

— Mademoiselle, souffla encore celle-ci au moment d'ouvrir la porte, ne vous étonnez pas si vous vous trouvez dans l'obscurité... les pauvres yeux de ma maîtresse ne supportent pas la blessure du jour. Nous fermons toujours les doubles rideaux, c'est seulement dans cette pénombre qu'elle peut distinguer quelque chose.

Emue par ce préambule, Colette fit quelques pas dans une pièce qui, après l'électricité du palier, lui semblait complètement noire. Elle hésitait, ne sachant de quel côté se diriger, lorsqu'une voix très étouffée, chuchotante, murmura :

— Avancez, mon enfant... je suis près de la cheminée...

En entendant Colette se heurter à un fauteuil, elle ricana très bas :

— Comment, vous ne connaissez pas mieux les aîtres que cela ? Vous deviez cependant habiter cette pièce jadis, avant de la louer, si je ne me trompe ?

— Pourquoi supposez-vous cela, madame ? demanda Colette tout en cherchant à se diriger maintenant que ses yeux accoutumés à la pénombre lui permettaient de distinguer la masse plus sombre des meubles.

— Mais, dit la voix, il y a des petits détails féminins et délicats qui ne trompent pas ! Ma chambre fut celle d'une jeune fille, et d'une très jeune fille, j'en jurerai...

Colette, maintenant qu'elle était revenue de sa première surprise, se rendait compte que la pièce n'était pas complètement sombre ; mais vaguement éclairée par une veilleuse allumée dans la pièce voisine dont le dessus de la porte était vitré.

Une lueur très douce pénétrait ainsi dans la chambre et permettait aux yeux accoutumés de s'orienter très bien et même de distinguer toutes choses.

Elle se dirigea donc sans hésiter vers le grand fauteuil où, maintenant, elle distinguait la forme toute enveloppée de châles, de sa locataire. Elle ne pouvait distinguer son visage que très vaguement, car le haut fauteuil à oreilles était tourné de façon à ce que la lumière se trouvât derrière lui. Elle n'aperçut tout d'abord, au-dessus de l'engoncement des fichus et de la robe de chambre, qu'une vague tache claire, que barrait l'ombre horizontale des lunettes. Au-dessus, une mantille jetée sur les cheveux formait comme une visière accentuant l'ombre de ce visage.

— Vous auriez raison, madame, dit-elle avec une gentille déférence, en s'inclinant devant l'ombre.

Celle-ci tendit une main longue et assez sèche.

Colette y posa sa petite main qu'on serra à peine, mais qu'on retint un peu longuement.

— Ainsi, voici donc ma petite propriétaire, disait la voix chuchotée. Venez-là, mon enfant, que je vous regarde, que j'apprenne à vous connaître un peu.

Gênée un peu, Colette demeurait mal à l'aise sous ce regard invisible qu'elle sentait cependant posé sur elle et l'enveloppant avec une curiosité aiguë. Elle comprenait qu'ainsi posée, elle recevait en plein la faible lumière dispensée par la vitre de la chambre voisine et que le contraste avec l'obscurité de la place où était la marquise la rendait parfaitement visible... tout au moins pour des yeux bien portants. Mais ceux-ci...

Comme si elle devinait sa surprise, la vieille dame reprit tout bas :

— Vous êtes étonnée ? Mais je vous vois, je vous vois très bien, même ! Si mes pauvres yeux ne peuvent supporter la lumière crue du jour et de l'électricité, ils sont excellents dès que l'obscurité les ménage ! Je suis une sorte de chouette, voyez-vous, un oiseau de mauvais augure...

La voix ricana encore, tandis qu'une poigne plus solide retenait la petite main de Colette qui cherchait à s'échapper :

— Cela ne vous fait pas peur... le voisinage d'une vilaine bête de nuit ?

Puis, sur un autre ton où passait une sorte d'admiration plus douce :

— Oui, je vous vois, je vous vois fort bien, posée là, devant moi, comme un grand joli papillon... Le voile de votre robe semble de grandes ailes toutes frémissantes du désir de s'envoler... et la lumière du soleil, de

ce soleil que je ne puis plus regarder, s'est tellement plu à se mirer dans vos cheveux qu'elle y a laissé un reflet...

Un léger temps de silence tomba sur l'étonnement vaguement charmé de Colette... Comme elle ressemblait peu au portrait qu'elle s'en était fait, cette grande vieille dame qui disait, avec une voix caressante, de si charmantes choses!

— Parce que, reprit encore la voix douce, je ne puis croire ni espérer, non, je ne puis croire que ce soit au cours d'un de vos envois joyeux que vous êtes allé, ô mon beau papillon! quérir ce chaud rayon de soleil, exprès pour le rapporter au pauvre oiseau de nuit et en égayer sa tristesse?

Bouleversée, émue, avec une très grande douceur, Colette protesta d'un élan:

— Oh! madame, si je le pouvais, comme je le ferais de grand cœur, cependant.

— Vraiment, dit la voix nuancée de surprise, vraiment ce que vous m'avez affirmé l'autre jour à travers la porte est réel? Vous souhaitez faire quelque bien à la vieille femme acariâtre et désagréable qui vous a cependant bien ennuyée jusqu'ici?

— Mais, reprit la petite plus doucement, je suis certaine que vous n'avez jamais cherché à me faire de la peine, madame. Votre état de santé peut exiger certains ménagements et...

— Allons, allons, fit la voix railleuse. Vous ne croyez pas que j'aie pu être méchante exprès?

— Non... J'en serais absolument persuadée depuis que je vous écoute si je n'avais été convaincue, bien avant, que cela n'était pas. On n'est pas méchant sans raison... Et quelle raison auriez-vous de vouloir me tourmenter? Et puis, voyez-vous, les méchants, je ne peux pas y croire, moi... il n'y a pas de méchants... il n'y a que des malheureux qui n'ont pas le courage de l'être... et qui s'aigrissent.

— Allons donc! reprit-elle avec un étonnement sensible dans sa voix, cependant étouffée. Vous ne croyez pas aux méchants? Ah ça! personne n'a donc jamais cherché à vous nuire, à vous tourmenter?

— Personne! dit-elle avec netteté.

Un léger silence passa, pendant lequel la petite devina avec un certain malaise le regard noir de ce visage indéchiffrable attaché à sa figure, à son propre regard comme pour le scruter...

— Mais, mais, reprit la vieille dame, que m'a donc raconté maître Herlurault, cependant? Il était question d'une histoire d'héritage, d'un différend... qui vous obligeait à louer cet appartement?

— Ah! oui! dit-elle tranquille; mais je n'ai aucune raison de taxer de méchanceté mon adversaire, madame. Il agit de tout ceci croyant y voir son devoir, alors que le mien m'impose exactement le contraire... Au fond, nous avons raison tous les deux, voyez-vous, alors...

La marquise fit un petit bond dans l'ombre:

— Quelle histoire me chantez-vous là? Comment deux adversaires peuvent-ils avoir raison chacun?

— Très simplement... Ce... monsieur tient à cette maison parce qu'elle a vu mourir son père et sa mère... Mais moi, madame, j'y ai été élevée par un papa que j'adorais et qui s'est éteint ici... Comprenez-vous que ces murs nous soient sacrés à tous deux au même titre?

Un instant, la vieille dame resta silencieuse; puis d'une voix hésitante, elle hasarda:

— C'est un point de vue... évidemment... Mais la loi, à qui donne-t-elle raison?

— A moi, madame. Mon père avait hérité cette maison de sa seconde femme qui, pour des raisons personnelles, ne voulait pas la voir revenir à son fils...

— Il avait... démérité? demanda la voix avec hésitation.

— Je ne sais pas, dit Colette très nette. Mon père ne m'a jamais tenue au courant de ces choses qui, d'ailleurs, ne me regardaient pas. Mais j'estime qu'en conservant cette maison, j'accomplis un double devoir envers mon père d'abord et ensuite envers la mémoire de cette belle-mère que j'ai si peu connue, mais dont la volonté était de ne jamais voir revenir ici son fils...

— C'est dur! dit la marquise. Ne croyez-vous pas que, quelle que soit la faute de ce pauvre garçon, la punition était disproportionnée?

— Peut-être... je ne sais pas... je n'ai pas à savoir... telle était la volonté de la morte... je dois la respecter...

— Et cependant, s'il s'était racheté, le pauvre fils? S'il était revenu à une vie meilleure... s'il avait abandonné ce qui était la cause d'indignation de sa mère?...

— Ah! madame, supplia Colette, ne me dites pas cela, ne me parlez pas de ces choses... Il ne faut pas que j'y pense trop ou je suis torturée par un doute affreux. Oui, ce malheureux chassé de chez lui, traité en paria... quelle ne serait pas ma pitié pour lui si je le croyais digne de pardon!

La voix de la marquise jaillit, éclaircie soudain par une émotion stupéfaite:

— Vous le plaindriez? Mais vous ne le détestez donc pas?

— Pourquoi? Lui non plus n'a, j'en suis certaine, aucune raison de me détester. Nous ne sommes, au fond, que deux pauvres enfants... deux pauvres petits malheureux qui sont le jouet d'un sort cruel et d'un devoir plus cruel encore...

Le silence retomba; mais comme plus clair, plus léger, entre la vieille femme tassée dans son fauteuil et la jeune fille toujours droite devant elle, comme une grande flamme claire avec la lumière que mettait dans la pénombre sa robe fleurie, ses minces bras blancs, son visage pur et la splendeur de sa chevelure d'or... Et soudain la voix cassée, chevrotante de la vieille dame monta doucement comme une caresse:

— Vous avez raison, oui, vous avez raison, ma chère petite fille! Personne au monde ne doit pouvoir vous détester... et pour être méchant, il faut vivre... comme moi, dans la nuit! Oui, j'ai un aveu cruel à vous faire; mais il est nécessaire! Méchante, je l'ai été jusqu'au moment, bien proche encore, où votre lumière m'a éclairée! Très méchante, ma pauvre chère petite enfant! il faut le croire... Très méchante, puisque tout ce que je faisais contre votre repos la nuit, c'était sciemment... puisque c'est sciemment aussi que, tout à l'heure... en vous entendant chanter comme un oiseau heureux... en apprenant par ma femme de charge que c'était de joie à l'idée d'un plaisir dont vous étiez privée depuis longtemps...

La voix tomba tout à fait, comme étranglée de honte, puis elle avoua dans un souffle:

— Ah! c'est dur à avouer, vous savez... Eh bien! oui... l'idée de votre joie m'a rendue jalouse basement, vilainement... et c'est pour la troubler, pour vous empêcher de

(Lire la suite page 19)



Avec ses mains rougies et rudes, elle le refroidit plus que la température!

NOTRE JOURNÉE ENTIERE FUT GACHEE lorsque Jean aperçut mes mains rouges et gercées. Elles étaient vraiment affreuses. J'avais essayé de tout mais il me semblait impossible d'avoir des mains douces...

PUIS —

J'APPRIS DE QUELLE FAÇON MERVEILLEUSE la lotion Jergens adoucit les mains rugueuses. Maintenant, j'emploie toujours Jergens et Jean me dit: "Pose donc tes douces mains câlines sur mon visage".



mais Jergens ramena la chaleur et raviva l'amour!

L'EAU — tout comme le vent et le froid — est nuisible à vos mains. Elle enlève l'humidité spéciale qui les embellit. Et pourtant les femmes disent que, la plupart du temps, elles se lavent les mains huit fois par jour, et qu'elles les ont dans l'eau, au moins huit fois de plus.

Il n'est donc pas surprenant qu'en hiver les mains aient tendance à se gercer et à se crevasser — elles deviennent rouges et sèches. Mais la Lotion Jergens calme les crevasses et les gercures en un rien de temps. Pourquoi la Jergens est-elle si efficace? Premièrement, parce que cette lotion

restaure l'humidité à l'intérieur des cellules de la peau, là où la peau des mains en a besoin. Des essais ont prouvé que la Jergens pénètre plus profondément dans la peau sèche que toute autre lotion essayée. Elle n'est pas collante. Deuxièmement, Jergens contient deux ingrédients renommés que les médecins emploient pour adoucir et blanchir les mains rouges et rugueuses. La première application les adoucit. Employez régulièrement la Jergens pour vous assurer les mains douces et délicates que les hommes préfèrent. En vente dans les pharmacies et les grands magasins. Flacon à 10¢ dans les magasins à prix modiques.



JERGENS LOTION

Gratis! GÉNÉREUX ÉCHANTILLON

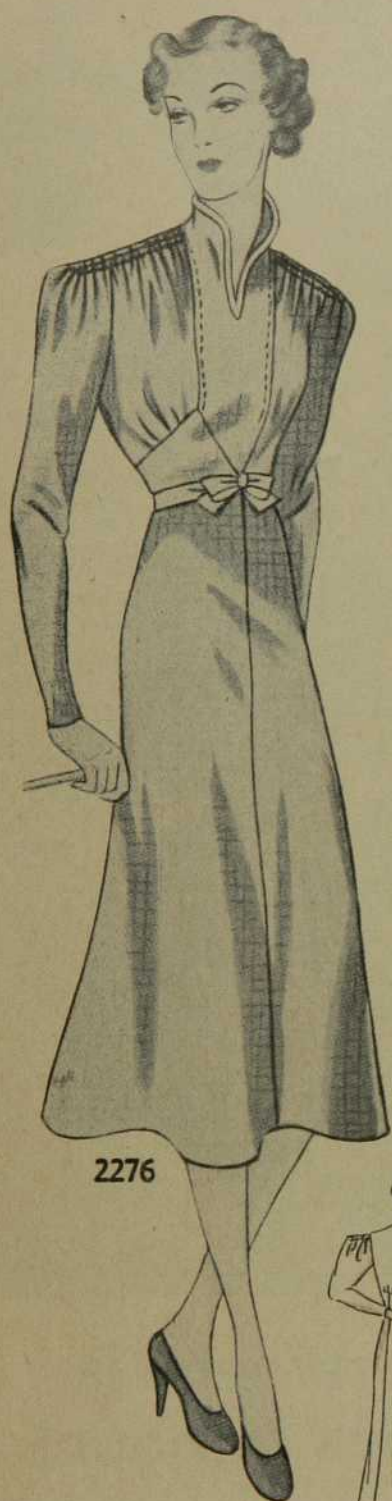
Voyez vous-même comment Jergens pénètre dans la peau et garde vos mains douces et jeunes.

The Andrew Jergens Co., Ltd.,
1139 Sherbrooke St., Perth, Ontario.

Nom _____ (EN LETTRES MOULÉES)

Adresse _____ (FABRICATION CANADIENNE)

La Mode Exige plus de Simplicité



2276



2306



2311



2312

2276 — Robe pour dame ou jeune fille, gr. 32 à 42. Pour un 34 : $4\frac{3}{8}$ v. de 35", $3\frac{7}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{7}{8}$ v. de 54". $\frac{1}{4}$ v. de contrastant de 35"-39"-44", ou, à volonté, $\frac{3}{4}$ v. de « braid ». 20 cents.

2306 — Robe très distinguée, gr. 12 à 40. Pour un 18 : $3\frac{7}{8}$ v. de 35", $3\frac{1}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{8}$ v. de 54". $\frac{5}{8}$ v. de contrastant de 35"-39". Ceinture de votre choix. 15 cents.

2311 — Robe élégante, gr. 12 à 40. Pour un 16 : $4\frac{1}{8}$ v. de 35", $3\frac{3}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{3}{8}$ v. de 54". Ceinture et foulard de votre choix. Dans la même enveloppe, un patron de gilet (non illustré ici). 25 cents.

2312 — Très chic blouse et jupe, gr. 32 à 42. Pour un 34 : la jupe, $2\frac{5}{8}$ v. de 35", $2\frac{1}{2}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{4}$ v. de 54". La blouse : $1\frac{7}{8}$ v. de 35"-39". $2\frac{1}{2}$ v. de ruban de $1\frac{1}{2}$ " pour la ceinture et la boucle. 20 cents.

(Suite de la page 17)

vous rendre à ce plaisir que je vous ai fait appeler...

— Oh !

— Oui, tant de laideur vous stupéfie ? C'est pourtant vrai, hélas ! Je voulais vous demander de me tenir compagnie, de ne pas me laisser seule, en prétextant un malaise... une crise de tristesse... J'avais comme le pressentiment qu'entre le caprice douloureux d'une vieille femme malheureuse et votre propre plaisir vous n'auriez pas hésité.

La voix tremblée de Colette qui avait envie de pleurer, murmura :

— Vous aviez raison...

— Et j'en ai honte ! Mais peut-être, au fond, est-ce un bonheur que cette méchante idée ait germé dans mon cerveau... cela a provoqué un rapprochement qui jamais, peut-être, ne se serait fait sans cela... Et si vous voulez bien me pardonner... oublier... peut-être serons-nous bientôt les meilleures amies du monde ?

Dans la pénombre, Colette vit deux grandes mains pâles qui se tendaient presque humblement vers elle. Gentiment, bien qu'ayant encore le cœur gros, elle y mit les siennes. Et elle eut le courage de dire :

— Mais oui, madame.

Alors, à sa plus grande surprise, elle vit le grand corps s'incliner et, sur ses petites mains réunies, elle sentit la chaude caresse d'une bouche très douce qui y appuyait un long baiser silencieux.

— Oh ! fit-elle bouleversée de cette humiliation de la vieille dame. Oh ! madame, il ne faut pas... je vous en prie... Je pourrais être votre petite-fille...

— Oui, dit la voix cassée très mélancolique, mais je n'ai pas de petite-fille, je n'ai personne, je suis seule...

— Alors, fit la petite, d'un élan charmant, voulez-vous bien me permettre de vous embrasser... comme si j'étais votre petite-fille ?

Déjà, elle tendait son frais visage vers la pauvre tête de l'isolée. Mais, à sa grande surprise, celle-ci se recula vivement et l'étreinte solide qui enveloppait ses mains la maintint à distance.

— Non, non, fit la voix presque apeurée, non, il ne faut pas...

Et comme, surprise et un peu déçue, Colette retirait ses mains.

— Ce baiser, je n'y ai pas droit, expliqua-t-elle très vite. Pas... encore ! Comprenez, ma chère petite, c'est une chose si belle... si douce, qu'il me faut la mériter ! Je dois remonter de l'abîme de méchanceté vers... votre douceur. Peut-être y arriverai-je, si vous voulez m'aider à l'avenir... en me prêtant de temps à autre... non pas au détriment de votre plaisir : mais quand vous le pourrez, un peu de votre grâce et de votre lumière... en venant me voir, en me parlant souvent comme vous venez de le faire aujourd'hui... Vous voulez bien, dites ?

Elle répondit, attendrie décidément par l'accent de la voix enveloppante et humble :

— Ah ! de grand cœur.

— Eh bien ! allez maintenant, mon cher petit enfant... Allez bien vite où la vilaine vieille que j'étais il y a une heure encore rêvait de vous empêcher de courir ! Allez vous amuser... Allez vers le plaisir, vers la joie, vers la lumière ! Il est encore temps de vous joindre à vos amies ! Courez...

— Madame, fit-elle très courageuse, si vraiment il vous est trop pénible d'être seule aujourd'hui, voulez-vous que je reste ?

Un soupir lui répondit :

— Ah ! cette offre-là je la devinais, je l'attendais... depuis que j'ai pu comprendre de quoi sont capables les

petits anges égarés sur la terre ! Non, non... Allez, ma chère petite ! Et si vous tenez à faire plaisir à votre vieille amie, eh bien ! vous viendrez me raconter, ce soir, le succès que vous aurez eu avec cette jolie robe...

— C'est entendu ! dit joyeusement Colette. A ce soir...

Sur le seuil, elle se retourna au moment où la porte en s'ouvrant sur le palier éclairé, lançait un brutal jet de lumière dans la pièce. Peut-être pour crier encore une fois : « A ce soir ! » Peut-être, pour voir enfin les traits de ce visage dont elle ne connaissait que la voix si enveloppante et le baiser... si câlin ? Mais cet espoir curieux fut déçu. Tandis qu'elle s'enveloppait vers la lumière et vers la joie, le pauvre oiseau de nuit avait caché son visage dans ses mains : pour protéger ses yeux, ou pour réfléchir douloureusement ? Colette ne devait pas le savoir.

VII

POURQUOI, avait demandé un jour Colette à sa vieille amie, restez-vous ainsi enfermée constamment ? Comment voulez-vous ne pas être malade sans air ? Vous devriez accepter mon bras pour descendre un peu au jardin.

— Ah ! soupira la voix cassée, ce jardin ! Combien il m'attire et me tente ! Que de fois n'ai-je pas été dévorée du désir d'y promener ma fièvre ?

— Eh bien ?

— Et mes yeux ? Vous oubliez, mes pauvres yeux ? Je ne puis supporter la lumière, vous le savez bien, charitable petite compagne du vieil oiseau de nuit !

Car Colette était depuis quelques jours devenue la compagne constante et douce de la vieille dame qu'elle venait égayer pendant quelques heures chaque après-midi avec un dévouement vraiment remarquable... Peut-être n'était-il pas aussi méritoire qu'on eût pu le croire, cependant, car, peu à peu, Colette trouvait un plaisir très particulier et très réel à ces étranges tête-à-tête dans la pénombre.

L'esprit charmant, très primesautier et jeune de la vieille dame l'avait conquise, comme le premier jour sa loyauté un peu brutale contrastant avec la douceur ineffable de sa voix et de certaines de ses manières.

Maintenant qu'elle avait trouvé cette compagne délicieuse, la pauvre infirme semblait rajeunir tous les jours à son contact.

Toute la maussaderie, toute la raillerie caustique des premiers moments s'étaient envolées, pour toujours, semblait-il.

Avec cette surprenante communion d'idées qui, souvent, rapproche les vieillards très bons des tous petits enfants, elles se rencontraient souvent dans une même appréciation des choses, en des goûts semblables, des prédilections communes.

Elles parlaient lectures, choses d'art, sentiments... et souvent la vieille marquise se récriait en découvrant encore une fois combien leurs esprits s'entendaient.

Gentiment, Colette approuvait. Rien ne lui semblait meilleur, en effet, maintenant que ces entretiens avec sa vieille amie, si ce n'est certaine douceur caressante que parfois celle-lui lui témoignait.

Pour l'orpheline, toujours privée de caresses, élevée entre un père rêveur et triste et la dévouée vieille Anglaise plus prodigue de dévouement que de câlinerie, les tendres entretiens, la caresse de certains mots passant sur la vieille bouche, la pression chaude et profonde de cette longue main qui, souvent cherchait la

(Lire la suite page 21)

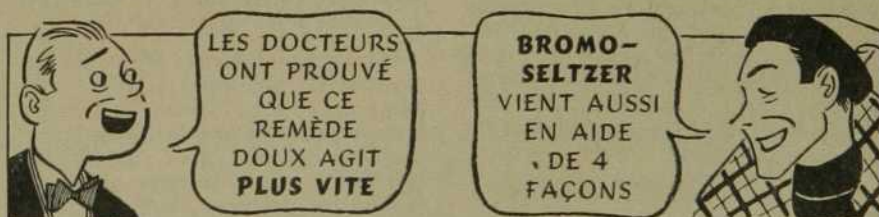
PRIS PAR LA NEIGE
AVEC UNE CAVE
BIEN GARNIE !
QUELLE
CHANCE !



LE LENDEMAIN MATIN....



À LA CABINE DE JEAN



1. DES ESSAIS FAITS PAR LES DOCTEURS ont prouvé que le Bromo-Seltzer arrête les maux de tête du lendemain matin plus vite que tout autre remède essayé !

2. REMET L'ESTOMAC d'aplomb — soulage le dérangement d'estomac et chasse la nausée et la gueule de bois.

3. CALME LES NERFS — soulage et calme les nerfs surexcités. Soulage la sensation de lourdeur et de fatigue.

4. DIMINUE L'EXCÈS D'ACIDE LACTIQUE occasionné dans le sang par l'excès de boisson. Normalise votre réserve alcaline.

Achetez le Bromo-Seltzer dans les pharmacies et les fontaines à sodas. Ayez-en aussi chez vous.



BROMO-SELTZER
Vous remet d'aplomb PLUS VITE !

CHANDAIL AU TRICOT

Fournitures : Coton à tricoter D. M. C, qualité spéciale,
No 4, 3 pelotes de 50 grammes en Blanc - Neige ou Ecrû

Variantes

Rose tendre 818, Jaune-Citron 445, Bleu-Myosotis 827, Vert Aigue-Marine 952, Violet de Parme 211, Rouge-Coquelicot 666.

EXÉCUTION : Cette blouse d'été si légère et d'exécution très rapide est faite pour une taille 40-42. Toutefois, comme le point est très ajouré, il est indispensable de faire un essai préalable, car suivant la manière de tricoter, lâche ou serrée, le nombre des mailles indiqué par nous devra probablement être modifié pour arriver à un bon résultat. Pour ajouter ou diminuer des m., il faut toujours procéder par groupe de 4 m. à la fois pour que la description du point soit utilisable au moins dans les premiers tours du tricot, jusqu'à ce que l'on soit familiarisé avec le modèle. Points employés : point ajouré et point de côtes 1/1.

Point ajouré. — Nombre de m. divisible par 4.

1ère aiguille : 2 m. à l'endroit, * 1 diminution à l'envers avec 3 m., 1 m. à l'endroit, 1 m. à l'envers et 1 m. à l'endroit, toutes les trois tricotées dans la même m. (piquer l'aiguille de droite dans la m. en dessous de la m. qui se présente sur l'aiguille de gauche, c'est-à-dire dans la m. de l'aiguille précédente; voir la fig. de détail); reprendre de *, 2 m. à l'endroit.

2e et 6e aiguille : à l'envers, sauf les 2 premières et les 2 dernières m. qui sont tricotées à l'endroit.

3e et 5e aiguille à l'endroit

4e aiguille : 2 m. à l'endroit, * 1 diminution à l'endroit avec 3 m. prises par derrière (passer l'aiguille de droite à gauche dans l'arrière-partie des 3 m., passer le fil du peloton et le ramener à travers ces 3 m. comme pour tricoter une m. à l'endroit ordinaire), 1 m. à l'envers, 1 m. à l'endroit et 1 m. à l'envers, faites toutes les trois dans la même m. suivante de l'aiguille précédente; reprendre de *, 2 m. à l'endroit.

Après la 6e aiguille, reprendre à la 1ère aiguille.

L'essentiel est de ne jamais augmenter involontairement le nombre des m.; si l'on commence le modèle ajouré d'une aiguille par 3 m. tricotées dans 1 seule m., on termine par 1 diminution de 3 m.; si l'ajouré commence par la diminution de 3 m., on termine par 3 m. tricotées dans 1 même m. Il faut que toujours une augmentation de 2 m. soit compensée par une diminution correspondante de 2 m.

Prendre comme endroit de l'ouvrage le côté le plus en relief, celui



où les motifs compacts triangulaires sont faits de m. à l'envers.

Point de côtes 1/1. — 1 m. à l'endroit, 1 m. à l'envers et ainsi de suite. Aux aiguilles suivantes on tricote les m. comme elles se présentent.

DEVANT. — Monter 96 m. sur les aiguilles les plus fines et tricoter au point de côtes 1/1 une hauteur de 8 centimètres. Pour la dernière aiguille de ce bord coté, prendre les aiguilles les plus grosses avec lesquelles on tricoterait toute la partie ajourée. Commencer alors le modèle. Augmenter cinq fois 1 m. de chaque côté avec des intervalles de 3 centimètres, travailler une hauteur de 25 centimètres depuis le bas de la blouse.

EMMANCHURES. — Rabattre 4 m. au début des 2 premières aiguilles, puis 1 m. au début des 8 aiguilles suivantes (il reste 90 m.). Travailler jusqu'à 44 centimètres depuis le bas de la blouse.

EPAULES. — Prendre 50 m. sur une aiguille auxiliaire, au milieu de l'ouvrage, de façon à avoir 20 m. de

chaque côté, travailler l'épaule gauche en diminuant 1 m. à chaque aiguille, du côté de l'empiècement, jusqu'à 10 m. que l'on rabat en une seule fois, en chaîne, pour former l'épaule.

Travailler symétriquement à droite.

Dos. — Monter 90 m., travailler la bordure au point de côtes et le modèle ajouré comme pour le devant. Faire les mêmes augmentations et tricoter la même hauteur jusqu'aux emmanchures.

EMMANCHURES. — Rabattre 3 m. en chaîne au début des 2 premières aiguilles puis 1 m. au début des 6 aiguilles suivantes (il reste 88 m.). Continuer de la même façon que pour le devant jusqu'à l'empiècement.

EPAULES. — Laisser 56 m. au milieu sur une aiguille auxiliaire, tricoter les 16 m. restées à gauche en diminuant 1 m. à chaque aiguille du côté de l'empiècement jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 10 m. que l'on rabat en chaîne en une seule fois.

Faire l'épaule droite symétriquement de même.

EMPIÈCEMENT. — Après avoir tendu les pièces pour les régulariser (voir le montage), relever sur une seule aiguille de 3 millimètres $\frac{1}{2}$: 8 m. depuis l'épaule gauche le long de l'encolure du dos puis les 56 m. de l'aiguille auxiliaire et 8 m. le long de l'encolure jusqu'à l'épaule droite, 16 m. depuis l'épaule droite du devant le long de l'encolure, les 50 m. de l'aiguille auxiliaire et 16 m. le long de l'encolure jusqu'à l'épaule gauche, soit 154 m. en tout. Tricoter au point de côtes 1/1, en allers et retours (pour avoir une fente de fermeture sur l'épaule gauche de la blouse), une hauteur de 4 centimètres, puis prendre les aiguilles de 3 millimètres de diamètre et continuer encore 2 centimètres $\frac{1}{2}$. Rabattre les m. en chaîne sur l'envers, 1 par 1 devant et dans le dos, par 2 plus ou moins régulièrement vers les épaules pour avoir un mouvement arrondi suffisant.

MANCHES. — Monter 92 m. sur les aiguilles les plus fines, tricoter 11 aiguilles au point de côtes, prendre les plus grosses aiguilles, faire 1 aiguille au point de côtes et commencer le point ajouré. Tricoter une hauteur ajourée de 7 centimètres $\frac{1}{2}$. Rabattre 1 m. aux deux extrémités de chaque aiguille jusqu'à ce qu'il ne reste que 30 m. que l'on rabat en chaîne en une seule fois.

MONTAGE. — Le repassage de ces pièces sous un linge humide risquerait d'écraser le relief du point et de lui ôter aussi son principal caractère, sans compter qu'il ne fait pas disparaître les irrégularités des mailles ou des contours. Le mieux est de tracer le patron exact de la blouse sur un papier blanc, de fixer ce patron sur une planche, de mouiller les parties de la blouse non encore montées (ni même achevées, lorsqu'il s'agit du dos et du devant, qui devront être tendues avant d'entreprendre l'empiècement au point de côtes) et de les tendre soigneusement sur les contours du patron en se servant d'épingles solidement enfoncées dans le bois de la planche, car en séchant, le travail tirera sur ces épingles. On laisse ensuite sécher le tricot ainsi tendu. Le séchage terminé, on ôte les épingles avec des pinces et il ne reste plus qu'à tricoter l'empiècement, à exécuter les coutures sous les bras, sur les épaules, à fermer les manches et les ajuster dans les emmanchures. Faire un rang de m. serrées au crochet sur les bords de la fente de l'épaule, en formant au cours du travail deux bouclettes de m. en l'air qui serviront de ganses pour la fermeture. Poser enfin deux boutons sur le bord opposé.

(Suite de la page 19)

sienne, et le souvenir du baiser unique mais si long, si profond et si doux, qui avait pressé ses doigts frémissants, constituait un trésor inefable.

La voix, surtout, la voix chuchotante, mais d'autant plus prenante de son amie, lui était précieuse. Elle avait certaines inflexions si caressantes pour murmurer de simples mots, comme : « Ma chère petite ! » ou encore : « Petite mie Colette ! »... comme elle se plaisait à l'appeler, que la jeune fille en était attendrie jusqu'aux larmes, sans pouvoir expliquer ni justifier cette émotion.

Et lorsque, un jour, Mme de Villeneuve avait constaté avec émerveillement :

— Décidément, nous étions faites pour nous rencontrer, nous entendre et nous aimer !

Colette avait avoué ingénument :

— Il me semble maintenant, à moi, vous avoir toujours connue... avoir toujours vécu auprès de vous comme nous le faisons, comme nous le ferons... toujours désormais.

Dans l'ombre, la main de la vieille dame s'était posée sur celle de Colette :

— Ne parlez pas de l'avenir, petite fille. C'est lui qui vous prendra à moi pour vous conduire au bonheur.

Et la petite avait répondu très sincèrement, très spontanément :

— Mais le bonheur, je ne me l'imaginais guère autrement que la vie que nous menons auprès l'une de l'autre !

Colette était sincère, profondément, lorsqu'elle disait ne pas envier d'autre bonheur que celui de continuer à vivre auprès de sa nouvelle amie. Elle cherchait par tous les moyens à égayer sa solitude, à lui apporter un peu de distractions et de bonheur. Et c'était encore à cela qu'elle songeait ce jour-là, au jardin que le printemps fardait de roses nouvelles... qu'elle se désolait de ne pouvoir faire admirer à la vieille dame.

— Mais, suggéra-t-elle soudain, illuminée. Puisque vous ne pouvez venir au jardin pendant le jour... pourquoi n'y descendriez-vous pas le soir ?

— Le soir ? reprit-elle en frémillant soudain.

— Oui... Après le coucher du soleil, lorsque l'ombre a un peu envahi les allées et recouvert les parterres et que la lune verse un flot de lait sur les fleurs pacifiées après les ardeurs du jour... je viendrai vous chercher... et nous ferons de belles et douces promenades autour des massifs et des arcades de roses dont je vous apprendrai le nom...

— La nuit... répéta la voix assourdie comme d'un immense désir. Voir le jardin la nuit... respirer son odeur murmurante... le retrouver avec tous mes sens et ma mémoire réveillée...

Et le soir, dès la nuit tombée, les deux femmes, l'une soutenant l'autre, avaient mis leur projet à exécution.

A vrai dire, la vieille infirme pesait peu au bras frêle de Colette. Elle semblait avoir retrouvé, dans cette escapade qui la ravissait, la gaieté et la vivacité de ses vingt ans.

Dans l'escalier obscur, elle se dirigeait adroitement comme si elle eût connu parfaitement les aîtres.

A un moment où Colette lui signalait :

— Attention, les marches rétrécissent, car il y a un tournant.

Elle répliqua même étourdi :

— Oui, oui, je sais...

Puis, très vite :

— J'ai pris, depuis mes infirmités, les sens aiguisés des aveugles... Je m'oriente comme les oiseaux de nuit, mon petit. Ne vous tourmentez pas de moi !

Ses jambes aussi semblaient avoir retrouvé leur élasticité et leur fermeté de jeunesse.

Appuyée au jeune bras qui s'offrait, elle descendait en tâtonnant à peine et sa gaieté avait des éclats primesautiers bien faits pour s'accorder à celle de Colette.

— Que c'est amusant ! Que c'est amusant ! murmurait-elle de sa voix cassée à l'oreille de sa petite amie. Il me semble être une belle princesse cloîtrée dans un donjon par un méchant enchanteur et qu'un beau prince charmant est venue délivrer... Vous êtes le beau prince, ma mie...

Amusée, charmée comme toujours par l'invention fertile de cet esprit poétique, Colette ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Comme vous êtes jeune !

— Vraiment ? fit-elle ravie.

— C'est que, voyez-vous, petite mie, il n'y a pas de plus belle jeunesse que celle du cœur... Et ma jeunesse, elle remonte à mon esprit, ce soir, en bouffées suffocantes. Il me semble la sentir se lever à tous les angles de cet escalier magique, monter de vos cheveux parfumés... trembler dans votre voix qui chante.

Elles étaient arrivées en bas de l'escalier. Colette poussa la porte du jardin et une grande bouffée d'air frais où se mêlaient le souffle des roses et la chaude odeur des pins vint les envelopper.

A la lueur laiteuse de la lune, Colette vit la vieille dame chanceler comme si elle en était suffoquée.

— Ma jeunesse ! Oh ! ma jeunesse ! murmurait-elle comme bouleversée par les souvenirs évoqués par ce parfum.

D'un tendre élan, la jeune fille se rapprocha :

— Appuyez-vous sur mes épaules, dit-elle en plaçant elle-même le grand bras autour de son buste mince. Je suis si petite auprès de vous que je soutiendrai mieux ainsi votre marche... Et venez, venez... je vais vous « apprendre » mon jardin.

— « Votre » jardin... murmura sa vieille amie avec un indéfinissable accent. Comme on doit être heureux, petite fille, de pouvoir dire comme vous « mon » jardin ! Retrouver au tournant de chaque allée un souvenir derrière chaque massif un visage aimé... auprès de chaque rose nouvelle le parfum des roses fanées jadis... Un jardin, c'est mieux qu'une maison, le souvenir éternel de la vie... la continuation... le rappel incessant... Un jardin, c'est le perpétuel souvenir vivant... plus que des murs morts et sans voix. Un jardin, c'est la chanson du passé parfumé au grand souffle des fleurs...

Bouleversée, Colette frémit sous le poids du bras qui enveloppait largement ses épaules en s'y appuyant si légèrement.

— Madame ! Oh ! comme c'est joli mais surtout, comme c'est vrai, ce que vous venez de dire là ! Mon jardin, c'est ce que j'aurais abandonné avec le plus de déchirement, s'il m'avait fallu partir d'ici devant les menaces de M. de Versanges.

D'une voix mélancolique, elle répondit :

— C'est peut-être là aussi ce qu'il regrette le plus !

Puis, comme si ce sujet sérieux lui pesait ce soir où tout la ravissait de cette charmante escapade, elle demanda en arrêtant la jeune fille d'une douce pression sur son épaule :

— Petite, dites-moi... Je distingue si mal à travers ces lunettes... Est-ce que là, en face de nous, dans ce parterre, il n'y a pas un petit massif de pivoines roses ?

(Lire la suite page 30)

**fil de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames**

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

**qualité
supérieure
couleurs
solides**



LES GENERATIONS PASSENT LA MARQUE D·M·C DEMEURE

BULLETIN D'ABONNEMENT

**LES TROIS MAGAZINES POUR TOUS
POUR CINQ DOLLARS**

Sur réception de ce prix d'abonnement vous recevrez pendant un an :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film sont édités par une des
maisons les plus solides de tout le Canada.

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour
un an d'abonnement aux TROIS magazines : Le Samedi, La Revue
Populaire et Le Film.

Nom

Adresse

Ville Province

Notre feuilleton

(Numéro 8)



LA MARQUISE CONSTATA QUE LA BONNE ÉTAIT ENDORMIE ET QUE L'ENFANT AVAIT DISPARU DE SON LIT.

ILLUSTRATION
DE
LUCÉ

PAR
EMILE
RICHEBOURG

L'INFÂME

— Tiens, tiens, fit Blaireau, tout cela ne manque pas d'originalité. Comment êtes-vous si bien instruit?

— Qu'importe du moment que je sais?

— C'est juste; je suis vraiment trop curieux.

— Maintenant, vous voyez le péril?

Blaireau releva la tête.

— Je ne le vois pas du tout, répondit-il.

— Mais l'existence de ce manuscrit n'est pas seulement une menace terrible, c'est un effroyable danger! s'écria Raoul.

— Oui, s'il tombait entre les mains du marquis; mais, d'après ce que vous venez de me dire, votre sœur a pris d'excellentes précautions contre cette éventualité. S'il y a un danger, cher monsieur, il est encore bien loin de vous.

— Mais dans six mois, dans deux mois, demain, la marquise peut mourir!

— C'est vrai, puisque nous sommes tous mortels; néanmoins, cher

monsieur, vous avez là une crainte chimérique. Je sais que, depuis quelque temps surtout, madame de Villier se porte comme un charme, Rassurez-vous, votre sœur n'a pas envie de mourir.

— On ne sait pas, dit Raoul, d'une voix creuse.

Blaireau plongea dans les yeux de M. de Rey son regard perçant.

— Enfin, reprit Raoul, qu'il soit loin ou qu'il soit près, le danger existe; il est donc urgent de se défendre contre lui. Pour cela, il faut que le manuscrit disparaisse, qu'il soit anéanti.

— La marquise en écrira un autre, répliqua Blaireau, et cette fois mieux avisée, elle le remettra à un homme sûr, comme un notaire, dans une enveloppe cachetée.

— Le manuscrit peut être détruit sans qu'elle s'en doute jamais. Je vous ai dit qu'il était enfermé dans un coffret de cuivre dont le couvercle est soudé...

— J'y suis, interrompit Blaireau; vous enlevez le coffret, vous le videz après l'avoir dessoudé, bien entendu, ensuite vous rétablissez la soudure et vous le replacez dans le tiroir. J'aurais dû deviner cela tout de suite.

— Oui, et voilà ce qu'il faut faire le plus vite possible.

— Faites, faites. Ah ça! vous êtes donc bien effrayé?

— Est-ce que vous ne l'êtes pas, vous?

— Moi! Et pourquoi le serais-je? Cette réponse rendit Raoul inquiet.

— Il me semble, répondit-il, que le danger n'est pas moins grand pour vous que pour moi.

— Comment cela, cher monsieur?

— Vous avez bien que si la justice mettait le nez dans cette affaire...

— Oh! vous seriez un homme perdu!

— Votre position ne serait guère meilleure que la mienne.

Blaireau se mit à rire.

— Ah! ah! vous croyez cela, fit-il; eh bien, je ne peux pas vous laisser cette inquiétude, qui prouve combien ma tranquillité vous est chère. Je n'ai rien à craindre, moi. Tout ce que la justice pouvait apprendre concernant l'enlèvement de l'enfant, elle le sait. Un inconnu à loué à Asnières une maison, une femme a volé un enfant. Où est l'homme, où est la femme? Ils ont passé comme un nuage de fumée

sans laisser une trace. La police les a inutilement cherchés; elle peut chercher encore et toujours sans obtenir un meilleur résultat.

A la vérité, vous pourriez me dénoncer comme votre complice dans cette affaire, ce qui, entre parenthèses, ne diminuerait en rien votre culpabilité; mais même dans ce cas, qui n'est qu'une supposition, je n'aurais rien à redouter. Il faudrait prouver, et vous n'avez pas de preuves. Je vous ai écrit trois billets très laconiques, mais vous me les avez rendus et je les ai brûlés là, dans cette cheminée.

Ah! on voit bien que vous ne savez pas qui je suis... Si vous disiez, n'importe à quel magistrat du parquet de la Seine, que Blaireau, l'homme d'affaires, a été votre complice, immédiatement il vous rirait au nez ou il se contenterait de hausser les épaules avec dédain. Du reste, je n'ai pas besoin d'entrer dans tous ces détails. Il doit vous suffire de savoir que je ne redoute rien, que je n'ai rien à craindre.

Un jour, vous êtes venu me trouver, tout ce que vous m'avez dit, je l'ai cru; et sans me renseigner autrement, ce qui était une faute, persuadé que vous agissiez avec le con-

sentement de votre sœur, je vous ai prêté mon concours. Vous n'avez pas atteint votre but, ce n'est pas ma faute. Les événements se sont mis en travers de vos calculs, de vos espérances, vous ne les aviez pas prévus, moi non plus. Vous avez été trop audacieux, cher monsieur, vous vous êtes embourbé, tant pis pour vous!

— Oui, comme vous le dites, je suis embourbé, répondit Raoul, et voilà pourquoi je suis venu à vous. Ne voulez-vous pas m'aider à me tirer d'embarras?

— Vous avez vos affaires, vos ennuis, monsieur de Rey, j'ai aussi les miens; chacun mène sa barque comme il l'entend. D'ailleurs, je ne vois pas bien ce que je pourrais faire pour vous.

— Monsieur Blaireau, je réclame votre appui et votre aide, parce que l'un et l'autre me sont nécessaires.

— Alors expliquez-vous.

— Monsieur Blaireau, j'ai un besoin d'argent des plus pressants.

— Nous y voilà, pensa l'homme d'affaires.

— Dans trois jours il me faut douze mille francs, ajouta Raoul.

— Ah! douze mille francs! Une

avez un beau-frère je ne sais combien de fois millionnaire? Vous ne leur offrez donc pas une garantie sérieuse? Est-ce que vous n'avez plus de crédit, cher monsieur?

— J'avais compté sur vous, bégaya Raoul.

— Je ne le remercie pas de la préférence, pensa Blaireau. Malheureusement, je ne peux pas, répondit-il. Au fait, continua-t-il, pourquoi ne demandez-vous pas cette somme à votre beau-frère? Douze mille francs pour lui, c'est une bagatelle, une misère!

Raoul se leva brusquement et se mit à marcher dans le cabinet, en proie à une agitation fiévreuse.

Blaireau le regardait en clignant fortement des yeux.

— Il a l'esprit bien troublé et sa conscience, s'il lui en reste une parcelle, l'est certainement encore davantage, se disait-il; ce serait fort intéressant de connaître les pensées qu'il a dans la tête. En me parlant de ce fameux manuscrit, enfermé dans un coffret de cuivre, il croyait me menacer et m'effrayer pour me glisser ensuite sa modeste demande; mais je m'y attendais et j'ai deviné l'intention.

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Mme de Rey, grâce à des intrigues habilement conduites, a réussi à marier sa fille, Lucienne, au riche marquis Edouard de Villiers.

Mme de Rey, de complice avec son fils Raoul, convoite la fortune du marquis qui, gravement malade, est condamné par les médecins. Raoul a une idée il faut que Lucienne ait un enfant, un héritier.

Raoul de Rey visite un nommé Blaireau, chevalier d'industrie, qui s'engage, moyennant une forte somme, à lui procurer un enfant volé. Blaireau charge sa petite amie Solange de lui trouver cet enfant. Elle réussit à gagner la sympathie de Gabrielle Liénard, pauvre jeune fille abandonnée. Avec la complicité de Blaireau, Solange projette d'enlever le bébé de Gabrielle.

A son réveil, Gabrielle découvre que son enfant lui a été enlevé. Elle devient soudainement folle. Un agent de la Sûreté, nommé Morlot, aussi intelligent que débrouillard, s'occupe de cette affaire et jure de bientôt l'écclaircir. Sur ces entrefaites Mme de Rey et Raoul apprennent non sans appréhension que, tout à fait guéri, le marquis de Villiers reviendra sous peu à son château. La marquise reprend son autorité et chasse ni plus ni moins ses peu scrupuleux mère et frère.

Mme de Villiers devient la mère d'une petite fille. Quant à Gabrielle, elle recouvre la santé et ne pense qu'à son enfant. Morlot finit par retracer Gabrielle, à qui il annonce plusieurs choses, entre autres la mort du père de Gabrielle et l'héritage que celui-là laisse à celle-ci.

Mais Gabrielle est toujours triste et n'a de pensées que pour son enfant. Aussi va-t-elle souvent se réfugier dans le parc des Tuileries. Les enfants se prennent d'amitié pour elle et à cause de sa pâleur la surnomment la Figure de cire.

dette de jeu?

— Oui, une dette, une dette d'honneur.

Il n'osa pas dire à Blaireau que ces douze mille francs lui étaient absolument nécessaires pour retirer des mains d'un escompteur un billet à ordre portant une signature fautive imitée par lui.

— Monsieur Blaireau, reprit-il, je vous prie de vouloir bien me prêter cette somme.

L'homme d'affaires prit un air piteux.

— Je suis vraiment désolé, répondit-il avec l'accent de la sincérité, il m'est impossible, tout à fait impossible de vous être agréable. Je ne suis pas un prêteur d'argent, et je n'ai jamais une aussi forte somme disponible. D'ailleurs, je ne suis pas bien riche, et toute ma petite fortune est dans les affaires.

Raoul était devenu très pâle.

— Voyons, continua Blaireau, vous n'êtes pas sans connaître des banquiers, des hommes dont le métier est de prêter de l'argent?

— Hé, je me suis adressé à eux, répliqua Raoul d'une voix sourde.

— Et ils vous ont refusé cette somme! s'écria Blaireau à vous, qui

Va, mon petit, continua-t-il, un sourire ironique sur les lèvres, tu n'es pas encore à ma hauteur; quand tu voudras faire une dupe, il faudra t'adresser à un autre.

Raoul s'arrêta en face de Blaireau, sombre, les traits contractés, une flamme dans le regard.

— Ah! vous me conseillez de m'adresser au marquis de Villiers, dit-il d'une voix rauque, saccadée; c'est vrai, il a des millions et il est mon beau-frère... Pourquoi ne le fais-je pas? Pourquoi? Parce que ma sœur est là et qu'il ne fait rien que par sa volonté. Eh bien, ma bonne sœur, cette femme de cœur, cette noble femme que vous avez l'air d'admirer, a défendu au marquis de me tendre la main dans ma détresse! Elle m'a chassé de chez elle comme on chasse un domestique, en me prenant tout, en ne me laissant rien! Et maintenant ce qu'elle veut, c'est que je sois misérable, humilié, baffoué par tout le monde, réduit à l'état de mendiant! Elle me refuserait, à moi, la pièce de monnaie qu'elle laisse tomber, en passant, dans la sèbile d'un aveugle ou d'un cul-de-jatte! Sa joie suprême serait d'ap-

(Lire la suite page 31)

Un moyen très rapide d'alcaliser l'estomac!

DES MILLIERS DE GENS L'ONT ADOPTE



Soulagement presque incroyablement prompt, par la remarquable méthode Phillips, de l' " Indigestion Acide ".

Partout l'on reconnaît que l'alcalisation rapide de l'estomac au moyen de Lait de Magnésie Phillips soulage d'étonnamment prompt façon les affections gastriques causées par un excès d'acidité.

Prenez 2 cuillerées à thé de Lait Phillips après chaque repas — ou 2 Comprimés de Lait de Magnésie Phillips. "L'indigestion acide" causée par les excès de table ou de nicotine sera presque immédiatement soulagée — avec son cortège de nausées, d'aigreurs et de maux de tête. Le mot "estomac" est à jamais biffé du dictionnaire — l'on se sent tout revivifié!

Tous ceux qui souffrent de dérangements d'estomac devraient essayer la méthode Phillips et, surtout, s'ils ont eu recours, jusqu'ici, à un alcalin moins efficace ou moins naturel. Son résultat surprend agréablement. Achetez soit le liquide Phil-

SYMPTÔMES COUTUMIERS DE L'ACIDITÉ STOMACALE

Douleurs après les repas	Défaillance
Indigestion	Insomnie
Nausées	Acidité buccale
Inappétence	Aigreurs d'estomac
Maux de tête fréquents	

lips soit les nouveaux (et remarquables) Comprimés de Lait de Magnésie Phillips, agréables à prendre et faciles à porter dans la sacoche ou le gousset. Chacun d'eux est l'équivalent d'une cuillerée à thé du liquide. Le grand étui ne coûte que 25¢ à la pharmacie.

LAIT DE
MAGNESIE
PHILLIPS

Fabrication
Canadienne



Offre Spéciale d'Abonnement

\$2.00 au lieu de \$3.00 pour permettre à tout le monde de lire *La Revue Populaire*.

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de deux ans à LA REVUE POPULAIRE. (Conditions spéciales: \$2.00 au lieu de \$3.00, pour le Canada seulement.)

Nom

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE,

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Rions, c'est l'heure

CHEZ LE PHOTOGRAPHE



— Souriez donc !... tenez comme ça, montrez les dents.

LE RESULTAT

— Si tu faisais comme moi, tu engraisserais. Veux-tu savoir ce que je prends chaque jour après mes repas ?

— Je le sais, mon cher... Tu prends du ventre.

L'HOMME ET LE CHIEN

— Sais-tu quelle est la différence entre mon chien et toi ?

— Il a quatre pattes et moi j'en ai deux seulement.

— Ce n'est pas ça. C'est un bon chien de chasse, il sent le gibier à distance et toi tu sens... enfin, tu ne sens pas bon, et à distance aussi.

SA CHANCE

Bidouille est très peureux; l'autre soir, il croit voir quelqu'un dans sa cour, il tire un coup de fusil et rentre vivement chez lui. Le lendemain, sa femme l'attrape parce qu'il a criblé de plomb son habit qu'elle avait nettoyé et mis au séchage sur la corde.

— Ah, fait Bidouille un peu étonné, c'était seulement mon habit? Eh bien, heureusement que je n'étais pas dedans, je serais mort aujourd'hui.

LE CHOIX

Monsieur est très difficile et ne trouve jamais rien à son goût quand il se met à table. Sa femme lui sert un œuf à la coque.

— Tiens, choisis! lui dit-elle.

— Mais, comment veux-tu que je choisisse, répond l'homme, puisqu'il n'y a qu'un seul œuf?

— Eh bien, tu peux choisir entre deux choses: le manger ou bien le laisser.

LA BONNE SEPARATION

Une compagnie de soldats était conduite au service religieux, mais l'église étant en réparation ne pouvait guère contenir que la moitié des militaires en question.

— Sergent-major, dit l'officier qui commandait la troupe, dites à ceux de vos hommes qui ne veulent pas assister à l'office de sortir des rangs et de former un groupe à part.

Une bonne moitié des hommes sortirent des rangs, tout heureux d'échapper à la cérémonie.

— Maintenant, sergent-major, dit l'officier, donnez la liberté à tous les hommes qui ne sont pas sortis des rangs et conduisez les autres à l'église; ce sont ceux qui en ont le plus besoin.

REFERENCE



La concierge. — La maison est des plus tranquilles. Ainsi le mois dernier, deux locataires ont été assassinés... Eh bien! personne n'a rien entendu!

MARCHANDISE GARANTIE

Un marchand de meubles anciens et modernes a collé sur la vitrine de sa boutique la triomphale affiche suivante :

Occasion unique !

A vendre

Superbe mobilier de salle à manger
En "vieux" chêne authentique
(garanti absolument "neuf".)

DE PLUS FORT EN PLUS FORT

Un homme raconte une aventure terrible qui vient de lui arriver.

— Figurez-vous, dit-il, qu'il faisait un vent si violent que je pouvais à peine me tenir debout; alors je me cramponne à un banc, mais le vent enlève le banc; j'attrape une clôture, c'est comme rien, le vent enlève la clôture; alors je finis par m'accrocher à un gros arbre...

— Et le vent a enlevé l'arbre aussi ?

— Oh non, je me suis cramponné si fort que je l'ai retenu.

FAMEUSES MACHINES

Deux hommes, aussi menteurs l'un que l'autre, parlent de leurs autos et, naturellement, c'est à qui possède la meilleure.

— Ma voiture est si rapide, dit l'un, que je vais t'en donner la meilleure preuve. L'autre jour, je revenais de Québec à Montréal; avant de partir, j'allume une cigarette, je me mets en route et j'arrive à Montréal que ma cigarette n'était pas encore tout-à-fait finie.

— Oui, c'est pas mal en effet; tu as une assez bonne voiture mais ce n'est qu'un bazou à côté de la mienne. J'ai fait bien mieux que ça.

— Pas possible!

— C'est encore comme je te le dis. Hier, j'étais à Ottawa et comme je quittais cette ville pour m'en revenir, moi aussi, à Montréal, voilà qu'un petit voyou me fait une grimace. J'allonge le bras pour lui donner une tape... eh bien, crois-moi si tu veux, mais c'est un bonhomme de Montréal qui l'a reçu!



— Non seulement tu dors pendant les heures de bureau, mais encore tu ronfles si fort que tu réveilles le patron qui travaille dans le bureau d'à côté.

UN SOUHAIT

— Eh bien, moi, si je venais à disparaître avant toi, je ne désire qu'une chose: que tu te remaries!

— Vraiment ?

— Oui, tu arriveras peut-être ainsi à me regretter...

LE MALIN COMMERÇANT

— Est-ce que tu tiens toujours ton commerce de pâtés de viande ?

— Oui, mais j'espère pouvoir bientôt me retirer et vivre de mes rentes.

— Il est vrai que tu as une bonne clientèle, mais tu ne dois tout de même pas faire des bénéfices assez forts pour t'enrichir si vite. Ce sont des pâtés de lièvre que tu fais ?

— Oui, mais il y a la manière de réduire les frais; entre nous, je puis bien t'avouer que j'y mélange un peu de viande de cheval.

— Ah, tu m'en diras tant !

— Seulement, je suis raisonnable, je n'exagère pas les proportions, je fais le mélange par moitié: un lièvre, un cheval...

DANS UN RESTAURANT

— Garçon, ma note.

— La voici, monsieur.

Le client la parcourt des yeux, fronce le sourcil et s'écrie:

— Il y a une erreur !

— Laquelle ?

— Monstrueuse; vous avez mis "côtelette" avec un seul t.

— Erreur n'est pas compte, monsieur; donnez, que je la corrige.

Et, prenant la note des mains du client, le garçon ajoute :

— Et un "thé"... cinq cents de plus.

BON POUR L'EMPLOI

Un pauvre diable se présente chez le directeur d'une agence véreuse pour obtenir un emploi.

— Que savez-vous faire? lui demanda le directeur.

Pas de réponse.

— Mais enfin, répondez-moi donc!

— Je suis sourd, murmure timidement le solliciteur.

— Sourd! Vous me convenez parfaitement. J'ai votre affaire. Vous entrez dès demain dans la maison, bureau des réclamations.



EPISODE NUMERO 31



1—Après avoir failli s'emparer du bandit O'Neill, Jacques voulait à tout prix ne pas le laisser s'échapper.



2—Il descendit avec Jean dans la vallée. Mais O'Neill, caché derrière un rocher, l'assaillit brutalement.



3—Pendant que Jacques devait lever les mains devant le revolver de son ennemi, Jean s'éloigna lentement.



4—Marchant à reculons, il buta contre une racine et tomba à la renverse. Le bandit crut à une attaque.



5—Il détourna la tête. Profitant de ce moment d'inattention, Jacques lui asséna un violent coup de poing.



6—L'homme s'écroula en poussant un cri ; Jacques lui enleva son arme et se porta au secours du garçonnet.



7—Mais Jean ne s'était pas blessé. "Vous ne l'avez pas manqué", dit-il en riant à son compagnon.



8—Cette fois, le bandit fut solidement ligoté. Mais nos amis n'avaient pas remarqué que deux hommes les surveillaient.



9—C'était les complices d'O'Neill. Ils se préparaient sans doute déjà à délivrer le bandit, leur compagnon.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 18



1—Yves commençait à comprendre que le château abritait une puissante organisation de contrebandiers possédant des bateaux et un sous-marin. 2—Tout en prenant les plus grandes précautions, il se proposait de démasquer les bandits. Germaine était prête à le seconder de son mieux dans cette aventure.



3—Les deux jeunes gens entrèrent au château après leur rencontre avec le matelot au crochet de fer

4—Quand le jeune homme se réveilla le lendemain, le soleil pénétrait dans sa chambre. Il devait être assez tard et il se leva en toute hâte.

5—En arrivant à la cuisine, où il travaillait, la ménagère se mit à l'injurier parce qu'il arrivait en retard à son travail.



6—Après qu'il eût lavé la vaisselle, la cuisinière lui donna un panier et l'envoya chercher des provisions.

7—Il trouva étrange qu'on l'envoyât en dehors du château alors qu'on lui avait défendu d'en sortir.

8—À marcher par cette belle température, il en oublia presque les aventures de la nuit précédente.

9—Comme il sautait un mur de pierre, il aperçut devant lui le matelot qui l'intriguait tant.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 18



1—Enfin délivré du bandit, qu'il a laissé à la garde d'un cow-boy, Henri essaie de rejoindre son cheval.



2—Il galopa quelques instants avec Lisette. Il allait revenir quand il vit des canots qui approchaient.



3—Les hommes qui s'y trouvaient tenaient en laisse plusieurs chevaux qui marchaient sur la rive.



4—En voyant les deux jeunes gens, ces inconnus abordèrent. Henri comprit que c'était des hors-la-loi.



5—Il cria à Lisette de fuir au plus vite. C'est ainsi qu'ils rejoignirent le cow-boy qui gardait Jem Spike.



6—En un instant, le bandit fut hissé sur le cheval du cow-boy et la petite troupe se dirigea vers le ranch de M. Dubuc.



7—Craignant que les jeunes gens déclarent leur passage dans la région, les hors-la-loi tentent de s'en emparer.



8—Après un long détour, nos trois amis arrivèrent à l'endroit où les bandits avaient laissé leurs canots.



9—Henri et Lisette arrivèrent les premiers au bord de la rivière. Mais le cow-boy serait-il fait prisonnier ?



10—Henri eut une idée. Sautant de son cheval, il courut prendre deux avirons et dit à Lisette de le suivre.



11—Il espérait retarder l'approche des bandits pour permettre à leur compagnon de les distancer suffisamment.



12—Les deux jeunes gens grimpèrent vivement sur un rocher et pointèrent les avirons, comme si c'était des fusils.

(A suivre dans le prochain numéro)

L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE au CANADA



M. ROBERT CHOQUETTE

LE CURE DE VILLAGE

Par ROBERT CHOQUETTE

CES SCÈNES de la vie canadienne sont de copieux extraits d'un programme radiophonique qui a commencé cet automne sa troisième saison consécutive. Ainsi que l'auteur l'explique dans sa préface son choix s'est porté sur les sketches à tendances psychologiques parce qu'ils se prêtent mieux encore à la lecture qu'à l'audition. Il est fort probable que la postérité lui donnera raison et les lira longtemps après que les voix des artistes excellents, surtout les hommes, seront oubliées.

Citons parmi les meilleurs de ces petits tableaux psychologiques : *Une Visite dans la Nuit*, *Le Curé revient du Chantier*, *Aveux du Notaire Belerose*, *le Casuel*, *Dernière Soirée de Valérie au Presbytère*, *Roland apporte une Jacinthe*, *Méprise et Chagrin de Mme Sirois*, *Veille de Noël*, *Inquiétude au Presbytère*, *Roland et sa Mère*, *Grand Ménage chez Fortunat Bolduc*, *Chagrin de Mlle Landry et Regrets de M. le Curé*, et ceux, presque dramatiques, qui mettent en présence Mme Théberge et sa future bru. Parmi les scènes amusantes et parfois ironiques il convient de mentionner : *la Moustache de Brunet*, *Un fameux Plongeon*, *On installe la Crèche*, *la Grand demande*, *Gédéon avale une Epingle*, *Dans la Salle d'attente du Docteur*, sans parler des *Séances du Conseil Municipal* qui sont du plus haut comique justement parce que le maire et les conseillers les prennent au sérieux.

Il y a de tout dans ce livre dont le titre évoque la grande ombre de Balzac. Faut-il s'en étonner puisqu'un village, qu'il soit de chez nous ou d'ailleurs, est en lui-même un petit monde complet ? Voilà pourquoi on trouve dans le nôtre les conflits de l'amour, y compris l'amour maternel, les ambitions personnelles, les rivalités politiques et le désir de s'enrichir qui occupe une place prépondérante dans la société. Le personnage qui domine tout est le curé. Figure idéalisée, il est le curé que tous nous souhaiterions connaître et auquel les plus récalcitrants d'entre nous n'hésiteraient à faire de douloureuses et parfois humiliantes confidences, sans doute parce qu'il est plus prodigue de bonnes actions que de beaux discours.

Ces dialogues sont calqués sur la vie quotidienne. Les personnages s'expriment en une langue qui est bien de chez nous. Si quelquefois

l'accent trop français de certains figurants a trahi l'intention de l'auteur, la lecture de son texte nous ramène à une plus juste réalité. Il convient, par ailleurs, de le féliciter d'avoir négligé les sujets clichés qui foisonnent chez nos écrivains folkloristes et d'avoir dédaigné les effets trop faciles des mélodrames genre le *Roman d'une Orpheline*.

Comme nous le disions au début de cet article un seul volume ne pouvait contenir tous les programmes du *Curé de Village*. Le choix qu'on nous offre est cependant fort généreux. De substantielles notes explicatives, insérées entre les sketches, permettront à ceux qui n'auraient pas suivi régulièrement ces émissions radiophoniques de lire cet ouvrage avec plaisir. *Le Curé de Village* est en vente chez les éditeurs : Granger Frères et dans nos principales librairies, au prix de \$1.00.

LES POISSONS DE NOS EAUX

Par CLAUDE MÉLANÇON

CONTINUANT la série de livres de vulgarisation scientifique qu'il inaugura avec *Nos animaux chez eux*, Claude Mélançon vient de publier à la librairie Granger Frères, Limitée, Montréal, un nouvel ouvrage en deux volumes qu'il intitule : *Les Poissons de nos eaux*. On y trouvera la description et les mœurs de tous les poissons de la Province de Québec susceptibles d'être pêchés, ainsi qu'une foule d'autres, inconnus du grand public, qui habitent nos eaux douces ou salées.

La bonne réception accordée à *Nos animaux chez eux* (dont on a tiré le 15^e mille) a incité l'auteur à traiter les poissons de la même façon que les mammifères. Sans négliger le caractère économique ou sportif de ces êtres hautement spécialisés, il s'arrête surtout à leur caractère attrayant et pittoresque. S'appuyant sur les don-



M. CLAUDE MÉLANÇON

nées biologiques récentes, il nous montre chaque poisson dans son milieu naturel, au milieu de ses proies et de ses ennemis, organisant sa vie selon ses reflexes propres et obéissant aux lois de son espèce. Sous sa plume, le poisson cesse d'être un animal impersonnel. Il apparaît comme une créature extrêmement curieuse, très bien adaptée à l'élément qu'elle habite et digne d'observation sympathique.

Un ouvrage de vulgarisation scientifique ne serait pas complet sans une abondante illustration. Pour les *Poissons de nos eaux*, l'auteur a eu la bonne fortune de s'assurer la collaboration de deux artistes canadiens-français, peu connus du grand public, mais qui devront, désormais, être considérés comme des maîtres de ce genre d'illustration : Mlle Germaine Bernier, attachée au Laboratoire de zoologie de l'Université de Montréal, et M. Jacques Bédard, jeune artiste professionnel, ex-élève de notre école des beaux-arts. Les quelque cent dessins et plus dont ils ont orné le livre sont remarquables, et par la finesse de l'exécution et par l'exactitude scientifique. Faits le plus souvent d'après nature, ils permettent l'identification par la seule comparaison avec les sujets à déterminer.

Le nouveau livre de M. Claude Mélançon est une contribution importante et attendue au mouvement scientifique, inauguré par le R. F. Marie Victorin et ses collègues de l'Acfas, mouvement qui tend à la fois à développer chez nous une culture générale et une connaissance pratique de nos ressources naturelles. Son prix modique (\$1.00 les deux volumes) le met à la portée de tous.

«NORTHLAND SONGS»

Un recueil de chansons

Par JOHN MURRAY GIBBON

ROMANCIER, historien, auteur de plusieurs ouvrages sur la musique, traducteur d'un grand nombre des chansons les plus populaires du folklore canadien-français, M. John Murray Gibbon, que ses fonctions de publiciste en chef du chemin de fer Pacifique Canadien n'ont pas empêché d'accumuler, depuis une quinzaine d'années, une production littéraire considérable et remarquablement variée, vient d'ajouter à son œuvre un recueil de chansons fort intéressant, qu'il a intitulé *Northland Songs*. Dans une courte préface, l'auteur explique qu'il a écrit les paroles de ces chansons sur de vieux airs apportés d'Europe par les colons des îles britanniques et d'autres pays d'Europe qui vinrent s'établir au Canada depuis les débuts de la colonie. En certains cas, les mots originaux ont été oubliés, tandis que dans d'autres, ils sont dans des langues qui ne sont pas parlées au Canada. Une des chansons, *The Voyageur Song*, se chante sur la mélodie de *La Rose Blanche* qui, dit-on, était la chanson d'aviron favorite des voyageurs des «pays d'en haut» au temps où les compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest se disputaient le contrôle du trafic des pelleteries dans les vastes régions qui s'étendent au delà des Grands Lacs.

Il est intéressant de noter que ce recueil de chansons est illustré de magnifiques reproductions photographiques de scènes canadiennes, ce qui donne à la présentation un cachet des plus attrayants.



M. JOHN MURRAY GIBBON

Les *Northland Songs* sont tout spécialement destinées aux écoles du pays, et la mention «No 1» sur la couverture semblerait indiquer que M. Gibbon a l'intention d'en continuer la publication. Les éditeurs sont Gordon V. Thompson Limited, de Toronto.

MONTREAL

Par RAYMOND TANGHE

MONSIEUR Raymond Tanghe, docteur en Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal, a déjà publié *La Géographie humaine de Montréal*. Le succès qui a accueilli cet ouvrage a engagé M. Tanghe à développer son étude. C'est ce développement que les Editions Albert Lévesque viennent de publier sous le titre laconique : *Montréal*. L'auteur s'est appliqué à décrire, dans une substantielle synthèse, les éléments essentiels de la vie géographique, sociale, politique et économique de la métropole canadienne. Son dessein ne vise qu'à constituer la figure du Montréal d'aujourd'hui. Ce dessein est atteint.

Afin de rendre encore plus sensible la physionomie de Montréal, l'auteur a fait préparer par l'artiste canadien Arthur Lemay, une série de 15 illustrations qui apparaissent dans le texte et hors-texte. Elles nous montrent en un coup d'œil les divisions de Montréal au point de vue municipal, le rayonnement des chemins de fer, les centrales électriques, le district judiciaire, le fonctionnement administratif de la ville, le port, etc., etc.

De plus cet ouvrage mérite une mention toute spéciale quant à sa présentation. L'éditeur Albert Lévesque se révèle ici l'égal des meilleurs confrères européens. *Montréal*, avec sa reliure (sous chemise de papier illustrée), ses illustrations, son texte bien distribué, est un livre du «premier rayon», selon l'expression consacrée. En vente chez l'éditeur, 1735, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties pour \$3.00 l'unité.

(Suite de la page 5)

Et sur le papier que sa sœur lui tendit, en des lettres grossières que sa main fiévreuse formait mal, elle écrivit dans leur langue natale :

« Il faut prévenir mon ami que je vais mourir. »

— Vous ne mourrez pas, mon petit oiseau de bonheur ! s'écria Johannah.

Fridja reprit le crayon et écrivit de nouveau :

« Je vous conjure de prévenir mon ami. »

Johannah pouvait à peine la lire. — Et où le trouver, ma pauvre Fridja ?

« A Paris, à l'hôpital Laennec, écrivez, télégraphiez. Qu'est-ce que cela vous fait, à présent que je vais mourir ? »

— Je vous promets, Fridja, je vous promets tout ce que vous voudrez.

Et elle sortit pour faire adresser à l'hôpital Laennec ce télégramme qui devait lui servir lui revenir le matin matin, sous la mention Inconnu : « Fridja va mourir, venez. »

Bientôt la chambre de la malade fut envahie d'internes et de médecins qui, sous leur uniforme blanc, se mouvaient, s'agitaient sans bruit, parlaient sans troubler le silence, tournaient autour du lit, familier de la Mort, lévites funèbres experts en ses rites muets, et l'on n'entendait que le bouillonnement doux de l'eau dans la cuve blanche où trempaient les scalpels, pendant que la Sœur déchirait des feuilles d'ouate de ses doigts couleur d'ivoire. Vergeas était l'opérateur et dirigeait tout, assourdissant en marchant le cri de sa botte. Johannah demeurait debout, près de lui, blonde, blême, avec la gaieté tragique de son nœud de soie rouge sous le col blanc. Une odeur violente d'iodeforme se répandait.

— Maintenant, dit Vergeas en la prenant par le bras, venez, mademoiselle Swordsen, vous ne pouvez rester ici.

Il comptait qu'elle protesterait, mais elle se laissa faire, docile et douce, sous le commandement de celui qui la conduisait ainsi, impérieusement, vers la porte. Et tous ses camarades présents, un médecin-aide, les internes, ces jeunes hommes qu'elle intriguait avec sa personnalité mystérieuse de femme savante, se détournèrent pour la suivre des yeux.

Dans son cauchemar, elle erra par les corridors de l'antique hôpital, dalles de pavé rouge, rasant les murs, frôlant les portes, allant droit devant elle, guidée par les lumières que les plafonds portaient de place en place. Elle n'entrainait nulle part. Puis machinalement, comme une bête blessée revient à son gîte, elle gagna sa salle qui était son plus intime chez elle, et la traversa de son pas de rêve, inconsciente, avec la seule pensée de sa chérie qu'on martyrisait là-bas. Les malades dormaient. L'une d'elles qui délirait parlait d'une voix forte et indistincte qui vibrerait dans la salle. Une vieille aux mèches grises, assise toujours sur son lit, irritée par ses cruelles insomnies, grimaça vers elle et murmura une grossière injure quand elle eut passé. La petite typhique sommeillait paisiblement...

Quand Johannah revint vers sa sœur, Fridja très pâle souriait, son cou blanc tout vêtu d'ouates épaisses où se portait d'instinct sa main, dans un geste de muette. L'espoir de guérir rayonnait dans sa faiblesse. Vergeas était là, toujours. Il dit à Johannah :

— Etes-vous contente ?

Elle le remercia et tous deux s'assirent au chevet de la diphtéritique, sans parler, jusqu'à la fin de la nuit où la malade s'endormit.

Ces Demoiselles Fjord

Les jours qui suivirent furent pleins d'alternatives. Tout l'hôpital s'occupait de Fridja. Aux cuisines, aux buanderies, dans le personnel, parmi les malades, à la Communauté et dans toute l'Ecole de Médecine, il n'était question que de Mlle Swordsen. Le bruit de sa maladie se répandit en ville. Les journaux enregistrèrent ce nouveau cas d'héroïsme médical. L'âge de la jeune interne, sa beauté, la poésie de son origine nuageuse de Scandinave, tout contribuait à intéresser à la malade la ville entière. Un enthousiasme naquit pour elle, une apothéose silencieuse et infiniment touchante de sympathies, qui créait jusqu'au tour de son lit une atmosphère glorieuse. Johannah le sentait et le savourait. C'était la réhabilitation de Fridja, c'était l'honneur reconquis. D'avoir sauvé tant de petits enfants du mal horrible, elle en mourait à son tour. Elle était la rançon de tant de vies rendues. La mère d'un enfant guéri vint à l'hôpital et demanda de la voir. On l'introduisit : elle se prit à pleurer devant la détresse de cette belle fille à qui elle devait son enfant. Ses larmes furent, aux yeux de Johannah, comme le bain triomphal de la purification absolue, lavant et embellissant le pauvre cœur faible de Fridja. Et elle la couvrait de baisers, ayant désormais oublié le passé, croyant embrasser la petite fille d'autrefois.

Fridja ne pouvait plus articuler la moindre parole, mais sa frivole et légère vie semblait s'empêtrer de gravité et on lui avait donné un cahier qu'elle gardait constamment à ses côtés, à l'aide duquel elle tenait au crayon des conversations avec Johannah. Elle y inscrivait ses pensées flottant entre l'espoir et la peur de mourir. Elle y demandait sans cesse aussi ce jeune interne du nom de Benoît pour lequel l'amour arraché autrefois semblait la ressaisir plus puissamment, vers la fin. Et sans courage, Johannah maintenant prêtait sa complicité. Elle télégraphiait de-ci, de-là, pour atteindre enfin le jeune homme ; mais nulle part on ne savait ce qu'il était devenu.

La broncho-pneumonie s'était déclarée. Le troisième jour après l'opération, il y eut une accalmie dans la fièvre. Vergeas eut une lueur d'espoir ; il le dit à Johannah. Pour la première fois, elle eut des larmes devant lui, des larmes qu'elle ne put retenir, qu'elle laissa couler, silencieuse, sans lui répondre. Elle-même s'étonna de cette faiblesse et d'en avoir conçu moins de honte que de douceur. Puis elle se dit que c'était le sens délicieux d'avoir trouvé dans sa vie solitaire une noble et forte amitié. Comme cet homme lui paraissait bon d'avoir sauvé Fridja à force de science, de soins, de veilles, de fatigues ! Une joie puisante et nouvelle lui venait. Elle ne pensait ni ne sentait plus avec le sérieux grave d'autrefois. Elle faisait son service avec entrain, obsédée seulement par l'illusion, l'hallucination d'entendre de partout, comme si elle eût résonné dans l'hôpital entier, la toux déchirante de Fridja, étouffée dans les oreillers de sa petite chambre, au fond des grandes bâtisses, là-bas.

Puis le lendemain matin, avant le jour, dans un soupir, dans un souffle léger, Fridja rendit sa petite vie enfantine, mourant inconsciemment, sans le savoir, après avoir dit qu'elle voulait bien mourir pour expier le chagrin fait à Johannah.

Lorsqu'elle vit devant elle sa chérie, la fille de son esprit, son enfant, morte, Johannah, qui était seule près d'elle, tomba et se mit à crier de dou-

leur, la bouche écrasée sur les matelas qui étouffaient le bruit de ses sanglots. Et elle voyait se dérouler toute cette jeune vie fauchée, depuis le temps où, petites filles, elles jouaient toutes deux à la poupée, dans le parc plein de sapins, à Bergen, jusqu'au soir où pour la première fois Fridja ne s'était pas trouvée à l'heure habituelle dans la chambre commune qu'elles occupaient à l'hôpital. Fridja déshonorée ! une Swordsen ! Sa sœur ! Quel supplice Johannah avait enduré ! Elle avait des colères terribles et tendres contre la coupable, et des supplications impérieuses à genoux devant Fridja et lui broyant les mains. Quinze jours, elle avait lutté quinze jours pour arracher son âme à cet amour sans issue. Puis elle était la plus forte ; elle l'avait vaincue. Mais Fridja demeurait devant elle comme un opprobre qu'elle méprisait et chérissait à la fois. Et quelles angoisses ensuite, dans la crainte que l'aventure ne se fût ébruitée ; quelles hontes, quelles rougeurs soudaines lui venaient parfois en contemplant en public l'insouciant fille. Elle cherchait partout, dans tous les discours, des allusions à la conduite de sa sœur ; il lui semblait que tout le monde savait...

Maintenant, au contraire, elle était fière de sa morte. La petite Fridja était venue, sans souci, prendre le mal au plein du danger. Elle s'en était allée bravement, pour ses petits malades. Quand le docteur Vergeas, que Johannah avait mandé, arriva, toute sa force reconquise, dressée, rigide près du lit, elle lui dit, orgueilleusement :

— Quelle belle mort, n'est-ce pas ?

Lui, tout simplement, voyant ce qu'elle endurait, la regarda avec tendresse et reprit :

— Ma pauvre Johannah, ma pauvre Johannah !

On fit à Fridja des obsèques glorieuses. La ville entière semblait y être. De toutes parts, de toutes les castes d'habitants, il venait au char funèbre qui s'en allait par les rues, vêtu de blanc, comme un fluide d'hommages. Le Pasteur de la Religion réformée qui l'avait assistée, le Directeur de l'Ecole, le doyen des internes, un membre de l'assistance publique, tour à tour, firent sur sa tombe l'éloge si aisément poétique et ému de cette jeune martyre de la Science et du Bien. Les petits enfants du peuple qu'elle avait soignés et guéris vinrent apporter des brassées de fleurs blanches que le plus jeune d'entre eux, un bébé, jeta sur la terre fraîche remuée. Alors dans la foule qui remplissait le cimetière silencieusement, on entendit des sanglots de femmes. Le ciel était pur et bleu. Le soleil inondait les tombes. Sur un arbre, un petit pinson chantait à plein gosier. Toute la masse noire des assistants, figée, immobile, vibrante d'émotion. Johannah devant cette gloire se sentit dans l'âme comme le glaive d'un bonheur immense et douloureux.

Tout le monde la regardait, si mince, si invisible sous les crêpes noirs que le soleil lustrait. L'or de ses cheveux s'échappait par derrière, entre deux plis du voile, plus soyeux, plus magnifique. Ses yeux cherchèrent Vergeas : il était près d'elle, ne l'ayant pas quittée.

Le soir, quand le jour tomba, elle sentit la solitude glaciale de la chambre où les deux lits jumeaux, accotés au mur, rappelaient la vie d'autrefois. Aux portemanteaux de ce logis grave des étudiantes, pendaient, tristes et lamentables, les deux blouses blanches, semblables, et, en revêtant (Lire la suite page 41)

CONTRÔLEZ cette toux!



Tout ce que vous avez à payer est

5¢

Mettez-vous dans la bouche une Pastille Noire Beech-Nut Contre la Toux. Cela soulagera immédiatement cet ennuyeux chatouillement de gorge qui vous porte à tousser. C'est "le contrôle commode de la toux" qui donne un

Soulagement INSTANTANÉ!

12 verges d'épais Crêpe de Soie : \$3.49

Crêpe de soie français importé, nouveaux patrons du printemps. Longueur de 4 verges; toutes couleurs. Au lieu de \$1.00 la verge, 12 verges pour \$3.49 C.O.D., quelques cents de frais de port. Remboursement au besoin. Textile Mills, Dépt. 531, Montréal.



Un roman d'amour nouveau et complet

DANS

La Revue Populaire

DE FEVRIER

Plaisir des Dieux

Par EVELINE LE MAIRE

Coupon d'abonnement

Cl-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissez rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons. Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL,
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353 Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du
Traitement Myrriam Dubreuil avec
brochure.

Nom
Rue
Ville Prov.

LE BONHEUR

(Suite de la page 21)

Surprise, car dans la nuit on distinguait à peine leur feuillage. Colette répliqua :

— Mais si... Comment avez-vous pu deviner ?

— Je les ai reconnues... à leur odeur, murmura-t-elle en aspirant l'air avec ivresse.

Plus vive, pressant de son bras la marche de Colette, elle l'entraînait maintenant.

— Ah ! petite, petite mie ! Ce jardin, c'est ma jeunesse à moi qui se lève à mon appel ! Je le vois, je le distingue très bien maintenant que la lune s'est un peu levée... et voici que je le reconnais. J'ai eu, moi aussi, quand j'étais jeune, un jardin à moi, mon enfant ! J'ai eu un jardin qui, par une magie déconcertante, ressemblait à celui-ci comme un frère... et c'est lui qu'il me semble retrouver ce soir !

Elle allait, toujours vive, presque alerte, et l'étreinte de son bras autour des épaules de la jeune fille semblait plus affectueuse que nécessaire. L'exaltation semblait rajeunir jusqu'à sa voix, moins cassée, simplement chuchotante comme d'instinct le sont toutes les voix devant la nature endormie.

Et Colette s'émerveillait avec une sorte de trouble nouveau et très doux.

Elle ne parvenait plus à se rappeler que c'était une vieille femme infirme et presque aveugle, qu'elle promenait ce soir, par charité. Non, non, auprès de cet esprit léger, de ce cœur charmant, de cette âme chaude et caressante dont la voix l'enveloppait avec de telles caresses... dans l'étreinte de ce bras bien plus fort que tremblant, voici qu'une hallucination étrange lui faisait croire à une présence jeune et tendre... à quelque camaraderie affectueuse avec une compagne de son âge... mieux même... à ce cœur à cœur ardent et merveilleux que toute créature a rêvé avoir quelque soir avec l'être aimé, sous le regard chastement complaisant de la lune attendrie.

Auprès d'elle, la voix mélancolique et ardente continuait :

— Oui, ce jardin, c'est le mien... ou tout au moins laissez-moi croire, ce soir, que c'est bien lui, que je l'ai enfin retrouvé... Ce jardin, c'est lui qui vit mes premiers pas, mes premières sottises... Je me suis cachée derrière ce massif, déchirée à ce rosier, meurtrie au coin de ce banc de pierre... Dans ses allées, mon enfance turbulente a poussé un cerceau, lancé un ballon... et ma jeunesse rêveuse s'est promenée sous ses arceaux de roses... Tout cela, oui, tout cela je l'ai eu... et avec, en plus, la présence magique d'être chers et qui m'aimaient ! Oui, cet enfant insouciant qu'on gâte... cet enfant plus sérieux et qu'on gronde... cet enfant déjà grave et... qu'on aime... je l'ai été, moi aussi ! Et j'ai été l'enfant chéri, l'enfant heureux... et maintenant, je n'ai plus rien, ni amour, ni jardin, et je suis seule au monde ! Seule, seule...

Comme écrasée par son désespoir et ses souvenirs, elle s'était laissée tomber assise sur le banc de pierre moussu, placé au bord de l'allée, le front dans ses mains. Et Colette, navrée, bouleversée, ne distinguait plus de sa chère amie qu'une silhouette tassée, toute engoncée dans la vaste robe de chambre et les châles et dont la mantille noire cachait tout ce que du visage eussent découvert les lunettes sombres et les mains crispées.

Alors, devant ce cœur sans visage, cette tendresse sans corps, elle eut un élan instinctif et enfantin. Elle se

jeta à genoux devant la vieille dame, et mettant gentiment ses bras autour des épaules secouées de sanglots :

— Mais non, dit-elle avec toute l'ardeur de son jeune cœur tendre. Mais non, pas seule... puisque vous m'avez « moi ».

Ce fut presque un cri qui lui répondit :

— Vous !

Abattus autour d'elle, deux bras nerveux et forts la serraient éperdument comme un trésor qu'on a peur de perdre.

— Vous ! mon enfant chérie, bien-aimée ! Vous, ma petite fille

Serrée contre ce cœur dont elle entendait les battements précipités et forts, Colette eut un instant la sensation délicieuse et étrange d'être arrivée au port, au refuge de sa vie entière et de trouver enfin, elle qui offrait, au contraire, son appui à l'infirme, l'abri sûr et profond contre les malignités du sort...

— Vous ! répétait la voix enivrée.

Mais, brusquement, d'une détente imprévisible, les bras qui l'immobilisaient l'avaient repoussée, le grand corps s'était dressé et tandis que la voix soudain moins enrouée s'écriait :

— Non ! Non ! C'est impossible, adieu !

La petite, prise d'une stupeur épouvantée, avait vu s'enfuir presque en courant la vieille amie infirme qui la serrait sur son cœur un instant auparavant.

VIII

MON petite, mon cher petite fille, il faut se réveiller pour lire la lettre que la marquise il a écrite.

L'esprit encore engourdi, les yeux gonflés autant de sommeil que de larmes après la longue veille douloureuse, Colette s'assit sur le lit qui l'avait reçue toute habillée et sanglotante après la scène du jardin.

Son premier élan, son premier geste avait été de courir après sa vieille amie dont elle redoutait une chute, un accident dans l'escalier. Mais à sa grande surprise, quand elle était arrivée en bas de l'escalier, la marquise avait déjà gravi les deux étages sans encombre et elle avait entendu sa porte se refermer avec violence.

Interdite, troublée et malheureuse, Colette était rentrée chez elle. Toute la nuit, tirillée par des doutes étranges et douloureux, elle avait entendu au-dessus d'elle la marche agitée de sa locataire. Mais cette marche, expression d'un esprit tourmenté, elle ne la reconnaissait pas dans sa nerveuse vigueur... pas plus qu'elle n'avait reconnu tout à l'heure la légèreté de la silhouette qui s'enfuyait devant elle, ni la voix qui lui criait : « Adieu ! »

Et, plus troublée qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même, elle avait veillé et pleuré jusqu'à l'aube. Éveillée après quelques heures de sommeil fiévreux, elle jeta un cri qui surprit Nell :

— Une lettre ! Alors, elle part ? Elle va partir... Donne, vite...

Et elle lut, les yeux gros de larmes :

« O vous que j'appelais petite mie, voulez-vous avoir la bonté de m'accorder un dernier entretien avant mon départ ? J'ai une lourde confession à vous faire. Mais je compte sur votre inépuisable bonté pour me donner cette suprême joie... »

Troublée de plus en plus, elle tourna en tous sens le papier bleuté sur lequel courait une haute et élégante écriture pleine de fermeté. Celle de

Mme Leduc, sans doute ? Elle retrouvait au papier l'indéfinissable parfum respiré sur l'épaule de sa vieille amie cependant... et cela soudain lui rappela un souvenir étrange : celui d'une bouche saine, fraîche, jeune, aperçue dans un rayon de lune, penchée vers elle, la veille au soir...

Sans qu'elle sût au juste pourquoi, ce souvenir la fit rougir jusqu'aux cheveux, tandis qu'elle bondissait à terre.

D'un air confus, elle examina dans la glace son petit visage tiré par les larmes, ses cheveux embroussaillés, sa robe fripée.

— Va dire que je descends tout de suite, juste le temps de me rafraîchir le visage, jeta-t-elle à Nell en passant sur ses cheveux de lumière une brosse hâtive.

Mais à peine celle-ci eut-elle ouvert la porte du palier qu'elle jeta un grand cri :

— Ah ! par exemple !...

La jeune fille accourut, inquiète.

— Allons ! Qu'y a-t-il encore ?

Mais la pauvre Anglaise pouvait à peine articuler. Du doigt pointé, elle désignait la porte de la chambre qui avait appartenu à Mme de Versanges :

— Là... Là... bégayait-elle. Il y a un homme ! Un homme dans la maison...

— Tu dis ? cria Colette.

D'un bond, elle avait traversé le palier et s'élançait dans la chambre dont le souvenir de son père et sa respectueuse déférence avait fait une sorte de chapelle au culte de la morte.

Un homme était là, en effet !

Un homme jeune, élancé, élégant, très grand avec des mains nerveuses et fines comme celles d'une femme, se tenait découvert devant le lit où jadis Mme de Versanges était morte.

— Monsieur... commença Colette, stupéfaite.

Mais il se tourna vers elle et, avec un geste des mains, un sourire de la bouche, et une caresse de la voix que, tout de suite elle reconnut, il murmura :

— Pardon !

Elle jeta un cri étouffé :

— Vous !

— Oui, j'ai voulu venir lui demander pardon à « Elle » avant de vous demander pardon à « Vous ».

Colette, suffoquée, étranglant presque d'étonnement, cria encore :

— Vous ! C'était vous, vous, monsieur de Versanges, n'est-ce pas ?

— Oui, Jean de Versanges qui avait résolu de pénétrer à n'importe quel prix et de n'importe quelle façon dans cette maison que vous lui interdisiez !

Mais Colette, éperdue de honte, se voilait le visage maintenant. Quoi, cette vieille amie à laquelle elle avait confié son cœur, c'était cet ennemi, ce Jean de Versanges... cet inconnu ?

— Quelle horreur ! gémit-elle.

— Oui, quelle horreur ! murmura-t-il avec mélancolie, que le passé inéluctablement sépare deux êtres aussi bien faits pour s'entendre que nous.

Elle protesta encore plus rouge :

— Mais ce n'est pas cela que je voulais dire ?

— Ah ! fit-il avec un léger sourire. Ah ! je croyais...

— Vous m'avez indignement trompée ! s'écria-t-elle avec violence. C'est un abus de confiance...

Il convint, toujours avec le même sourire si charmant de sa bouche jeune et vive :

— Ça, c'est vrai ! Mais ce n'est pas de ma faute ! Je ne demandais qu'à vous connaître loyalement, honnêtement. Qui a refusé toute entrevue, tout arrangement ?

Elle baissa la tête pour ne pas le voir tandis qu'il poursuivait :

— Non, ma faute n'est pas là. Elle fut de venir m'installer ici sous une fausse personnalité, en trompant le notaire lui-même, par l'entremise de mon excellente Leduc qui, ayant été ma nourrice, est à peu près l'équivalent en dévouement de votre Nell ; mais surtout en le faisant avec les pires intentions du monde !

— Par exemple !

— Oui... Je vous garantis qu'il y a des méchants sur la terre quoique vous affirmiez le contraire. Et je l'étais, avant de vous connaître. J'étais venu m'installer sous le nom de la marquise de Vivilles dans l'intention de me montrer si désagréable, si insupportable que bientôt vous soyez obligée de renoncer à louer cet étage ! Je voulais, en somme, vous obliger à partir, comprenez-vous ? Et je vous détestais ! Oh ! mais là, comme je vous détestais !

— Ah ! fit-elle d'un air indéfinissable.

— Oui, reprit-il avec conviction. Jusqu'au jour où si gentiment, si crânement, vous êtes venue proposer vos services et votre dévouement à la vieille femme infirme et insupportable que vous me croyiez... Cela, déjà m'avait troublé infiniment. Puis, ce jour où dans l'intention de vous empêcher de prendre un plaisir, je vous ai fait appeler auprès de moi... ce jour où vous m'êtes apparue si bonne, si candide, si ignorante du mal et... si fraîche et jolie... comme un grand papillon aux ailes frémissantes égaré dans le repaire obscur de l'oiseau de proie nocturne que j'étais... ce jour-là, je...

Mais il s'interrompit net et, s'élançant vers elle :

— Vous pleurez ? s'écria-t-il. Pourquoi pleurez-vous ?

Elle s'était laissée tomber dans un fauteuil et ne pouvait parler, toute suffoquée de sanglots. Il insista :

— Je vous en supplie, dites-moi pourquoi vous pleurez... ma petite, ma chère petite... ma petite Mie !

Et la voix chuchotait avec une telle douceur, qu'elle crut reconnaître celle de la vieille amie tant aimée. Alors, parmi ses sanglots, elle avoua :

— Je pleure... parce que je vous aimais tant, tant, moi... et voilà ! Celle que j'aimais vous l'avez tuée, et je vais rester toute seule, toute seule...

N'étaient-ce pas les mots qu'il avait prononcés la veille au soir dans le jardin ? Il les reconnut avec émotion. Alors, s'agenouillant comme hier s'était agenouillée la jeune fille, il murmura à son tour, humble et suppliant :

— Mais non, pas toute seule... Puisque maintenant, vous m'avez, « moi », si vous le voulez bien ?

Et comme elle écartait ses mains pour le regarder, hésitante à travers ses larmes :

— Oui, confia-t-il un peu tremblant. C'est une chose à laquelle j'ai pensé cette nuit... car je n'ai guère dormi, vous savez...

— Moi, non plus, avoua-t-elle.

— Alors... voilà : je me suis dit que puisque nous tenions tant à cette maison tous les deux... nous pourrions peut-être nous arranger pour la garder... ensemble ?

La tentant consentante, il attira contre lui le buste frêle :

— Dites ? Vous le voulez, mon enfant bien-aimée ?

Et lui montrant d'un geste respectueux et tendre un pastel qui leur souriait :

— Et soyez tranquille, je suis certain qu'elle le veut bien, aussi, celle par qui je fus chassé parce que je voulais embrasser une carrière qui lui déplaisait souverainement : mais

qui fut bien vengée, allez, par cette carrière-là, même !

A peine hésitante, elle demanda pour la forme :

— Etes-vous sûr qu'elle vous pardonne ?

Alors, gravement, il lui tendit une lettre dont les caractères étaient à demi effacés par des traces de larmes.

— Voici sa dernière lettre, dit-il.

« Mon Jean, toi que je veux encore une fois appeler mon fils, toi que j'ai chassé pour la désobéissance que je ne pouvais admettre, souviens-toi que le jour où tu renonceras à faire du théâtre... où tu auras compris qu'un Versanges ne promène pas son nom sur les planches, où tu redeviendras le noble et grave enfant que j'aimais, mon cœur de mère ne refusera pas le pardon... »

— Quoi ? fit Colette, stupéfaite. C'était parce que vous vouliez être acteur qu'on vous a chassé d'ici ?

Il courba la tête :

— La jeunesse a ses folies ! Je me croyais une vocation irrésistible. En même temps j'ai cru éprouver une

passion pour une étoile de la scène. Vocation et passion m'ont fait payer assez chère ma révolte contre la réprobation maternelle pour que je puisse être absoû ! Lorsque ma mère est morte j'étais à l'étranger, cherchant à racheter par une vie de travail sérieux dans les mines de pétrole, les années dissipées de ma prime jeunesse. Je n'ai pas eu la suprême consolation de lui faire connaître, à elle, ma rédemption !... Me refuserez-vous, vous, ma chère petite, le pardon qu'elle m'eût certes donné sans réserves ?

— Non... murmura seulement Colette en glissant entre ses bras.

— Tout de même, disait, quelques mois plus tard l'heureux Jean de Versanges à sa toute jeune femme qui lui souriait, je n'ai plus le courage de maudire ma vocation artistique lorsque je songe que c'est à elle que je dois l'art du maquillage et le goût du déguisement qui m'ont poussé à user d'un moyen de comédie assez risqué pour venir ici... conquérir mon bonheur !

LÉO DARTEY

L'INFÂME

(Suite de la page 23)

prendre que je crève de misère dans un trou infect, repoussé et abandonné de tous comme une bête immonde... Elle me hait, moi, son frère ! Je suis pour elle moins qu'un chien !

Mais si grande que soit sa haine, la mienne, implacable, mortelle, la dépasse encore... Elle vit dans la splendeur, je vis comme je peux ; elle est dans la lumière, je suis dans l'ombre... Mais au milieu de cette ombre, debout, je guette et j'attends que sonne l'heure de la vengeance ?

Avant tout, il faut que je m'empare du manuscrit, que je le détruise...

— Et après ? demanda Blaireau.

— Après ? je me vengerai !

Raoul accompagna ces mots d'un regard sinistre tellement expressif, que Blaireau sentit comme un glaçon passer sur son dos. Et pourtant l'ami de Solange et du condamné Gargasse n'était pas un scélérat facile à émouvoir.

— Il est fou, le malheureux, il est fou ! grommela-t-il entre ses dents.

En effet, à voir l'expression sauvage de la physionomie de Raoul, il y avait lieu de supposer qu'il était en proie à un accès de démence.

— Oui, je suis fou ! exclama-t-il, fou furieux, fou de rage !

Blaireau haussa les épaules.

— On le voit, répliqua-t-il froidement, les idées comme celles que vous avez ne peuvent germer que dans le cerveau d'un insensé. Vous vous êtes mis la corde au cou ; si vous n'y prenez garde, elle vous étranglera. Croyez-moi, cher monsieur, renoncez à vos projets.

— Non, jamais, il me faut ma vengeance ! s'écria Raoul avec fureur.

— Et pour vous venger vous voulez assassiner votre sœur !

Le regard de Raoul devint effrayant.

— Je ne vous parle pas du châtiement, reprit Blaireau. Comme tous ceux qui méditent un crime, vous croyez pouvoir y échapper ; mais quand vous l'aurez commis, ce crime, serez-vous plus avancé ? Il y aura toujours là le marquis, les enfants...

— Je tuerai le marquis, je les tuerai tous ! hurla le misérable, en jetant autour de lui des regards de sauvage.

— Une Saint-Barthélemy, un nouveau massacre des innocents, quoi ! ricana Blaireau.

Raoul avait de l'écume aux lèvres, ses yeux injectés de sang lui sortaient de la tête ; grimaçant, grinçant des dents, il était hideux à voir. Ce n'était plus un homme, mais une bête féroce.

— Parbleu ! reprit Blaireau toujours ironique, avec des idées comme les vôtres, je comprends que vous ne puissiez trouver douze mille francs à emprunter. Les prêteurs n'auront jamais d'argent pour un homme dont la tête peut tomber, d'un moment à l'autre, sous le couteau du bourreau !

Raoul n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Il se pencha vers Blaireau et lui dit d'une voix étranglée :

— Voulez-vous m'aider, voulez-vous être avec moi ? Il y a des millions... nous partagerons !

Cette fois, Blaireau fut pris d'un tremblement nerveux qui le secoua des pieds à la tête.

Violet de colère, les yeux enflammés, il bondit sur ses jambes. Alors, le buste en arrière, frémissant, les bras tendus, les poings serrés, il eut un regard si terrible que Raoul se sentit frappé comme d'un coup de dague.

Instinctivement, il recula de frayeur.

Mais, par un violent effort de sa volonté, Blaireau parvint à contenir sa colère prête à éclater. Il secoua la tête, ses bras se déraidirent et aussitôt son visage reprit son impassibilité, sa froideur habituelle.

Raoul restait devant lui immobile, stupide, comme un homme qui n'a plus de pensée.

Blaireau le couvrit d'un regard superbe de dédain.

Il marcha vers la porte et l'ouvrit toute grande.

Puis, se rapprochant de Raoul, il le prit par le bras et le poussa doucement hors de son cabinet.

Alors, son sourire ironique reparut sur ses lèvres et il dit à son ancien complice :

— Mon cher monsieur, vous êtes venu me demander un conseil, je vous le donne : Prenez des douches ! prenez des douches !

Pourquoi une femme ferme-t-elle les yeux quand on l'embrasse ?

(Envoyez le coupon ci-dessous)



Les psychologues disent que la femme est idéaliste et que si elle ferme alors les yeux, c'est pour "oublier les réalités de la vie". Beaucoup de femmes voudraient aussi pouvoir "oublier" la pénible réalité qui se présente sous la forme d'une peau rendue âpre, rouge et rugueuse par les travaux du ménage et l'exposition aux intempéries. Elles peuvent le faire en utilisant le fameux émollient de la peau — le Baume Italien.

Le Baume Italien est une préparation très peu coûteuse, se composant de 16 ingrédients scientifiquement purs et scientifiquement sélectionnés. C'est la lotion protectrice de la peau préconisée par les femmes du Canada depuis plus de 40 ans. C'est aussi la préparation du genre qui se vend le plus aujourd'hui dans des milliers de localités de toutes les parties de ce continent. Sèche vite et ne colle pas. Approuvé par Good Housekeeping. Essayez le Baume Italien à nos frais pendant une semaine. Demandez la bouteille GRATUITE.

Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

Campana Corporation Ltd.,
3 Caledonia Rd., Dépt. D.
Toronto, Canada.

Messieurs : Je n'ai jamais essayé le Baume Italien. Veuillez m'envoyer gratuitement et port payé la bouteille Vanity.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

LES MÉDECINS EXAMINENT LES REINS D'ABORD

Parce qu'ils savent que des reins sains débarrassent le sang de ses déchets, des acides accumulés et des toxiques qui se forment toujours à la suite des changements continus qui ont lieu dans l'organisme. Mais si les Reins font défaut, la maladie s'ensuivra certainement. Mal de Dos, Rhumatisme, Sang Impur, Manque d'Energie, Urine trop fréquente, Insomnie Maux de Têtes—tout cela peut provenir de reins défectueux. Comme sauvegarde de la santé —comme mesure de précaution—régularisez vos reins fréquemment avec les Pilules Dodd pour les Reins—remède favori pendant plus de cinquante ans—ne formant pas d'accoutumance et inoffensif.

Pilules Dodd pour le Rein

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-Inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée

975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Et la porte du cabinet se referma au nez de M. de Rey, qui n'avait pas eu le temps de sortir de son ahurissement.

X

Un déclassé

APRÈS être resté un instant immobile, frappé de stupeur, Raoul se décida à se retirer. Il descendit l'escalier, ayant un bourdonnement dans les oreilles et un nuage devant les yeux.

Sorti de la maison, il se mit à marcher rapidement, mais d'un pas inégal et en zigzag, heurtant les passants, ne voyant et n'entendant rien.

Cependant au bout de quelques minutes, il parvint à se remettre et à ressaisir sa pensée au milieu du trouble de son cerveau.

Alors, marchant plus lentement, il se mit à réfléchir.

Le misérable se voyait repoussé de partout, complètement abandonné, acculé au fond d'une impasse sombre et poussé fatalement à commettre de nouveaux crimes. Il était descendu si bas, qu'il ne voyait plus la possibilité de remonter la pente. Jusqu'à ce jour, à force d'expédients, il était parvenu à se tenir debout et à faire encore assez bonne figure ; mais le gouffre s'ouvrait devant lui, profond, sinistre, et cette fois, malgré son imagination si fertile pour le mal, il ne trouvait plus d'expédients pour empêcher ou retarder sa chute. Tout s'effondrait autour de lui et menaçait de l'écraser.

Après avoir impunément bravé la justice des hommes et joué avec la loi, allait-il donc échouer misérablement, comme un faussaire vulgaire, faute de trouver cette somme de douze mille francs qui lui était nécessaire pour reprendre et anéantir le morceau de papier, preuve matérielle d'un de ses crimes ?

Le matin, il avait regardé piteusement, l'œil morne, ce qui lui restait d'argent ; onze louis. Il les avait sur lui. Sa main dans sa poche, il les touchait et ses doigts semblaient les compter.

— Ce soir j'irai rue de Provence. Qui sait ? murmura-t-il.

Et un sourire singulier crispa ses lèvres.

Il pensait probablement que, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis quinze jours, il trouverait chez sa digne associée un fils de famille ou quelque riche étranger, ayant la bourse bien garnie, qui serait enchanté de faire avec lui une partie d'écarté.

Tout en se livrant à ses sombres réflexions, il marchait sans savoir où ses pas le conduisaient, passant d'un trottoir sur un autre.

Comme il allait entrer dans le passage Bourg-l'Abbé, un homme se plaça tout à coup devant lui et le força à s'arrêter.

Cet individu pouvait avoir quarante ans. Il était vêtu d'une redingote fripée et usée jusqu'à la trame ; des bottines trouées, aux talons écrasés, chaussaient ses pieds ; il avait sur la tête un chapeau à haute forme, d'un âge respectable et en parfaite harmonie avec le reste de l'accoutrement.

— Bonjour, monsieur de Rey, dit-il, en accompagnant ses paroles d'un mouvement de tête.

Raoul fronça les sourcils et ne se donna pas même la peine de cacher sa mauvaise humeur.

— Je ne vous connais pas, que me voulez-vous ? demanda-t-il brusquement.

Et il jeta autour de lui des regards rapides, comme s'il eût craint d'être surpris en si piètre compagnie par quelqu'un de sa connaissance.

— Vrai, vous ne me reconnaissez pas ? fit l'autre.

— Non, répondit Raoul, en regardant fixement l'intrus ; qui êtes-vous ?

L'inconnu se rapprocha, et, baissant la voix :

— Autrefois, dit-il, j'étais votre ami ; mais plus que vous encore, M. de Rey, j'ai vieilli. Depuis nos joyeuses nuits de la Maison-Dorée et du château de Madrid, quinze ans se sont écoulés. Eh bien, me reconnaissez-vous, maintenant ?

— Pas encore.

— Je suis Armand des Grolles.

Ce nom, qu'il avait oublié comme l'individu qui le portait, rappela à la mémoire de Raoul un certain nombre de souvenirs.

— Je vous croyais mort, dit-il.

— Je le suis pour beaucoup de gens, répondit des Grolles ; du reste, continua-t-il en souriant, je suis un revenant de l'autre monde.

— Il peut m'être utile, pensa Raoul. Et son visage changea subitement d'expression.

— Je suis content de vous revoir, reprit-il tout haut.

Puis, jetant un regard de côté, il ajouta :

— Je serais charmé de connaître l'histoire d'un revenant, mais nous ne pouvons pas causer ici.

— Vous avez raison. Vous ne devez pas avoir le désir d'entrer dans un café où le contraste de nos costumes attirerait l'attention sur nous. Mais je demeure à deux pas, rue Saint-Sauveur ; si il vous plaît de venir jusque chez moi, nous pourrions y causer librement.

— Allons, répondit Raoul après un moment d'hésitation.

Ils furent bientôt rue Saint-Sauveur. Des Grolles introduisit son ancien ami dans la chambre ou plutôt le taudis qu'il habitait sous la toiture.

— Voilà mon palais, dit-il d'un ton amer, ce trou infect ne ressemble guère à l'appartement que j'occupais rue Vivienne et où vous êtes venu souvent fumer le cigare de l'amitié. Heureusement, je suis devenu philosophe. Je me contente de ce que j'ai, parce que je ne peux pas faire autrement. Voici toujours deux chaises pour nous asseoir. Le temps de gais soupers et des folles maîtresses est passé pour moi... je n'espère plus qu'il reviendra... Les amours sont des oiseaux du printemps, ils s'envolent dès que viennent les mauvais jours. Bah ! à quoi bon les regrets ? Si j'ai presque toujours la bourse plate, si je ne fais plus sauter les bouchons de champagne, si je bois plus souvent de l'eau que du vin, si je ne mange pas chaque fois que j'ai faim, je me console en me disant que j'ai la liberté, que je peux aller et venir au grand air, regarder le soleil le jour, et la nuit les étoiles.

Raoul l'écoutait et le regardait curieusement.

— Est-ce que vous tenez réellement à savoir ce que je suis devenu depuis le jour où j'ai disparu de Paris ? reprit des Grolles.

— Certainement. N'est-ce pas pour cela que vous m'avez amené chez vous ?

— En vous rencontrant tout à l'heure, monsieur de Rey, j'ai éprouvé un véritable plaisir et je n'ai pu résister au désir de causer avec un ancien ami. Je ne veux rien vous

cacher, à vous ; d'ailleurs, je sais que vous êtes incapable d'abuser de ma confiance. Plus d'une fois j'ai eu la tentation de vous faire une visite mais, tel que vous me voyez, j'ai conservé une forte dose d'amour-propre ; c'est lui qui m'a retenu. On n'aime pas à montrer sa misère aux gens heureux, ajouta-t-il en regardant surnoisement Raoul.

— Je comprends cela.

— Vous savez comment, en quelques années, j'ai mangé mon patrimoine, puisque c'est de la même manière que vous-même avez devoré le vôtre.

Raoul fit une assez laide grimace.

— Complètement ruiné, reprit des Grolles, je recueillis les épaves du naufrage, une vingtaine de mille francs, et avec cela je tentai le jeu de la Bourse, en me faisant cette illusion que je pouvais refaire ma fortune. D'abord, tout marcha assez bien.

Ne connaissant pas parfaitement le terrain mouvant sur lequel je marchais, j'étais un peu timide, c'est-à-dire prudent. Je réalisai pendant quelque temps d'assez jolis bénéfices pour pouvoir briller comme par le passé, et rétablir mon crédit. Qu'il soit réel ou factice, le luxe est toujours le luxe. Dans une infinité de cas, c'est la poudre d'or jetée aux yeux des imbéciles. Ces derniers sont nombreux ; il y en a partout ; j'en rencontrai quelques-uns, de petits capitalistes et de petits rentiers, qui me confièrent l'un vingt mille francs, l'autre trente, d'autres un peu plus ou un peu moins, afin de s'associer aux bénéfices de mes opérations. Alors je me lançai tout à fait dans l'agiotage, et je devins un des héros de la coulisse. J'avais perdu ma timidité et en même temps ma prudence.

Un jour une baisse imprévue m'enleva cent mille francs en moins d'une heure. — Je me rattrapai sur la baisse, me dis-je. Et le mois suivant la baisse, qui pouvait tout réparer, la baisse maudite me jeta définitivement sur le carreau, sans me laisser même l'espoir de me relever. Mon déficit était énorme ; j'allais être exécuté, je compris que j'étais perdu !

Je ne m'amusai pas à pousser des plaintes inutiles. Je pris la décision la plus sage, selon moi ; je filai en Angleterre.

— Je me souviens de cela, dit Raoul ; vous êtes parti, n'emportant que vos effets... et tout ce qui restait entre vos mains des sommes qu'on vous avait confiées : deux ou trois cent mille francs, le chiffre n'a pu être exactement connu. Vous avez abandonné votre mobilier, vos chevaux dans l'écurie, votre voiture sous la remise ; dans une lettre qu'on a trouvée chez vous, vous déclariez qu'ayant tout perdu, votre argent et celui des autres, vous aviez pris la résolution de vous suicider.

— Tout cela est vrai.

— Seulement, on n'a pas cru à votre suicide ; les braves gens qui vous avaient confié leur petit avoir ont porté plainte contre vous et vous avez été condamné en police correctionnelle à deux ans de prison.

— Oui, j'ai appris cela plus tard, dit des Grolles d'une voix creuse ; c'était inévitable.

— Êtes-vous resté longtemps en Angleterre ?

— Quelques jours seulement. Grâce au passeport d'un de mes camarades, qui portait assez exactement mon signalement, je pris passage à bord d'un navire anglais, sous le nom de Jules Vincent, et je fus transporté en Amérique. Depuis, en

attendant que je puisse reprendre mon véritable nom, j'ai toujours gardé celui de Jules Vincent.

— Et votre ancien camarade ne s'y oppose point ?

— Non, et pour cause... il est mort.

— Enfin, vous n'avez pas fait fortune en Amérique ?

— Vous le voyez. Il y a encore des gens qui s'imaginent qu'on peut s'enrichir facilement dans le Nouveau Monde ; c'est absurde. On rencontre partout les mêmes difficultés, surtout quand on est poursuivi, comme toi, par la mauvaise chance. J'arrivai à New-York avec cent quatre-vingt mille francs, pas davantage. — Dans quelques années, me disais-je, j'aurai gagné un million. Je croyais encore à ces fortunes fabuleuses faites en Amérique. J'étais animé de fort bonnes intentions. Je me proposais de revenir en France avec mon million et de rendre jusqu'à un sou tout l'argent que j'avais emprunté. Je pensais sérieusement que je pouvais redevenir un honnête homme.

— Sérieusement ! fit Raoul d'un ton railleur.

— Quand on est en train de forger des illusions, on en fabrique de toutes les espèces. Je fis du commerce, de l'exportation, enfin tout ce que je pus pour m'enrichir ; et, comme à la Bourse de Paris, j'eus de nombreuses oscillations entre la hausse et la baisse. Je louvoyais. Un jour, une affaire magnifique se présenta ; je saisis la balle au bond. Cette fois, je tenais mon million. Mais le diable s'en mêla. L'affaire, qui s'annonçait superbe, eut pour résultat un épouvantable désastre. Ruiné une seconde fois, dégoûté du commerce et ayant pris en haine l'Amérique et ses habitants, je revins en France pauvre comme Job. Il y aura bientôt deux ans de cela, monsieur de Rey, et me voilà, peu satisfait de la vie, content, néanmoins, de me retrouver à Paris, qui est et restera toujours la première ville de l'univers.

— Ce que vous venez de me raconter est fort intéressant, dit Raoul. Maintenant, que faites-vous ?

— Le nez en l'air, je regarde d'où vient le vent. Malheureusement, je crains la lumière trop vive, je ne me cache pas, mais je ne me montre guère. Après avoir sombré, j'attends qu'une occasion, n'importe laquelle me fasse revenir sur l'eau.

— Ah ! fit Raoul.

— En attendant, comme le bon Jérôme Paturot, je suis à la recherche d'une position sociale.

— On ne vit pas de l'air du temps, et moins encore de la vue du soleil et des étoiles. Quels sont vos moyens d'existence ?

— Vous êtes curieux, monsieur de Rey, vous voulez tout savoir ; mais je ne veux rien vous cacher. Peu de temps après mon retour à Paris, le hasard m'a fait rencontrer une ancienne amie qui connaît beaucoup de gens. A l'époque de ma splendeur, Joséphine Charbonneau...

— Joséphine Charbonneau, répéta Raoul, ayant l'air de chercher dans sa mémoire.

— Vous ne la connaissez pas, M. de Rey, reprit des Grolles, et c'est pour cela que je n'ai pas vu d'inconvénient à la désigner par son nom.

Donc, au temps où je menais joyeuse vie, Joséphine n'avait guère que vingt ans... C'était une très belle fille, qui avait les plus jolies dents du monde. Ah ! elles n'étaient pas seulement fines et blanches, ses dents ; solidement plantées, elles cro-

(Lire la suite page 34)



LA BONNE CUISINE

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines)

RAGOÛT DE MOUTON AVEC POMMES DE TERRE

4 oignons
2 1/4 livres de poitrine de mouton
1 gousse d'ail
1 livre de pommes de terre
Assaisonnement
Jus de tomates

Faites revenir, dans une casserole, avec du beurre, la viande coupée en morceaux puis, quand elle est un peu rissolée, ajoutez les oignons coupés en quatre, une ou deux carottes tranchées en rondelles, laissez encore revenir puis poudrez avec une grosse cuillerée de farine. Ajoutez un peu d'eau, un peu de jus de tomates et l'assaisonnement. Laissez cuire une heure et demie et ajoutez les pommes de terre. Faites cuire le tout, dégraissez la sauce et servez.

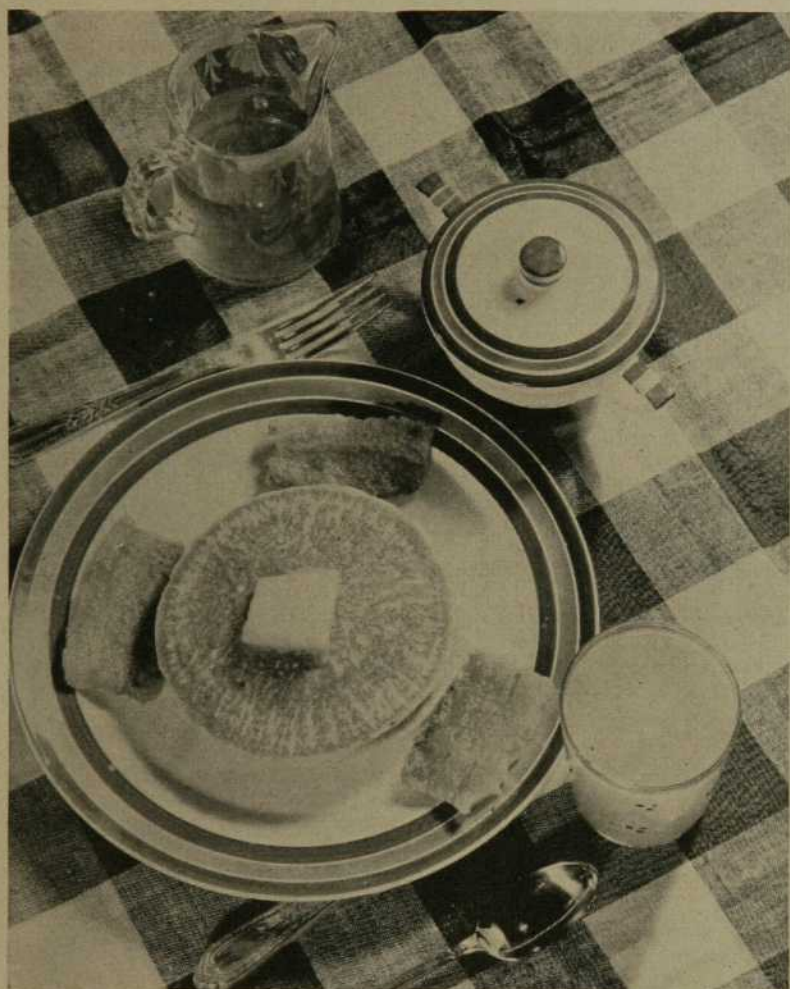


Photo Aunt Jemima

Avec quelques tranches de bacon, rien de meilleur pour le petit déjeuner qu'une ou deux galettes.

FRUITS ET NOIX GLACÉS

3 tasses de sucre
Crème de tarte (grosceur d'un pois)
1 1/2 tasse d'eau

Brassez le liquide jusqu'à ce que le sucre soit dissous. Dès que le sirop commence à bouillir, essuyez avec soin les parois intérieures de la casserole avec un linge imbibé d'eau froide afin d'enlever les grains de sucre qui pourraient y adhérer. Mettez le couvercle et laissez bouillir pendant 5 minutes. Enlevez le couvercle, placez le thermomètre et laissez l'ébullition atteindre 300° F. Retirez la casserole immédiatement du feu, trempez-en le fond, pour une seconde seulement, dans de l'eau froide pour arrêter la cuisson du sirop. Placez alors la casserole contenant le sirop dans une casserole plus grande contenant de l'eau bouillante et trempez rapidement sans remuer trop dans le sirop, chaque noix, bonbon ou fruit parfaitement séché. Laissez tomber chaque fruit ou noix ainsi trempé sur une assiette beurrée.

PÂTÉ CHAUD DE LAPIN

1 lapin
1/2 livre de lard
Sel et poivre
Oignons
Champignons
Pâte

Détaillez le lapin, hachez la viande avec le lard et mélangez avec des oignons étuvés au beurre, du sel, du poivre, du thym pour en faire une farce. Coupez le filet en lanières, faites sauter vivement dans du saindoux. Foncez un moule de pâte, enduisez-le de farce, disposez la viande et les champignons et remplissez avec la farce. Couvrez avec une abaisse de pâte. Dorez le pâté avec un œuf battu et faites cuire à four modéré pendant une heure et quart.

Document Humain No 405

EXTRAIT D'UNE LETTRE ACTUELLE

"Tonique ou reconstituant des jeunes et des vieux, quel que soit leur état de santé, il fait partie de mes ordonnances quotidiennes et ce sera encore aussi longtemps qu'on maintiendra l'intégrité de sa composition, ce que je pourrais juger pour moi-même, puisqu'il fait partie de ma diète quotidienne."

37-9F

BOVRIL peut vous aider aussi!



NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

OFFRE SPÉCIALE DE La Revue Populaire

POUR LE CANADA SEULEMENT

\$2.00 pour 2 ans

TARIF REGULIER : \$1.50 POUR UNE ANNEE

Abonnez-vous sans tarder ! C'est l'offre la plus avantageuse que nous ayons jamais faite, à l'intention de tous ceux et celles qui depuis longtemps attendaient une occasion pour s'abonner à cette grande revue mensuelle canadienne-française. Pour \$2.00 — au lieu de \$3.00 — vous recevrez LA REVUE POPULAIRE pendant DEUX ans : 24 beaux romans d'amour et des centaines d'articles divers richement illustrés.

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville Province

Nos Artistes de la Radio

Germaine Giroux



MONTRÉALAISE d'origine, Mlle Germaine Giroux est sans contredit l'une des artistes les mieux douées de notre scène. A la fois chanteuse de genre et comédienne, elle passe avec une étonnante souplesse des rôles dramatiques aux rôles comiques. On l'a vu jouer d'une semaine à l'autre des pièces comme *Le Secret* et *La Jalousie*, avec un égal brio.

Tout comme sa sœur Antoinette, elle a débuté très jeune au théâtre, jouant les rôles d'enfant, sous la direction de Dhavrol, puis de Julien Daoust, à une époque où le théâtre était florissant chez nous.

Douée d'une mémoire prodigieuse (qu'elle a d'ailleurs conservée, malgré le peu de théâtre qui se donne actuellement), Mlle Germaine Giroux émerveillait ses camarades plus âgés par son assurance en scène.

Après des études au pensionnat St-Louis-de-Gonzague (où elle trouvait moyen de monter des pièces classiques avec ses jeunes compagnes), Mlle Germaine Giroux abordait définitivement le théâtre en débutant au Canadien-Français dans les grands premiers rôles du répertoire français.

Ses maîtres, au théâtre, furent d'abord son père qui, comme chacun le sait, est un juge dont le sens critique s'est développé au contact des meilleurs artistes de France et d'Amérique; puis des directeurs comme Fernand Dhavrol, Edgar Beckman, Maurice Pelletier et Henri Miral.

Après une saison au théâtre Saint-Denis, elle quittait Montréal pour aller tenter sa chance à New-York. Une brillante carrière l'attendait sur les principales scènes de la capitale américaine et, en particulier, au théâtre Guild qui, comme on sait, a la réputation d'être la Comédie-Française des américains.

Mlle Germaine Giroux est non seulement l'une de nos plus spirituelles comédiennes, mais aussi l'une des plus élégantes. Elle vient de le prouver tout récemment dans *Le jeune dieu*, la pièce de Mme Yvette Mercier-Gouin, où elle a remporté un vif succès.

Il nous faut ajouter qu'elle sait être, au besoin, une artiste de revue incomparable, sachant dire le couplet avec un entrain digne des vedettes parisiennes. Le public a d'ailleurs en mémoire ses brillantes créations des revues du *Stella* et de l'*Impérial*.

Disons aussi qu'il serait grand temps que Montréal (pour ne pas dire le Canada français) ait son théâtre de comédie où des artistes comme Mlle Germaine Giroux puissent faire valoir le meilleur de leur talent. Il suffirait de bien peu de chose : un peu de bon vouloir de la part des pouvoirs publics et l'assiduité de nos amateurs de théâtre français qui n'ont pas renoncé, espérons-le, à encourager ceux des nôtres qui ont vraiment des qualités artistiques et qui méritent d'être favorisés dans leur propre pays.

(Suite de la page 32)

quaient à merveille; chacune d'elles m'a bien grignoté trois mille francs, et comme elle devait en avoir trente-deux, comptez... Bref, Joséphine ne m'avait pas oublié; elle eut à cœur de me prouver une reconnaissance que peut-être elle ne me devait point. Grâce à sa recommandation, je fais partie aujourd'hui d'une société... de secours mutuels... non reconnue par le gouvernement.

— Je crois comprendre, fit Raoul. Qu'est-ce que cela vous rapporte?

— C'est selon ce qu'il y a dans la caisse; mais en général peu, très peu, pas même le nécessaire, juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim.

Le front de Raoul se rembrunit.

— Oh! ne vous effrayez pas, reprit l'autre vivement; je ne vous ai pas attiré dans un guet-apens pour vous crier: La bourse ou la vie! Je n'ai nullement l'intention de vous emprunter quelques louis que peut-être vous ne pourriez pas me prêter. J'ai entendu dire que vous n'étiez pas, actuellement, dans une situation très brillante. On prétend même qu'il y a chez vous, rue Richemont, des feuilles de papier timbré qui prouvent combien y sont rares les billets de banque.

— Comment savez-vous cela? s'écria Raoul stupéfié.

— C'est très simple, j'écoute ce qu'on dit autour de moi. Par exemple, il ne faut pas m'en vouloir de ma franchise; je vous ai dit que je n'aurais rien de caché pour vous. Mais pour que vous soyez tout à fait à votre aise avec moi, comme je le suis avec vous, je vous préviens que je connais à peu près toutes vos petites aventures.

Raoul tressaillit.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Ainsi, reprit des Grolles, un sourire singulier sur les lèvres, je sais la merveilleuse histoire d'une jeune et belle marquise...

Raoul s'agita sur son siège avec inquiétude.

— Un jeune Américain, que j'ai connu à New-York, continua des Grolles, est venu à Paris l'hiver dernier, et a été lesté de trente mille dollars. Un jour je l'ai rencontré. Il m'a parlé d'une maison rue de Provence où il est allé plusieurs fois et où l'on s'amuse beaucoup. — "Je n'y retournerai plus, me dit-il, il y a là un Raoul de Rey qui a au jeu une chance incroyable; il ne perd jamais." Et il ajouta: — "On m'a dit qu'il était Français, mais je crois plutôt que c'est un Grec."

Raoul bondit sur ses jambes, blême de colère.

— C'est une infamie! exclama-t-il d'une voix frémissante; monsieur des Grolles, vous m'insultez!

Celui-ci haussa les épaules et répliqua froidement:

— Ce n'est certes pas mon intention; je vous répète ce qu'on m'a dit, voilà tout.

— C'est une lâche calomnie! Enfin, où voulez-vous en venir?

— Asseyez-vous, monsieur de Rey, je vais vous le dire.

XI

Aux abois

La colère de Raoul se calma subitement.

— Je vous écoute, dit-il en s'asseyant.

— Vous devez bien penser, reprit des Grolles, que je n'aurais pas été assez bête pour vous arrêter dans la rue, me faire reconnaître et vous

amener ici, si je n'eusse été sûr d'avance que nous pouvions nous comprendre et nous entendre.

Mais je m'empresse de vous déclarer que vous n'avez rien à redouter de moi. J'ai contre vous des armes terribles; je ne veux pas m'en servir. Du chantage? fi donc! Je laisse cela à d'autres. Je préfère rester votre ami. Cela vous va-t-il?

— Oui.

— Alors vous ne m'en voulez plus de vous avoir parlé trop franchement.

— C'est oublié.

— A la bonne heure.

Ils échangèrent une poignée de mains.

— Eh bien, mon cher Raoul, reprit des Grolles, je vous avoue, — vous n'aurez pas de peine à me croire, — que je mène une vie qui ne me plaît pas du tout, je donnerais de grand cœur ma démission de la société mystérieuse et ténébreuse dont je fais partie pour entrer dans une autre association, qui me promettrait un plus bel avenir.

Je me dis que, du moment qu'on court le risque de se faire pincer par la police et d'aller au bagne, il faut au moins que ce soit pour quelque chose qui en vaille la peine.

Palsembleu! Ventre de biche! comme nous disions autrefois, je me sens de force à jouer un autre rôle que celui de comparse.

Mon esquif a chaviré, je voudrais le remettre à flot. Pour cela, comme je vous l'ai dit, je suis à l'affût d'une occasion. Je flaire de tous les côtés. Eh bien, mon cher Raoul, — vous me direz si je me trompe, — j'ai pensé que vous pourriez m'être utile, que vous m'aideriez à trouver cette occasion que j'attends.

— Oui, peut-être, fit Raoul.

Et une lueur sombre traversa son regard.

— Vous êtes un homme d'imagination, reprit des Grolles, vous cherchez les grandes conceptions. Raoul de Rey peut ne pas réussir toujours dans ses entreprises; mais il ne se noiera jamais. Pour vous dire toute ma pensée, mon cher Raoul, je voudrais être quelque chose près de vous, en un mot m'attacher à votre fortune; la partager si elle est mauvaise, prendre ce que vous me donnerez si elle est bonne.

— C'est une proposition très nette, répondit Raoul; j'en prends bonne note. Dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné, je pourrai avoir besoin de vous.

— Bravo! s'écria des Grolles, je savais bien que nous nous entendrions.

Raoul reprit:

— J'ai conçu un vaste projet; mais pour qu'il réussisse il faut attendre certaines circonstances ou les faire naître au moyen d'un enchaînement de combinaisons que je n'ai pas encore trouvées. Je ne vous dis rien de plus aujourd'hui. Mais, puisque vous voulez me servir, je compterai sur vous. Je vous préviens d'avance qu'il faudra être résolu, hardi, ne reculer devant rien.

— Vous me connaissez.

— Sans doute; c'est pour cela que, l'heure venue, je vous appellerai. Si nous réussissons, votre part sera assez belle pour que vous puissiez remettre votre esquif à flot.

— En me parlant ainsi, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez.

Raoul eut un sourire nerveux.

— Alors, dit-il, les dangers à courir ne vous effrayeront point?

Des Grolles répliqua, en se redressant:

— "A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!"

On connaît ses classiques, ajouta-t-il avec un faux sourire.

Raoul se leva et prit son chapeau. — C'est bien convenu? se dit des Grolles.

— Oui.

Avant de se quitter ils se serrèrent la main.

— A bientôt, dit Raoul.

Et il sortit du taudis.

Oui, se disait-il, en se dirigeant rapidement vers les boulevards, des Grolles pourra me servir, je ne suis pas fâché de l'avoir rencontré. Il sait bien des choses... Qui donc a pu lui dire?... Si ce n'est pas Blaireau, c'est la femme... Après tout, que m'importe? il n'a aucune preuve entre les mains. Ah! ce n'est pas lui qui est redoutable; c'est un autre danger qui me menace... Trois jours, je n'ai plus que trois jours!... A tout prix il me faut ces douze mille francs, il me les faut!

Il employa inutilement tout le reste de la journée à les chercher. Partout on lui répondit par un refus plus ou moins nettement formulé.

Il pensa à aller trouver le marquis; c'était ce qu'il avait de mieux à faire; mais pour que celui-ci consentît à lui donner la somme, Raoul savait qu'il faudrait lui dire la vérité. Avouer, à son beau-frère surtout, qu'il était un faussaire, jamais! Du reste, il avait encore trois jours devant lui. Et s'il lui répugnait de s'adresser au marquis, d'un autre côté, il conservait l'espoir que le jeu pouvait encore le tirer de son mauvais pas.

A six heures et demie, il se rendit rue de Provence. Son associée vivait comme lui d'expédients et n'était pas, pour le moment, dans une situation meilleure que la sienne.

— Nous aurons du monde ce soir, lui dit-elle avec un regard qui signifiait: il y aura peut-être quelque chose à faire.

Ils dînèrent ensemble, et, tout en fumant un cigare, Raoul attendit.

A huit heures et demie, les habitués de la maison, des demoiselles de "Saint-Chic" à chignons jaunes et autres dames déclassées, portant des noms de guerre plus ou moins sonores, commencèrent à arriver, flanquées chacune de son élégant cavalier brun ou blond, jeune ou vieux.

Dans le salon, dans la chambre à coucher et dans une autre pièce contiguë, les tables de jeu préparées à l'avance, attendaient les joueurs.

A neuf heures, plusieurs des tables de jeu étaient déjà occupées. Raoul ne s'était approché d'aucune; il restait dans un coin, sombre, les sourcils froncés, promenant d'un groupe à l'autre son regard dédaigneux. Evidemment, aucun de ces joueurs ne lui semblait digne de se mesurer avec lui.

Cependant, un autre couple venait d'arriver.

C'était une jeune fille assez jolie, à peine âgée de vingt ans, aux lèvres roses souriantes, au nez retroussé, au regard hardi, à l'air effronté, qui portait une toilette à grand fracas. L'homme qui l'accompagnait pouvait avoir quarante ans. Il était vêtu avec une extrême recherche, et sur son gilet blanc s'éclairait une grosse chaîne d'or ornée de deux médaillons entourés de superbes brillants. Il avait le teint bistré, le regard clair, dur, l'attitude sévère et hautaine.

— Chère madame, dit la jeune fille à la maîtresse de la maison, je vous présente le señor don José, comte de Rogas, un grand de Portugal.

Le noble portugais s'inclina profondément.

— Soyez le bienvenu, monsieur le comte, lui dit la dame; j'ose espérer que vous passerez une soirée agréable et que vous nous ferez l'honneur de revenir.

— Certainement, madame, répondit don José avec un accent étranger très prononcé.

Et il salua une seconde fois.

Raoul s'était levé. Les yeux ardents, fixés sur le noble étranger, il semblait faire l'inventaire de ses poches. Satisfait de son examen, sans doute, son front s'éclaira subitement.

Pendant ce temps, la compagne de don José s'était approchée de la maîtresse et lui avait dit à l'oreille:

— Il a de l'or et un portefeuille bourré de billets de banque.

Cette intéressante communication fut aussitôt transmise à M. de Rey. Son regard devint lumineux.

Alors la maîtresse du tripot s'avança vers le Portugais et lui dit:

— Monsieur le comte de Rogas veut-il faire comme ces messieurs? N'a-t-il pas le désir de savoir si la fortune lui est favorable?

— Oh! je jouerai volontiers, répondit don José. Mais, madame, ajouta-t-il, en se tournant gracieusement vers sa jeune compagne, vous avez un proverbe qui dit: "Heureux en amour, malheureux au jeu."

— Les proverbes ne sont pas toujours vrais, monsieur le comte, et ce soir vous allez probablement faire mentir celui-ci.

— Je le souhaite, madame.

— Voici M. le comte Raoul de Rey qui veut bien faire votre partie.

Les deux hommes se saluèrent en échangeant un regard rapide.

Puis ils s'approchèrent d'une table et s'assirent en face l'un de l'autre.

— Est-ce le matador, l'écarté? demanda Raoul.

— L'écarté, si cela vous fait plaisir, répondit le Portugais.

— En cinq points?

— Comme vous voudrez, monsieur.

— Quel sera l'enjeu?

— Fixez la somme.

— Cinq louis?

— Soit, cinq louis.

Les adversaires mirent chacun cinq pièces d'or sur le tapis vert.

Tout d'abord la chance favorisa Raoul; ce fut lui qui donna les cartes le premier, en tournant le roi. Il fit la vole et marqua trois points.

A son tour son adversaire tourna le roi et fit également la vole.

A la troisième donnée Raoul gagna la partie.

Le jeu continua. Le Portugais gagna la deuxième partie, Raoul la troisième, l'autre la quatrième. La cinquième fut pour Raoul. Il conservait toujours sa première position; mais le jeu serré de son adversaire commençait à l'agacer horriblement.

— Nous continuons, n'est-ce pas, monsieur? dit le Portugais.

— Oui, nous continuons, répondit Raoul d'un ton bref.

— Je donne.

— Encore le roi! fit Raoul avec dépit.

— Chacun son tour, répliqua l'étranger, qui conservait toute sa gravité.

Il gagna la sixième partie, et, par un nouveau tour d'adresse, où Raoul ne vit que du feu, il gagna encore la suivante.

Cette fois, Raoul fut forcé de comprendre qu'il avait affaire à un joueur plus fort que lui.

Leurs regards se rencontrèrent, tranchants et froids comme l'acier.

Ils savaient à quoi en tenir l'un et l'autre.

— Monsieur, dit le Portugais avec le plus grand calme, je suis à vos ordres.

Raoul se dressa sur ses jambes, livide, les traits contractés, le front couvert de sueur.

— Alors, nous ne continuons pas? fit l'autre.

— Non, répondit Raoul d'une voix creuse.

— Quand cela vous fera plaisir, dit don José, vous me trouverez toujours prêt à vous offrir votre revanche.

— J'ai l'espoir de vous revoir, répliqua Raoul.

— Et moi aussi, monsieur.

Et se tournant vers la maîtresse de la maison, qui s'était avancée pour suivre les péripéties du jeu:

— Charmante dame, lui dit le Portugais, en laissant errer sur ses lèvres un sourire singulier, ce soir, j'ai fait mentir le proverbe.

Et toujours impassible, le noble comte ramassa les pièces d'or qui étaient sur la table et les glissa dans la poche de son gilet.

Raoul s'était éloigné la rage au cœur, grinçant des dents.

Ce n'était point la perte de cinq louis qui le rendait furieux. Mais après avoir caressé l'espoir que le jeu viendrait à son secours, il éprouvait une cruelle déception. En effet, le coup qu'il venait de recevoir était rude. Où il avait cru trouver une victime prête au sacrifice, il venait de rencontrer un maître.

Ainsi tout lui manquait, tout était contre lui; c'est en vain qu'il regardait de tous les côtés, cherchant un point d'appui, il lui était impossible de le découvrir.

Il avait beau faire de violents efforts pour se contenir, pour montrer un visage souriant, pour paraître gai, il ne pouvait échapper à l'amertume de ses pensées, ni chasser les sombres terreurs qui étaient en lui.

Le misérable se sentait vaincu, écrasé.

Pendant quelques minutes encore il resta dans le salon, puis il s'approcha d'une porte, souleva une portière et disparut.

XII

Les renseignements

MORLOT ne restait pas inactif. Il s'était dit:

— Avant de me présenter devant la marquise de Villiers, je veux savoir quelle est l'existence de sa mère et de son frère, il faut que je sois complètement édifié sur leur passé.

Et, immédiatement, il s'était mis en campagne.

Nous connaissons Morlot; une fois lancé, il y allait de tout cœur et ne s'arrêtait plus.

Il découvrit facilement que madame de Rey demeurait aux Ternes, rue Langier, après avoir occupé, précédemment et pendant près de quatre années, un très bel appartement au premier étage, dans une maison de la rue de Moscou. Il apprit en même temps que M. Raoul de Rey n'habitait pas complètement avec sa mère et qu'il avait à Paris, rue Richemont, son appartement de garçon.

Pourquoi madame de Rey avait-elle quitté son appartement de la rue de Moscou pour aller habiter aux Ternes?

Morlot le comprit lorsqu'il sut que Raoul dépensait beaucoup d'argent

SON RHUMATISME EST DISPARU

IL SUIT UN BON CONSEIL ET PREND KRUSCHEN

L'auteur de la lettre qui suit eut une mauvaise attaque de rhumatisme. On lui recommanda de prendre Kruschen. L'ayant fait, voici comment il raconte son expérience:

"J'eus il y a environ deux ans une forte attaque de rhumatisme à l'épaule gauche. J'essayai toutes sortes de remèdes, mais sans résultat, jusqu'à ce que mon beau-frère eut la bonne idée de me dire: "Il n'existe qu'une chose pour le rhumatisme, ce sont les Sels Kruschen!" J'en achetai alors une bouteille et pendant la première semaine j'en pris tous les matins une cuiller à thé dans un verre d'eau chaude. La douleur s'apaisa graduellement jusqu'à ce qu'elle disparut entièrement. Je prends toujours une dose quotidienne, parce que je sens qu'elle me garde en forme." — J. G. B.

Le rhumatisme est souvent le résultat d'un excès d'acide urique dans l'organisme. Deux des ingrédients des Sels Kruschen aident énormément à dissoudre l'acide urique. D'autres ingrédients de ces Sels aident en plus la nature à expulser de l'organisme l'acide ainsi dissous.



QUELLE BEAUTÉ CONFÈRE
Maybelline
AUX YEUX!

Des yeux frangés de longs cils, brillants et bien fournis! Un regard vif et profond — avec le mascara Maybelline, solide ou en crème. Inoffensif. A l'épreuve des larmes et de l'irritation. Ni creux, ni perlé, ni gommeux. S'applique uniment et à l'air naturel. 10,000,000 de femmes usent régulièrement du mascara Maybelline. Noir, brun, bleu. 75c seulement, partout. Vous tenez là le vrai secret du charme.

Finies La Toux et Les Nuits Sans Sommeil

M. H. A. Allan, de Sarnia, Ontario, écrit: "Des années durant, l'hiver et l'automne, je souffrais d'une toux terrible. Je passais les nuits sans fermer l'oeil et toussais tellement que les larmes m'en venaient aux yeux et que l'estomac me faisait mal. Je recommençai avec cette vieille toux vers le 1er octobre — mais après avoir pris quelques doses de 'Buckley's Mixture', ma toux disparut."

Considérez les faits que "Buckley's Mixture" est économique—triple action—alcalin—il pénètre dans les voies respiratoires—soulage—vous aide instantanément à vous débarrasser des germes du phlegme. Essayez-le aujourd'hui. "Buckley's" est en vente partout et est garanti.

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

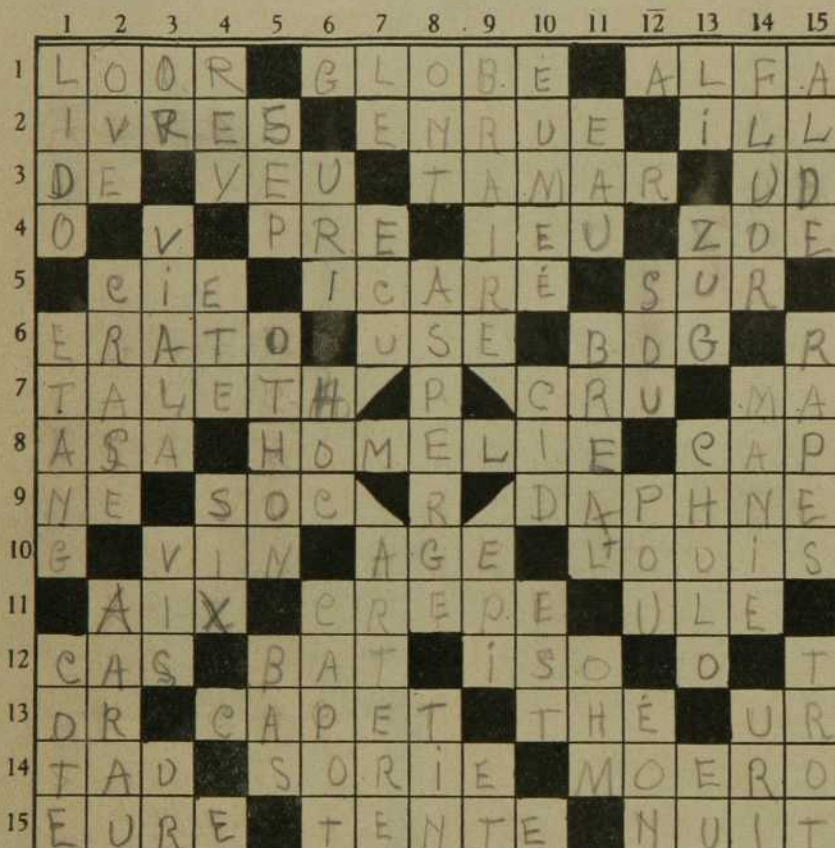
LES NOMS DES DIX GAGNANTS

(Problème No 267)

DIX JEUX DE CARTES

Mme Marie-Ange Therrien, 573, rue Aylwin, Hochelaga, Montréal, P. Q.; Mme Juliette Roy, 51, rue Victoria, Ottawa, Ont.; Mlle Isabelle Robidoux, 103, rue George, Sorel, P. Q.; Mlle Julie-Anne Lirette, Saint-Raymond, comté de Portneuf, P. Q.; M. Laurent Lavoie, Sainte-Anne-de-Beaupré, comté de Montmorency, P. Q.; M. Laval Samson, 63, rue Saint-Joseph, Bienville, comté de Lévis, P. Q.; Mlle Lucienne Morin, 168, rue Saint-Zotique Est, Montréal, P. Q.; M. Amédée Ducrey, 146, rue Boisseau, Québec, P. Q.; M. Rosaire Laforest, Ste-Clotilde, comté d'Arthabaska, P. Q.; Mlle Simone Proulx, Papineauville, P. Q.

Solution du Problème No 268



— Problème No 269 (Les réponses seront reçues jusqu'au 5 février à midi.)

Nom

Adresse

Ville

Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Quadrupède rongeur. — Enveloppe sphéroïdale. — Graminée d'Algérie.
2. Qui ont le cerveau troublé. — Large sillon. — Rivière d'Alsace.
3. Petit cube. — Ile de la côte française de l'Atlantique. — Bonbon laxatif. — Article contracté (inv.).
4. Préfixe qui marque la priorité. — Diphtongue. — Forme larvaire de certains crustacés.
5. Abréviation de compagnie. — Fils de Dédale. — A la surface.
6. Muse qui présidait à l'égérie. — Affaibli. — Sorte de nain jaune.
7. Voile dont les juifs se couvrent à la synagogue. — Terroir où croît quelque chose. — Qui est à moi.
8. Roi de Juda. — Discours sur la morale (fig.). — Avant d'un vaisseau.
9. Adverbe. — Partie de la charue servant à ouvrir le sol. — Nymphé changée en laurier.
10. Liqueur. — Durée de la vie. — Dauphin de France.
11. Ile dans l'Océan, non loin de la Charente. — Galette légère frite à la poêle. — Lettres de mule.
12. Evénement fortuit. — Selle grossière. — Préfixe.
13. Conjonction. — Surnom de Hugues, roi de France. — Arbrisseau de la Chine. — Ville de Chaldée.
14. De l'alphabet grec. — Sorte de laine d'Espagne. — Lac de l'Afrique équatoriale.
15. Rivière de France. — Pavillon de grosse toile. — Partie du jour.

VERTICALEMENT

1. Groupe d'îles près de Venise. — Eten due d'eau peu profonde. — Marque pour classer dans un inventaire.
2. En forme d'œuf. — Contraction du son des voyelles. — Ville de Suisse.
3. Conj. — Enfant célèbre par son héroïsme, né à Avignon. — Pièce cannelée en spirale. — Ville d'où partirent les hébreux.
4. Ingénieur français, né à Ouchy. — Saison. — Nombre.
5. Pièce de bois d'une charue. — Empereur romain en l'an 69. — Partie inférieure.
6. Canton Suisse. — Sorte de jeu de cartes. — Joueur qui n'a pas fait de levée.
7. Largeur d'une étoffe. — Corps de tout blason. — Grande voie de communication (fig.).
8. Possèdent. — Plante potagère. — Pièce pour soutenir les tonneaux.
9. Crier, en parlant de l'âne. — Ornement de comble. — Conjonction.
10. Gardien des troupeaux d'Ulysse. — Seigneur, chez les anciens Arabes. — Point cardinal.
11. Liquide. — Général français, né à Menton. — Physicien allemand.
12. Monnaie. — Parasite. — Chevalier qui parut habillé en femme à la Cour.
13. Mesure chinoise. — Lac de Suisse. — Torero à pied. — Du verbe avoir.
14. Gaz incolore. — Folie partielle. — Canton arrosé par la Reuss.
15. Prénom du chef de la famille des imprimeurs Manuce. — Crevasses du pli du genou. — Allure du cheval.

et que sa mère avait trouvé très lourd un loyer de trois mille francs.

Rue de Moscou, madame de Rey avait trois domestiques: une femme de chambre, un valet de chambre et une cuisinière. Rue Laugier elle n'avait plus qu'une bonne à tout faire et seulement un loyer de mille francs.

— Si le marquis de Villiers lui fait réellement des rentes, se dit Morlot, il me paraît certain qu'elle se prive et cherche à faire des économies pour que son garmement de fils puisse continuer à mener joyeuse vie.

Il n'eut plus aucun doute à ce sujet lorsque quelques-uns des fournisseurs de madame de Rey lui eurent dit qu'ils étaient forcés de lui faire crédit. Cependant elle payait assez régulièrement tous les mois et toujours en changeant des billets de mille francs; mais au bout de quelques jours, l'argent ayant probablement disparu, le crédit recommençait.

Dans de semblables circonstances, les boutiquiers et les concierges sont généralement au courant des choses. C'est à eux, naturellement, que Morlot s'adressait pour obtenir des renseignements.

On lui apprit encore que madame de Rey sortait très rarement, qu'elle ne recevait que peu de visites, qu'elle était souvent plus de huit jours sans voir son fils, lequel, d'ailleurs, n'avait pas précisément pour elle le respect qu'un fils doit à sa mère.

Tous les quinze jours à peu près, son gendre, le marquis de Villiers, venait la voir. Il restait souvent plus d'une heure avec elle. Quant à la marquise de Villiers, elle n'avait jamais fait une visite à sa mère. On ne comprenait pas cela, et pour beaucoup de gens du quartier c'était un sujet d'étonnement.

La personne qui parlait ainsi à Morlot ajouta :

— Madame de Rey est une femme très fière, très hautaine, qui ne parle jamais à personne; c'est à peine si elle daigne répondre par un mouvement de tête quand on la salue. Elle a parfois dans le regard, quelque chose d'effrayant. Elle paraît jouir d'une assez bonne santé; cependant elle est toujours très triste, comme si elle souffrait d'un mal inconnu. On devine qu'elle a eu de grands chagrins, qu'elle n'a jamais eu à se louer beaucoup de ses enfants. Tout de même, c'est triste, à son âge, après avoir connu l'opulence et s'être sacrifiée pour ses enfants, de vivre ainsi seule, comme une abandonnée.

Son gendre, M. le marquis de Villiers, est, dit-on, un grand seigneur immensément riche; il lui donne certainement de l'argent, peut-être beaucoup; mais, comme je viens de vous le dire, la vieille dame est fière; bien sûr, elle ne dit pas tout à son gendre. M. de Villiers ne sait pas qu'elle a vendu ou porté au Mont-de-Piété, ses bijoux et presque toute son argenterie, que son fils ne lui laisse rien et qu'il ne la quitte pas d'une minute tant qu'il lui sent un peu d'argent. C'est ce qui fait qu'elle est obligée, presque toujours, d'acheter le pain, la viande et le reste à crédit.

Enfin, voilà la vérité: sa fille, qui est marquise et riche, l'abandonne tout à fait et son fils, qui ne pense qu'à courir et à s'amuser, ne s'est même pas aperçu que l'hiver dernier elle manquait de bois pour se chauffer.

— Cela ne m'étonne pas, pensa Morlot.

Il se trouvait, sur ce point, suffisamment renseigné.

Mais l'agent de police était un homme prévoyant. Comme il pouvait y avoir nécessité de surveiller madame de Rey et son fils, il crut devoir examiner d'avance comment une surveillance pourrait être établie autour de leur habitation. C'est ce qu'il fit avant de quitter les Ternes. La chose lui parut très facile. En effet, madame de Rey occupait une petite maison, un pavillon si l'on veut, à un seul étage, qui avait été construit au fond d'un jardin.

Ce pavillon était une dépendance d'une assez belle maison élevée sur la rue Laugier et en était éloigné d'environ trente mètres. On entrait dans le jardin, planté de grands arbres et de massifs d'arbustes, par une porte vitrée qui s'ouvrait sous le porche de la grande maison. Une allée large et droite conduisait au pavillon. Mais on pouvait également entrer dans le jardin et arriver chez madame de Rey en ouvrant une petite porte percée dans le mur de clôture et donnant sur une sorte de ruelle parallèle à la rue Laugier.

Il était donc facile de se placer en observation dans la ruelle ou dans un terrain à vendre, qui se trouvait juste en face du pavillon.

Grâce aux renseignements qu'il avait recueillis, Morlot, ne voulant rien négliger, traça assez exactement sur une feuille de papier le plan de l'habitation.

Rez-de-chaussée: deux pièces de chaque côté d'un assez large corridor; à droite, en entrant, la salle à manger; au fond, la cuisine ayant une porte de sortie sur le jardin avec quelques marches de pierre à descendre. A gauche, une chambre où couchait la domestique, une autre petite pièce servant de débarras et d'office, puis l'escalier.

A l'étage: un salon et les deux chambres de la mère et du fils, séparées par un double cabinet de toilette. La chambre de Raoul était sur le devant. Celle de madame de Rey avait deux fenêtres, dont l'une s'ouvrait directement au-dessus de la porte de service de la cuisine.

— Maintenant, se dit Morlot, passons à un autre exercice. Il s'agit de savoir à quoi M. de Rey emploie son temps et comment il dépense son argent et celui de madame sa mère.

Il apprit d'abord que Raoul n'avait pas d'emploi, qu'il ne faisait absolument rien, et, bientôt après, que c'était un homme sans cœur, sans dignité, de mœurs dissolues; un viveur, un joueur, un coureur de filles, un débauché de la pire espèce, faisant avec cynisme l'apologie des vices les plus douteux; enfin, un être dégradé, misérable, abject, capable de tout pour arriver à satisfaire ses passions avides.

Une autre personne dit à Morlot:

— M. de Rey va très fréquemment rue de Provence, chez une dame qui donne des soirées et reçoit une nombreuse société, composée généralement de jeunes gens et de femmes galantes. Souvent, M. de Rey passe la nuit chez cette dame.

— La dame en question est évidemment l'amie de mon débauché, se dit l'agent de police. Cela est bon à savoir.

Et il mit sur son carnet le numéro de la maison de la rue de Provence, accompagné de cette note: à voir plus tard.

Il ne lui vint pas à l'idée que l'amie de Raoul, qui recevait des jeunes gens et des femmes galantes, pouvait être en même temps qu'une femme galante, aussi l'aimable directrice d'un tripot.

Malgré son habileté et son flair, l'agent de police ne pouvait pas tout

deviner. S'il eût seulement soupçonné la vérité, il ne serait pas allé plus loin dans ses recherches, car, surprendre Raoul de Rey volant au jeu, c'était trouver ce qu'il cherchait : le moyen de le mettre entre les mains de la justice.

Morlot connaissait à Paris plusieurs huissiers. Le premier qu'il vit le dispensa de se présenter chez les autres. Il lui parla des nombreuses poursuites judiciaires dont M. Raoul de Rey était l'objet.

— Il serait difficile d'établir, même approximativement, le chiffre de ses dettes, dit l'huissier, et ses ressources, que je ne connais pas, sont évidemment insuffisantes pour le genre de vie qu'il mène. Quand, contraint et forcé, il arrive à payer un de ses créanciers, je suis persuadé qu'il bouche un trou en en faisant un autre.

Pour ma part, je l'ai déjà poursuivi cinq ou six fois et je le poursuis encore. En ce moment, sa situation paraît être plus difficile que jamais. Plus il avance, plus il s'enfonce.

Il avait, il y a deux ans, une amie qui demeurait rue de Ponthieu. Il a dépensé pour elle des sommes considérables; c'est de là que viennent en partie les dettes qu'il a aujourd'hui. Il avait alors un certain crédit, car dans les moments critiques le marquis de Villiers, son beau-frère, venait à son secours. Mais il paraît que le marquis a fini par se lasser. Il a probablement reconnu l'inutilité de ses efforts pour combler un gouffre sans fond.

Dans le quartier Beaujon, M. de Rey a une réputation déplorable. Il devait à tous ses fournisseurs. A un seul, un marchand de vins fins, il devait plus de six mille francs; il est vrai que sur cette somme mon client avait eu la faiblesse de lui prêter trois mille francs. Je l'ai poursuivi à outrance, et, grâce à mon énergie, le marchand de vins a été payé, non par lui, mais par le marquis de Villiers, qui est venu ici lui-même m'apporter la somme.

Bref, M. de Rey ne doit plus savoir où donner de la tête; c'est un homme embourbé et aux abois. Entre nous, — ceci est tout à fait confidentiel, — j'ai la conviction intime que M. de Rey finira mal.

— C'est aussi la mienne, dit l'agent de police, qui avait plus encore que l'huissier des raisons pour le croire.

Il voulut savoir ce qu'on pensait et ce qu'on disait de Raoul de Rey dans le quartier Beaujon.

Comme le lui avait dit l'huissier, sa réputation y était des plus mauvaises. Il était encore le débiteur de plusieurs fournisseurs à qui ses grands airs avaient inspiré une trop facile confiance.

— Son amie et lui scandalisaient tous les honnêtes gens, dit à Morlot une marchande de comestibles de la rue de Ponthieu; aussi a-t-on appris avec satisfaction que le propriétaire leur avait donné congé. Je vous assure qu'on les a vus partir avec joie; ils n'en ont pas moins laissé de tristes souvenirs.

J'ai eu le malheur, moi aussi, de leur faire crédit, et ils m'ont fait perdre plus de deux cents francs.

— Pourquoi ne poursuivez-vous pas? demanda Morlot.

— D'abord, j'ignore ce que la femme est devenue; quant à M. de Rey, rien à faire de ce côté; je sais d'avance que j'en serais pour les frais de poursuite en plus de ce qui m'est dû. On peut se laisser tromper quand on croit les gens convenables; mais quand on les connaît et qu'on sait

ce qu'ils valent, on aime mieux perdre que d'avoir encore affaire à eux.

— Au fait, vous avez peut-être raison, dit Morlot. Comment se nommait l'amie de M. de Rey?

— Oh! ces sortes de femmes changent de nom chaque fois qu'elles changent de logement. Ici elle se faisait appeler madame de Nève.

— Il est probable que M. de Rey vit toujours avec elle.

— Je crois, au contraire, qu'après l'avoir ruiné elle est en train d'en ruiner un autre. Du reste, déjà avant de quitter la rue de Ponthieu, voyant qu'elle ne pouvait plus entretenir son luxe, elle lui avait donné un successeur.

— M. de Rey le savait-il?

— Sans aucun doute. Il était excessivement jaloux, et Juliette, la femme de chambre de madame de Nève, lui rapportait tout ce qui se passait chez sa maîtresse en son absence. Encore une pas grand-chose que cette Juliette.

Quelque temps après, quand j'appris qu'on avait donné congé à madame de Nève, je montai chez elle, un soir, espérant me faire payer ce qu'elle me devait.

Pendant que j'attendais dans l'antichambre, j'entendis un bruit de voix dans la pièce à côté. C'étaient M. de Rey et Juliette qui avaient ensemble une discussion assez vive. M. de Rey paraissait très mécontent, il parlait haut. A moins de me boucher exprès les oreilles, j'étais forcée d'entendre.

Je compris que Juliette refusait ou ne pouvait pas lui dire quelque chose qu'il voulait savoir. Alors M. de Rey s'emporta et j'entendis très distinctement ces paroles :

— Tu dois me servir et m'obéir; tu oublies donc ce que tu as fait, misérable! Tu sais que si je disais un mot, demain tu serais arrêtée et traînée en prison! J'ai tes lettres, je les garde; tu m'appartiens, tu es mon esclave.

— Vous avez entendu cela? s'écria Morlot.

— Parfaitement!

— Je comprends, répliqua l'agent de police; mais c'est grâce à des craintes et à des scrupules semblables aux vôtres que beaucoup de scélérats échappent à la justice, restent longtemps à l'abri du châtiement qu'ils ont mérité et peuvent commettre de nouveaux crimes. Savez-vous ce qu'est devenue cette demoiselle Juliette?

— Non. Je n'ai plus entendu parler d'elle. Peut-être est-elle restée au service de madame de Nève.

Malgré les recherches que Morlot fit encore dans le quartier, il lui fut impossible de découvrir la nouvelle demeure de la femme qui se faisait appeler, rue de Ponthieu, madame de Nève. Il ne fut pas plus heureux au sujet de Juliette.

XIII

Morlot inquiet

LES renseignements recueillis par l'agent de police devenaient nombreux; mais il ne trouvait toujours point ce qu'il cherchait.

Ce que Morlot désirait, ce qu'il attendait, ce qu'il espérait, c'était de découvrir dans l'existence de madame de Rey et de son fils, en dehors du vol de l'enfant de Gabrielle Liénard et de la fausse déclaration à la mairie de Villiers, un acte quelconque qui fût de nature à faire lancer contre tous les deux, ou contre un seul, un mandat d'amener.

Faire cette découverte eût été pour lui une joie suprême, car alors

il sortait de l'étrange situation dans laquelle il se trouvait; il sentait que sa conscience serait satisfaite, s'il parvenait à livrer les coupables à la justice sans toucher directement à la marquise de Villiers.

Il continua ses recherches en fouillant audacieusement dans le passé de la mère et du fils.

Il apprit que de vingt à trente ans l'existence de Raoul avait été également déplorable.

A peine sorti du collège, cherchant partout le plaisir, il s'était livré à tous les excès, à tous les désordres honteux. Loin de le maintenir et de lui reprocher sa conduite, sa mère, au contraire, paraissait l'applaudir. Elle ne s'était pas seulement montrée indulgente et faible, elle avait, en quelque sorte, encouragé ses vices et excité ses passions. Folle de son fils, trouvant toujours bien ce qui était blâmable, elle n'avait jamais senti la responsabilité qui pesait sur elle, elle avait manqué à tous ses devoirs de mère et de tutrice.

Aussi, ce qui était facile à prévoir arriva.

Après avoir payé plusieurs fois les dettes de Raoul, elle se trouva complètement ruinée.

Morlot fut indigné quand on lui eut dit que cette mère coupable n'avait jamais aimé sa fille, qu'elle l'avait tenue constamment éloignée d'elle, et que sa part d'héritage, sa dot, avait été livrée à son frère pour payer ses plaisirs.

Assurément, tout cela était bon à savoir. Mais l'agent de police n'était nullement satisfait. Il ne trouva rien, pas plus après qu'avant le crime d'Asnières, qui lui permit de s'écrier :

— Cette fois, je les tiens!

Dans sa contrariété et son dépit il y avait de la fureur.

Il se dit :

— Quand je chercherais des renseignements pendant quinze jours encore, je n'en apprendrais pas davantage. Il ne me reste plus, jusqu'à nouvel ordre, qu'à avoir l'œil sur M. de Rey.

Le soir, en rentrant chez lui, il dit à sa femme :

— Je suis suffisamment renseigné aujourd'hui sur les Rey; j'ai un dossier complet. Je vais m'en tenir là pour le moment. En quelques mots, voici le résumé de tout ce que j'ai appris :

Madame de Rey a été de tout temps très dure pour sa fille, qu'elle n'aime pas, qu'elle n'a jamais aimée. En revanche elle adore son fils, qui l'a ruinée autrefois, et qui lui prend encore aujourd'hui tout l'argent qu'elle reçoit du marquis de Villiers. Elle vit seule, tristement, presque dans la misère, son fils ne lui laissant rien. Elle paraît souffrir d'un mal inconnu, m'a-t-on dit. Peut-être le remords du crime. Quant à M. Raoul de Rey, c'est un homme taré, un être méprisable et vil, un gredin de la plus rare espèce. Il est couvert de dettes et n'a plus de crédit nulle part.

Maintenant, sachant ce qu'est la mère et ce que vaut le fils, je peux me présenter hardiment devant la marquise de Villiers. Demain elle aura ma visite.

— La démarche que tu vas faire est extrêmement délicate, mon ami, dit Mélanie; tu ne dois agir qu'avec beaucoup de prudence et être très circonspect. Il me semble qu'avant de te présenter à l'hôtel de Villiers, tu devrais prévenir la marquise.

— A quoi bon?

— D'abord, elle peut être sortie.

— Je l'attendrai.

— Il peut se faire aussi que, pour une cause ou pour une autre, elle ne puisse pas te recevoir.

— C'est vrai.

— Ensuite, le marquis peut se trouver là. Tu serais alors fort embarrassé, puisque c'est un entretien secret que tu veux avoir avec elle.

— C'est encore vrai, répondit Morlot. Ainsi, tu me conseilles de lui écrire pour lui annoncer ma visite?

— Oui, il faut qu'elle s'oit prévenue par une lettre.

— Qu'est-ce que je lui dirai, dans cette lettre?

— Que tu as à lui faire une communication très importante, à lui parler de choses graves qui l'intéressent; tu la préviendras que tu désires lui parler sans témoin, et tu lui diras quel jour tu te présenteras à l'hôtel de Villiers ou ailleurs.

— Dans ce cas elle aurait à me répondre.

— Naturellement.

— Et si elle ne me répondait pas?

— Alors tu lui écrirais de nouveau pour lui annoncer ta visite.

— Tout cela demandera quatre ou cinq jours; du temps perdu!

— Tu n'as plus à le compter, après t'être livré pendant plus de six années à d'inutiles recherches, dit Mélanie en souriant. Du reste, continue-t-elle, il est possible que madame de Villiers puisse te recevoir et causer avec toi, en tête-à-tête, sans être gênée par son mari, ni par ses domestiques. Mais il y a des femmes qui ne sont jamais complètement libres, même dans leur maison. Je pensais à cela en te disant de prier la marquise de te fixer un rendez-vous.

— Que de précautions! fit Morlot.

— Dans cette circonstance, mon ami, tu ne saurais en prendre trop. La marquise de Villiers va se trouver vis-à-vis de toi dans une situation extrêmement difficile et pénible; c'est pourquoi je te recommande encore de ne rien brusquer, d'être prudent et discret. Sache bien que tu obtiendras plus par la douceur qu'en employant la menace. Tu diras à la marquise ce que tu veux, ce que tu as droit d'exiger d'elle, et tu verras ce qu'elle te répondra.

Il y eut un moment de silence.

— J'écirai ce soir à la marquise, reprit Morlot, et demain matin je porterai ma lettre moi-même à l'hôtel de Villiers.

— Va, mon ami, dit Mélanie, tu rempliras dignement ta mission, je n'en doute point. Tu sais les égards que tu dois à cette noble jeune femme, et tu n'oublieras pas qu'elle est à Paris, à Villiers, à Miéran, partout où elle passe, la consolatrice des affligés, la protectrice de tous les malheureux.

— J'avais juré de découvrir les auteurs du vol de l'enfant et de les livrer à la justice qui venge et qui punit, prononça Morlot d'une voix lente et grave; j'ai juré en même temps que je retrouverais l'enfant pour le rendre à sa mère... j'ai découvert les coupables, j'ai retrouvé l'enfant. Mélanie, je manque à mon premier serment, mais je serai fidèle à l'autre. Je tiendrai la promesse que j'ai faite à Gabrielle, je lui rendrai son enfant.

— Oui, et après cela tu auras fait beaucoup, tu auras fait assez.

Un éclair jaillit des yeux de Morlot.

— Après cela, j'attendrai, murmura-t-il sourdement.

Son visage changea subitement d'expression.

— As-tu vu Gabrielle aujourd'hui? demanda-t-il.



Poils PARTIS

FIGURE
LEVRES
MENTON

Heureuse! Quand j'avais de vilains poils sur la figure et le menton... j'étais délaissée... découragée. Dépilatoires, cires, liquides, rasoir même, tout échouait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit! Ce secret a rendu la beauté et le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT. "Comment se débarrasser des poils superflus", explique cette méthode et ses succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mlle Annette Lanzette, 93-95, rue Church, Dépt. C-679, Toronto, Ontario, Canada.

JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITE avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE
2515 RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



Ne Souffrez Plus

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

Prenez

ANTALGINE

pour Maux de Tête
Douleurs Périodiques,
Migraine, Nervosité,
Mal de dos

En Vente Partout
25¢

Agents demandés pour vendre des cravates. Vous pouvez faire 100% de profit. Demandez immédiatement des échantillons gratuits et un territoire exclusifs. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto.

— Non, répondit Mélanie.
— Ni hier, ni aujourd'hui, c'est singulier.
— Si je n'avais pas été très occupée ce matin, je serais allée chez elle.

— Elle ne reste jamais deux jours de suite sans venir, reprit Morlot. Mélanie, elle est peut-être malade.

— Je ne le suppose pas. Si Gabrielle était indisposée au point de ne pouvoir quitter la chambre, elle m'aurait fait prévenir.

— C'est juste.

— Du reste, elle ne vient pas tous les jours me voir au retour de sa promenade habituelle; nous aurons certainement sa visite tout à l'heure. En l'attendant nous allons dîner.

— C'est prêt?

— Dans deux minutes.

Mélanie courut à sa cuisine et revint au bout d'un instant apportant le potage.

Ils se mirent à table, et, en mangeant, ils causèrent encore de la visite que Morlot allait faire à la marquise de Villiers.

Quand ils eurent achevé leur repas, Mélanie mit sur la table les tasses à café.

— Gabrielle prendra le café avec nous, dit Morlot.

La jeune femme s'empressa d'apporter une troisième tasse.

Morlot resta à table pendant que Mélanie allait et venait de la salle à manger à la cuisine, se livrant à ses occupations de ménagère.

Morlot regardait souvent l'heure à sa montre.

Il finit par perdre patience.

— Mais elle ne vient pas! s'écria-t-il.

— Quelle heure est-il donc? demanda Mélanie.

— Bientôt neuf heures.

— C'est étonnant, elle n'arrive jamais aussi tard.

— Je ne suis pas tranquille, dit Morlot.

— Veux-tu que je te serve ton café?

— Non, je m'en passerai ce soir.

Il se leva de table brusquement et se mit à marcher avec agitation. L'inquiétude était peinte sur son visage.

— J'en reviens à ma première pensée: Gabrielle est malade.

Mélanie commençait aussi à être inquiète.

— Je suis comme toi, dit-elle, je ne sais quoi m'imaginer. Veux-tu que j'aille jusque chez elle?

— Non, répondit-il, j'y vais moi-même.

— Eh bien, je vais passer une robe et j'irai te rejoindre.

Morlot prit son chapeau, s'élança hors de chez lui et descendit rapidement l'escalier.

Avant d'entrer dans la maison où demeurait Gabrielle, il leva les yeux pour voir si l'une des fenêtres était éclairée. Il n'y avait de la lumière ni dans la salle à manger, ni dans la chambre à coucher.

Morlot sentit augmenter son inquiétude. Il traversa la rue d'un bond et entra dans la loge des concierges. Ceux-ci s'empressèrent de lui offrir un siège.

— Non, merci, dit-il, je ne veux pas m'asseoir. Je venais faire une visite à madame Louise; j'ai regardé ses fenêtres, il n'y a pas de lumière chez elle; est-ce qu'elle n'est pas encore rentrée?

Le concierge et sa femme échangèrent un regard étonné.

— Non, monsieur Morlot, elle n'est pas rentrée, répondit la femme. Nous parlions d'elle à l'instant, mon homme et moi; je lui disais que, bien sûr, madame Louise était chez vous

et qu'il ne fallait pas nous inquiéter? Ainsi, monsieur Morlot, vous ne l'avez pas vue?

— Non, et je ne vous cache pas que je suis très inquiet.

— C'est tout de même bien étonnant! dit la femme.

— Très étonnant! amplifia la concierge.

— A quelle heure est-elle sortie ce matin?

— Hier matin, monsieur Morlot.

— Comment, hier? fit Morlot avec stupeur.

— Oui, hier, monsieur Morlot. Quelle heure pouvait-il être? demanda-t-elle à son mari.

— A peu près huit heures, répondit la concierge.

L'agent de police était devenu très pâle.

— Et depuis hier matin vous ne l'avez pas vue? s'écria-t-il d'une voix frémissante.

— Nous ne l'avons pas vue, monsieur Morlot; c'est pour cela que nous étions très surpris, mon homme et moi.

Morlot était consterné.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, que lui est-il arrivé?

— Il ne faut pas vous effrayer, monsieur Morlot, hasarda la concierge.

— Ah! vous croyez que je peux rester calme, répliqua-t-il en proie à une agitation croissante, quand je suis tourmenté par toutes sortes de craintes? Non, je suis désolé, désespéré! Pourquoi n'êtes-vous pas venue me prévenir hier soir?

— Nous avons pensé que madame Louise était chez vous.

— En effet, vous avez pu le supposer; mais il fallait venir ce matin.

— Demandez à mon homme ce que je lui ai dit.

— Voici ce que ma femme m'a dit ce matin, monsieur Morlot: "Tiens, madame Louise n'est pas rentrée hier soir; elle a encore couché chez son amie Mélanie comme l'autre nuit."

— Vous le voyez, monsieur Morlot, vous ne pouvez pas me faire de reproches, reprit la concierge. Bien sûr, je serais allée vous trouver tout de suite, si je n'avais pas pensé que madame Louise fût chez vous.

— C'est vrai, dit Morlot, vous ne pouviez pas savoir.

Ainsi, elle est sortie hier matin vers huit heures. Est-ce qu'elle ne vous a pas parlé?

— J'étais dans l'escalier quand elle est descendue; comme toujours, elle avait son panier à son bras. Je lui ai demandé si elle allait faire ses provisions.

— Non, me répondit-elle, j'ai déjà déjeuné.

— Alors vous sortez?

— Oui.

— Il est de bien bonne heure.

— C'est vrai; mais le temps est superbe, et j'ai envie de faire aujourd'hui une longue promenade. Et elle s'en est allée sans me dire autre chose.

Dites donc, monsieur Morlot, elle s'est peut-être égarée dans un quartier qu'elle ne connaît pas.

L'agent de police haussa les épaules.

— On ne reste pas perdu deux jours dans les rues de Paris, répondit-il.

Il resta un moment silencieux.

— Je vais rentrer chez moi, reprit-il; mais je reviendrai à onze heures. Si madame Louise rentrait, je veux encore l'espérer, ne lui dites rien.

Morlot trouva sa femme habillée, prête à sortir.

— Gabrielle est malade! s'écria-t-elle, voyant l'air effaré de son mari et la pâleur de son visage.

— Non, répondit tristement Morlot, Gabrielle n'est pas chez elle.

— Gabrielle n'est pas chez elle! répéta Mélanie comme un écho.

— Elle est sortie hier matin à huit heures, tu entends bien? hier matin, et depuis elle n'a pas reparu.

Mélanie resta immobile, comme pétrifiée, les yeux démesurément ouverts, fixés sur son mari, qui s'était affaissé sur un siège.

L'agent de police paraissait anéanti...

Vainement il essayait de réfléchir, il ne parvenait pas à ajouter une pensée à une autre; il y avait une tempête dans son cerveau.

XIV

Une lumière qui s'éteint

AU bout d'un instant, Mélanie parvint à se remettre de son émotion. Lentement elle s'approcha de son mari.

— Est-ce que les concierges ne savent rien? lui demanda-t-elle.

— Rien, répondit-il.

— Elle ne leur a donc rien dit en sortant?

— A la femme, qui s'étonnait de la voir sortir si tôt, elle a simplement répondu que, le temps étant très beau, elle désirait faire une longue promenade. Ils ne se sont pas inquiétés, ils croyaient qu'elle était ici.

Mélanie baissa tristement la tête. De grosses larmes roulaient dans les yeux de Morlot.

— Que supposes-tu? demanda Mélanie, après un moment de silence.

— Que veux-tu que je suppose?

Je ne comprends rien à cela; je suis terrifié, je n'ai plus ma tête à moi. Gabrielle a disparu; voilà le fait. Comment l'expliquer? Je cherche, je ne trouve rien; je ne peux pas deviner. Toutes sortes de pensées se heurtent confusément dans ma tête où il y a comme un brasier.

Mélanie laissa échapper un gémissement.

— Evidemment, un nouveau malheur lui est arrivé, reprit Morlot. Comment la secourir? Je n'en sais rien, je ne sais rien... Et ne pouvant rien faire, impuissant, dévoré d'inquiétude, je suis forcé de rester les bras croisés. On peut tout supposer, même les choses les plus affreuses.

Si, prise d'un mal subit, il lui eût été impossible de rentrer chez elle, elle nous aurait fait prévenir. A-t-elle été victime d'un de ces terribles accidents qui arrivent journellement dans Paris? Demain je tâcherai de le savoir. Je ne veux pas admettre l'hypothèse du suicide.

— Oh! non! oh! non! s'écria Mélanie.

— Et pourtant, c'est possible.

— Gabrielle est incapable d'en avoir eu seulement la pensée, répliqua Mélanie avec force.

Morlot hocha la tête.

— Elle a tant souffert et elle est encore si malheureuse! dit-il d'un ton douloureux.

La figure dans ses mains, Mélanie se mit à pleurer.

A onze heures, Morlot sortit pour faire aux concierges de Gabrielle la visite qu'il leur avait annoncée.

La jeune femme n'était pas revenue. Il entra chez lui plus agité et plus anxieux encore.

Mélanie pleurait toujours.

— Il faut te coucher, lui dit-il.

— Et toi?

— Est-ce que tu vas écrire la lettre à la marquise.

— Non, répondit-il d'un ton farouche; j'attends.

Et il eut un regard qui fit frissonner Mélanie.

— Morlot, lui dit-elle, en le regardant fixement, tu médites quelque chose de terrible!

— C'est vrai.

— Que veux-tu faire? Eh bien, je vais te le dire. Si dans trois jours Gabrielle n'est pas revenue, si je ne sais pas où elle est, ou si j'apprends qu'elle est morte, je n'hésiterai pas à faire mon devoir; oui, je serai sans pitié!... Si je me présente à l'hôtel de Villiers, j'y accompagnerai un commissaire de police, et ce sera pour arrêter la marquise.

Mélanie ne put retenir un cri d'effroi.

— Oh! malheureux! gémit-elle.

— L'agent de police sera un vengeur! ajouta-t-il d'une voix sombre.

— Morlot, et l'enfant? Tu ne penses pas à l'enfant! s'écria la jeune femme; que deviendrait-il, lui?

Morlot se redressa, les yeux étincelants.

— Nous l'adopterons! répondit-il.

Mélanie comprit que, dans l'état de surexcitation où était son mari, il lui serait impossible de lui faire entendre raison.

Morlot avait prié les concierges de Gabrielle de l'avertir immédiatement, si la jeune femme rentrait entre onze heures et minuit, ou s'ils apprenaient d'une façon quelconque ce qui lui était arrivé.

Il attendit inutilement jusqu'à une heure.

Alors il se décida à se mettre au lit. Mais, en proie, comme il l'était, aux plus cruelles appréhensions, il ne lui fut pas possible de s'endormir.

Il se leva de bonne heure, courbaturé, brisé, le corps aussi malade que l'esprit. Avant de sortir il embrassa Mélanie, ce qui était d'ailleurs dans ses habitudes.

— Tu t'en vas déjà? fit-elle.

— Oui.

— Où vas-tu?

— Je n'en sais rien. Où le hasard me conduira. J'ai besoin de me trouver au grand air, de marcher, de me secouer.

Il partit et s'en alla au hasard, comme il l'avait dit, battant le pavé des rues. A huit heures il se trouvait rue de Babylone. L'idée lui vint de prendre un bol de café. Il entra chez madame Philippe. La crémère remarqua qu'il était préoccupé, soucieux, sombre.

— Vous n'avez pas l'air content, lui dit-elle d'un ton amical.

— En effet, répondit-il, je suis très inquiet au sujet d'une jeune femme, d'une amie, que je considère comme ma sœur.

— Est-ce qu'elle est gravement malade?

— C'est pour une autre cause que je suis inquiet. Vous la connaissez peut-être pour l'avoir vue passer, cette jeune femme, car elle venait souvent rue de Babylone. Elle est assez grande, elle a de beaux cheveux noirs et, ce qui est particulièrement remarquable, elle a la figure blanche comme la neige.

— Oh! je l'ai vue plusieurs fois et avant-hier encore.

— Ah! avant-hier, fit Morlot; à quelle heure?

— Il pouvait être huit heures et demie. Elle est bien restée un quart d'heure devant ma boutique, les yeux fixés sur l'hôtel de Villiers, ayant l'air d'attendre quelqu'un.

— Eh bien, depuis avant-hier matin, cette jeune femme a disparu de son domicile. Jugez si je dois être inquiet.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui se trouvait à la table voisine de celle où Morlot s'était assis, et qui avait entendu la conversation, prit tout à coup la parole.

— J'ai vu aussi, avant-hier, la dame dont vous parlez, dit-il.

Morlot se tourna vivement vers le jeune homme.

— Où l'avez-vous vue, monsieur? demanda-t-il.

— Boulevard de Montrouge, devant le cimetière.

— Quelle heure était-il?

— Un peu plus de neuf heures. C'est une pauvre femme qui est folle, n'est-ce pas?

— La personne dont je parlais à madame n'est pas plus folle que vous et moi, répliqua Morlot. Ce n'est pas elle que vous avez rencontrée devant le cimetière du Mont-Par-nasse.

— C'est possible. Mais alors celle que j'ai vue ressemble beaucoup au portrait que vous venez de me faire. J'ai été frappé surtout par la blancheur extraordinaire de son visage, ce qui n'empêche pas qu'elle soit encore très jolie. De plus, elle est grande, elle a les cheveux noirs et de grands yeux très brillants.

— La ressemblance est grande, en effet, dit Morlot. Pouvez-vous me dire comment elle était vêtue?

— Je n'ai pas beaucoup remarqué son costume. Autant que je puis me rappeler, elle portait une robe de laine noire très simple, et une longue pèlerine de soie. Je me souviens qu'elle avait à son bras un panier d'osier teint en noir.

Cette fois Morlot ne pouvait plus douter.

— C'est elle, c'est bien elle! dit-il.

— En ce cas, monsieur, et d'après ce que vous venez de me dire, on a eu tort de la prendre pour une folle. Mais rien de fâcheux ne peut lui être arrivé, et je vais probablement vous tranquilliser en vous disant qu'elle a été emmenée par des agents de police.

— Morlot se dressa sur ses jambes comme poussé par un ressort.

— Des agents de police! exclama-t-il.

— Ils étaient deux.

— Et ils l'ont emmenée? Pour quoi? Qu'avait-elle fait?

— Ils l'ont emmenée dans une voiture avec une autre femme.

— Une autre femme? fit Morlot, je ne comprends pas.

— Je regrette de ne pouvoir vous renseigner complètement, reprit le jeune homme, mais je vais vous dire tout ce que je sais.

— Je vous en prie, dites vite; j'ai besoin de tout savoir...

— J'allais faire une course rue de la Tombe-Issoire; étant pressé, je marchais très vite. Comme je passais devant le cimetière, je vis un rassemblement d'une trentaine de personnes; je m'en approchai, curieux de savoir ce qui se passait. J'arrivais juste au moment où les agents faisaient monter les deux femmes dans la voiture. Et j'entendis l'un d'eux qui leur disait: "Vous vous expliquerez devant le commissaire de police." La voiture partit. Alors je demandai à une personne qui se trouvait là pourquoi on venait d'arrêter ces deux femmes. Elle me répondit:

"Elles se sont querellées et injuriées; elles étaient prêtes à se prendre aux cheveux quand les agents sont arrivés. C'est la plus jeune, celle qui est si pâle, une pauvre folle, qui a attaqué l'autre, m'a-t-on dit. Du reste, je suis arrivée à la fin de la dispute et je n'en sais pas davantage."

Voici un Moyen Facile d'Enrayer un Rhume



Deux comprimés d'Aspirine dans un verre d'eau fondent et agissent vite!



Voici la méthode moderne à suivre pour enrayer un rhume : deux comprimés

d'Aspirine dès que s'en manifestent les premiers symptômes. Répéter la dose au besoin, selon le Mode d'Emploi contenu dans l'étui.

Si vous avez aussi mal à la gorge, broyez et faites fondre trois comprimés d'Aspirine dans le tiers d'un verre d'eau et gargarisez-vous deux fois avec cette solution.

Ingérée, l'Aspirine a pour effet d'enrayer la fièvre, les malaises causés par le refroidissement et le rhume lui-même. Et la médication par gargarisme soulage presque instantanément l'irritation et les dou-

leurs. C'est tout bonnement merveilleux — la solution agit sur la muqueuse endolorie de la gorge à l'instar d'un anesthésique local.

Faites-en l'essai. Nous savons que votre médecin sera de notre avis. C'est efficace, prompt, et préférable à l'emploi de remèdes souvent trop énergiques.

● Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Bayer Company, Limited, de Windsor, Ontario. Exigez les lettres du nom Bayer, en forme de croix, sur chaque comprimé.

Exigez la Marque

ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE



Je ne songeai pas à interroger d'autres personnes, ajouta le jeune homme; je me contentai de ce qu'on venait de me dire et je poursuivis mon chemin.

— Je vous remercie, monsieur, dit Morlot, ce que vous venez de m'apprendre est d'un grand intérêt pour moi.

Cependant il n'était pas délivré de toutes ses craintes et son front restait sombre.

Il paya son bol de café, qu'il n'avait pris qu'à moitié, et sortit de la crèmerie.

— Je ne comprends pas, se disait-il, en se dirigeant vers le haut de la rue de Babylone, non, je ne comprends pas... Je dois croire que Gabrielle a été arrêtée, ce jeune homme n'avait aucun intérêt à me mentir; mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'elle ait injurié l'autre femme, sans que celle-ci l'eût provoquée par une première insulte. Naturellement, Gabrielle s'est défendue. Les agents sont arrivés, il les ont emmenés... Cela, je le comprends jusqu'à un certain point. Mais pourquoi les ont-ils fait monter en voiture? Pourquoi a-t-on pris Gabrielle pour une folle? C'est bien singulier. Ce que je ne comprends plus du tout, c'est qu'après s'être expliquée devant le commissaire de police, Gabrielle n'ait pas été mise immédiatement en liberté. D'ailleurs elle a dû se réclamer de moi. Comment se fait-il que je n'aie pas été prévenu? Et quarante-huit heures, deux jours et deux nuits se sont écoulés!

Non, non, reprit-il, s'arrêtant brusquement, en appuyant sa main sur son front brûlant, tout cela n'est pas clair, c'est tout à fait incompréhensible, je m'y perds.

Il se remit à marcher à grands pas. Sur le boulevard, il trouva une station de voitures de place. Il prit un coupé et se fit conduire successivement chez cinq ou six commissaires de police, où il pouvait supposer que Gabrielle et l'autre femme avaient été conduites.

On lui fit partout cette réponse : — Nous n'avons pas vu les deux femmes dont vous parlez; nous n'avons aucune connaissance de cette affaire.

Morlot ne savait plus que penser. Après avoir vu un instant de lumière, il se retrouvait dans les ténèbres.

Il se rendit à la préfecture de police. Il fut bientôt certain que ni l'avant-veille, ni la veille, ni le matin, aucune femme, répondant au signalement de Gabrielle, n'avait été amenée au Dépôt. Cependant il ne crut pas devoir s'en tenir là. Il compulsa les rapports de tous les commissaires de police de Paris et de la banlieue arrivés à la préfecture depuis deux jours.

Il ne trouva rien. Il avait mis plus de deux heures à faire ce travail inutile.

Il était en face d'une énigme indéchiffrable. Ne sachant plus que faire, il se livrait à toutes sortes de conjectures aussi invraisemblables les unes que les autres. Une idée bizarre lui venait, il la repoussait aussitôt pour en accueillir une autre plus bizarre encore. Il ne voyait plus de clarté ni en lui, ni autour de lui. Il était dans la nuit, une nuit épaisse, lugubre. Il se sentait découragé; il était affolé, désespéré.

XV

Rencontre imprévue

DISONS, maintenant, ce qui s'était passé devant le cimetière de l'Ouest ou du Mont-Parnasse.

Après s'être éloignée de l'hôtel de Villiers, devant lequel elle était restée environ un quart d'heure, comme madame Philippe l'avait dit à Morlot, le hasard seul avait conduit Gabrielle sur le boulevard de Montrouge.

Elle marchait le long du mur du cimetière, absorbée dans ses tristes pensées, les mêmes toujours, lorsque, tout à coup, dans une femme qui marchait d'un pas pressé et en sens inverse, également le long du mur du cimetière, elle reconnut sa fausse amie d'Asnières, Félicie Trélat, ou plutôt Solange, l'associée de Blaireau.

Gabrielle ressentit une forte commotion et il lui sembla que tout se retournait en elle. Un instant son cœur cessa de battre; son sang s'arrêta dans ses veines, la respiration lui manqua et elle chancela comme si elle allait tomber. Un tremblement nerveux la saisit et il lui fut impossible de faire un pas en avant. Mais ce ne fut qu'un moment de faiblesse causée par la violence même de son émotion.

Solange arriva près d'elle et allait passer sans la reconnaître, lorsque Gabrielle, le regard plein d'éclairs, se jeta devant elle et lui barra le passage.

Instinctivement, Solange fit deux pas en arrière.

L'œil enflammé, menaçant, Gabrielle marcha sur elle.

Solange, qui ne la reconnaissait pas encore, la regarda avec surprise et murmura :

— C'est une folle !

Elle voulut s'éloigner. Mais, avant qu'elle eût le temps de faire un pas, Gabrielle bondit sur elle et la saisit par le bras.

Solange essaya de la repousser.

— Vous ne m'échapperez pas, misérable ! dit Gabrielle d'une voix rauque.

Solange tressaillit, et son visage se couvrit d'une pâleur livide. Au son de la voix, elle venait de reconnaître sa victime. Cependant, elle se remit promptement et voulut faire bonne contenance.

— Laissez-moi passer mon chemin, dit-elle; je ne vous connais pas, que me voulez-vous ?

— Ah ! ah ! vous ne connaissez pas ? riposta Gabrielle d'une voix frémissante... Regardez-moi donc ! Non, vous détournez les yeux, vous n'osez pas me regarder. Je suis la malheureuse que vous avez trompée par vos paroles menteuses. Voleuse d'enfant !... Je vous ai retrouvée, enfin, vous voilà, je vous tiens ! Oh ! vous ne m'échapperez pas !... Infâme, qu'avez-vous fait de mon enfant ? Rendez-moi mon enfant ! Rendez-moi mon enfant !

AU CLAIR DE LA LUNE

(Suite de la page 7)

— Va au diable ! clama Jurat qui voulut refermer sa fenêtre, mais ne fit qu'en esquiver le geste, son attention venait d'être retenue par l'enfant qui tirait de fort agréables notes de son violon. La lune venait, à ce moment, de sortir des nuages et le pauvre Crépon, sans doute inspiré par cette lumière douce venue d'en haut, se mit à fredonner un peu tristement :

*Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu ;
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.*

Très ému, le compatissant Crépon porta son tablier à ses yeux pour essuyer une larme, mais le tablier avait un grand trou dans le milieu, ce qui inspira une malicieuse répartie à Jurat qui, pour une fois, se sentit poète :

*Je n'ouvre pas ma porte
A un pâtissier
Qui, la lune porte,
Dans son tablier.*

Ce n'était pas charitable, mais le pauvre pâtissier n'eut pas le temps de s'en plaindre car déjà, le petit italien joueur de violon lui prenait la main et lui disait d'un ton caressant :

— Oh, mossiou ! ricominciate le canzone ! ricominciate le parlé au clair di la louna !

Le bonhomme Crépon recommanda et le petit italien l'accompagna, ou plutôt le guida sur son violon, et il en résulta un air un peu mélancolique, facile à retenir et qui s'adaptait merveilleusement aux paroles. La chanson à la lune fut recommencée une fois de plus, puis une autre, et il arriva que les voisins, charmés par cette mélodie nocturne inattendue, ouvrirent leurs fenêtres et reprirent la chanson en chœur.

Tout joyeux, le petit italien glissa quelque menue monnaie dans la main du bonhomme Crépon puis disparut

prestement. Le lendemain matin, il revenait avec de l'encre, une plume et du beau papier pour se faire écrire les paroles de la chanson composée au cours de la nuit précédente.

— Veux-tu aussi le couplet de Pierre Jaurat ? demanda Crépon.

— Non, répondit le petit italien, io ne vogliis pas la riposta !

Six mois après ce petit événement, le bon pâtissier fut tout étonné de voir entrer chez lui un beau page portant un brillant costume ; avec quelque attention, il finit par reconnaître son petit joueur de violon. Celui-ci lui sauta au cou et lui dit que sa fortune était faite grâce à la chanson au clair de lune ; qu'il était maintenant dans les petits violons du roi et qu'il espérait en un brillant avenir, mais qu'il n'oublierait jamais celui à qui il le devait en premier lieu.

Il tint parole, car bien des années plus tard on pouvait voir dans la splendide maison du petit page devenu grand personnage, un bon vieillard qui avait le titre honorifique de maître d'hôtel mais s'occupait surtout à faire des vers. Voici quelques-uns de ceux qu'il écrivait alors :

*Monsieur Lulli, vous êtes bien
Le plus fameux musicien
Et le plus grand homme de bien
Que, dans tout Paris, je connaisse.
Vous me soignez dans ma vieillesse,
Et vous souffrez patiemment
Que je vous parle à tout moment
Des choses de votre jeunesse.*

Le petit italien de jadis était devenu le grand Lulli, le célèbre musicien dont la renommée devait traverser les siècles et dont la populaire musique d'*Au clair de la lune* devait littéralement faire le tour du monde.

Comme je vous le disais en commençant, quelles sont les rares personnes qui savent que cette douce musique est de Lulli et que les paroles, tant répétées et qui le seront encore tant de fois, sont d'un pauvre bonhomme de pâtissier qui ne fut jamais aussi qu'un pauvre poète mais avait un cœur d'or, ce qui vaut mieux que le talent et même que le génie ?

Solange commençait à sentir la peur s'emparer d'elle. Songeant à prendre la fuite, elle fit un violent effort pour se dégager. Mais la main de Gabrielle, crispée sur son bras, serrait comme des tenailles.

— Je veux mon enfant ! Je veux mon enfant ! criait la jeune fille.

La situation devenait dangereuse pour Solange, car elle craignait de voir apparaître d'un moment à l'autre le képi d'un sergent de ville. Elle ne tenait nullement, on le comprend, à être menée au poste et à avoir à fournir des explications.

— En vérité, je ne sais pas ce que vous voulez dire, prononça-t-elle d'une voix mal assurée ; vous me prenez certainement pour une autre. Et elle jeta autour d'elle des regards éperdus.

— Misérable femme ! reprit Gabrielle, en fixant sur elle ses yeux ardents, maintenant que je vous tiens, après vous avoir si longtemps cherchée, je ne vous lâcherai pas... Ah ! vous feignez de ne pas me connaître et vous dites que je vous prends pour une autre... Non, vous êtes Félicie Trélat, la voleuse d'enfant ! Vous verrez, misérable, vous verrez... Il y a la justice, il y a les magistrats ; ils vous feront parler, eux ; il faudra bien que vous disiez ce que vous avez fait de mon enfant... Ah ! voleuse, voleuse d'enfant !

Déjà, plusieurs personnes qui passaient s'étaient arrêtées près d'elles pour écouter.

Solange chercha à se tirer d'embarras en payant d'audace. Elle se tourna vers les témoins de la scène.

— Messieurs, dit-elle d'un ton très calme en apparence, vous avez entendu les paroles de cette femme ; je n'en suis pas offensée, car elles sortent évidemment de la bouche d'une insensée. Je ne sais pas qui elle est, je la vois aujourd'hui pour la première fois, et elle crie que je lui ai volé son enfant ; c'est bien de la folie... Je passais tranquillement sur le boulevard, allant à mes affaires, lorsqu'elle s'est précipitée sur moi comme une furie. Je vous en prie, messieurs, aidez-moi à me débarrasser de cette malheureuse, qui est privée de sa raison.

— Ne l'écoutez pas, s'écria Gabrielle avec emportement, elle vous trompe... Elle me connaît très bien ; c'est une coquine, elle m'a volé mon enfant !

Solange haussa les épaules. — Vous voyez bien qu'elle est folle, dit-elle.

Et elle ajouta avec un accent plein de compassion :

— Pauvre femme ! je ne veux pourtant pas lui en vouloir. Qui sait ? Elle a eu probablement un enfant, qui est mort, et dans sa folie elle s'imagina qu'on le lui a volé...

— Ce doit être ça tout de même, dit une femme.

Et plusieurs voix répétèrent autour de Gabrielle :

— Pauvre folle !

Les paroles astucieuses de Solange obtenaient le résultat qu'elle avait espéré.

Gabrielle elle-même restait confondue de son incroyable audace. La stupefaction était peinte sur son visage ; il y avait de l'égarement dans son regard plein de lueurs étranges.

Anxieuse, haletante, prise à chaque instant d'un frémissement nerveux, ses yeux cherchaient parmi les personnes présentes un défenseur, un protecteur ; elle interrogeait l'une après l'autre toutes les physionomies et semblait implorer aide et protection.

(La suite dans le prochain numéro)

l'encolure, les grands cols empesés auxquels attachaient encore, toutes pareilles, les des cravates rouge cerise, celle que Fridja avait dénouée de sa gorge blessée, le soir qu'elle s'alita, et celle que, huit jours plus tard, Johannah laissait pour prendre le deuil.

De ce couple touchant que l'hôpital avait uni d'un mot : Ces demoiselles Fjord, Johannah se sentait demeurée comme une épave. Elle comprenait maintenant que, jusqu'ici, sa raison d'exister avait été sa sœur, et l'amertume d'être seule dans la vie. Elle devait pleurer ici, sans témoin, sans une amie, et personne ne lui avait donné ce dont les femmes ont tant besoin quand elles souffrent : une caresse.

Une caresse ! Pour la première fois, elle en imaginait de suaves, d'adorables, toutes celles que sa fièvre et pure pensée put concevoir. Elle songeait à des lèvres qui baiseraient ses mains, à des mains qui essuieraient ses larmes, tendrement, sans qu'elle sût quelles seraient ces mains ni ces lèvres. Et elle rêvait ainsi, dans sa chambre mi-obscurité, désespérée, mais avec l'espoir inavoué, la certitude que bientôt cette porte s'ouvrirait, qu'une personne entrerait et que cette personne serait Vergeas.

Vergeas ! Elle l'attendait, sans savoir pourquoi, avec angoisse et avec tranquillité. La chambre s'obscurcissait lentement ; la blancheur de la fenêtre, drapée de calicot blanc, y maintenait un reste de lumière. Elle n'allumait pas la lampe. Assise à sa table de travail, elle tenait les yeux rivés à la porte qu'il lui semblait voir bouger sans cesse. Sa douleur s'engourdisait en une sorte de somnolence. C'était une langueur presque douce. De longues minutes s'écoulaient. Le crépuscule de février s'attardait.

Soudain, il y eut en elle comme une voix étrangère qui l'éveilla, avec toute sa souffrance, criant : « Fridja est morte, tu ne la reverras plus jamais, jamais !... »

Alors elle retomba le front sur sa table, avec cette plainte :

— Oh ! Vergeas, venez, venez, je suis si seule et je vous aime !

Ce fut une extase. Elle avait pensé vivre à côté de l'amour, mais l'amour passant à côté d'elle l'avait prise par des liens si suaves, si forts, qu'elle allait à lui, irrésistiblement, sans regret, plus fière encore d'aimer qu'orgueilleuse d'avoir jusqu'ici maîtrisé son cœur. Elle aimait humblement, dévotement, comme les femmes, involontairement comme les enfants, et totalement comme un être jeune qui s'éveille. Ce fut une ivresse imprévue. Elle ne savait pas ; elle ne soupçonnait pas ces sphères idéales où l'emportait l'amour. Elle restait immobile, figée dans son rêve, n'osant pas plus bouger que si l'oiseau divin, que son cœur avait capté, sous un geste avait pu s'envoler. Ses lèvres laissaient passer des mots, un souffle : « Vergeas... mon ami... »

Le coup à la porte, qu'elle attendait, résonna enfin, sourd et discret. Elle se leva, du toucher de son doigt sur le bouton électrique fit jaillir la lumière, et alla ouvrir.

Ce n'était pas Vergeas, mais une vieille dame dont les vêtements bruisaient de dessous en soie quand elle entra. Elle était en noir ; sur ses cheveux gris, son chapeau petit posait un bandeau de tulle blanc qui encadrait son beau visage aristocratique et fané. Elle était grande, d'allure hautaine, mais ses yeux bruns, cernés et vifs, respiraient la droiture et la bonté. Elle dit en entrant, avec une froideur légère :

— Mademoiselle, je suis Madame Vergeas.

Et Johannah eut peur.

Ces demoiselles Fjord

(Suite de la page 29)

Etrangère, venue on ne savait d'où, sans famille, inconnue, que ne pouvait-on pas penser d'elle ? Que pensait d'elle cette vieille dame française dont elle chérissait le fils et qui avait droit contre elle à tant de défiance ? Toute la tradition de France dont elle connaissait la rigueur, tout ce qui fait de ce pays une essence si pure, comme une liqueur scellée dans un flacon sacré qu'on défend de tout mélange, la répulsion française à tout ce qui n'est pas français, la force et la faiblesse enfin de cette race de qui elle avait si bien saisi la subtile caractéristique, lui apparaissaient en cette femme distinguée et rigide dont les yeux lui fouillaient l'âme.

Tremblante de timidité, elle lui offrit l'unique fauteuil.

— Mademoiselle, reprit Mme Vergeas avec la plus sincère courtoisie, je sais sous le coup de quelle épreuve vous êtes. Vous avez perdu une sœur charmante. Tout le monde s'est ému de votre douleur, mais moi la première, qui, par mon fils, suivais les péripéties de la maladie. Elle avait vingt-quatre ans, n'est-ce pas ? C'est épouvantable. Permettez-moi, Mademoiselle, de vous offrir mes condoléances les plus vraies. Mais votre sœur est morte d'une mort admirable. Elle est entrée dans la phalange de ceux qui tombent pour l'humanité. Je suis vieille, Mademoiselle, mais je me suis enthousiasmée depuis huit jours pour le drame qui se jouait ici, pour cette jeune fille, victime de ses soins aux petits malheureux.

— Je vous remercie, Madame, dit Johannah.

— Au cimetière, ce matin, je me suis inclinée sur sa tombe comme devant une sainte, et je n'étais pas seule. Des centaines de femmes l'avaient suivie, vous avaient suivie, comme moi. Femmes du monde, femmes du peuple, hommes même, de toutes conditions... Les discours ont été fort beaux, mais le silence religieux de la foule avait plus d'éloquence ; c'était comme un vent d'enthousiasme emportant toutes les âmes vers l'âme de cette jeune martyre. C'était beau !

Johannah jouissait longuement, délicieusement pour sa chérie...

— ... Et puis enfin, Mademoiselle, il faut bien avouer que l'égoïsme est le fond de notre nature, l'égoïsme maternel surtout. Mon fils est médecin. Je sais que, dans les rangs de cette pacifique et laborieuse armée qui lutte contre le mal, la mort prend sa revanche au hasard, tantôt là. La mort a choisi votre pauvre jeune sœur ; elle aurait pu me prendre mon enfant. Alors... vous comprenez ce sentiment bizarre qui me remplissait d'intérêt pour cette jeune inconnue, pour vous-même, Mademoiselle.

— Je vous remercie, Madame, dit encore Johannah toute palpitante.

— Mais ce n'est pas tout. J'entendais parler de vous depuis longtemps, je vous connaissais... et si je viens dans un jour comme celui-ci, Mademoiselle, ce n'est pas sous un prétexte de seule sympathie. Il y a autre chose...

Elle s'embarrassait. Le cœur de Johannah battait à grands coups. Ses yeux erraient par la chambre qu'inondait sans ombre la grande lumière blanche de l'électricité dont le foyer minuscule se fixait au mur.

— J'ai à vous dire autre chose, Mademoiselle, une chose grave. Vous n'êtes assurément pas une femme ordinaire, et je puis avec vous, agir comme je le fais, bien que ce soit contre tous les usages. Vous êtes virile et forte, vous êtes une cérébrale, un être de froide discussion et certes pas l'une de nos petites françaises

— Sait-on qui l'on est ! soupira Johannah.

— Mon fils, Mademoiselle, le docteur Vergeas, qui vous voit dans l'hôpital depuis de longs mois... s'est pris pour vous d'une grande passion. Il vous respecte autant qu'il vous aime, et moi je n'ai pu me défendre d'une estime irraisonnée pour la femme qu'il plaçait si haut.

Johannah la regardait froidement, à son tour, comme s'il se fût agi d'une autre. Elle n'entendait pas le sens complet de ce qu'on lui disait.

— J'ignore comment les choses, en pareil cas, se passent en Norvège, Mademoiselle. Dans notre pays, une mère française s'inquiète de tout ce qui peut concerner le bonheur de son fils ; elle l'entoure de toutes les garanties, elle devient ombrageuse et excessive, peut-être... la conjecture est si grave !... enfin, Mademoiselle... ce que j'ai à vous dire ici devient difficile, pénible même. Pourtant il le faut, et j'estime que vous approuverez ma loyauté envers vous.

— Parlez, Madame, répondit la jeune fille qui se sentait mourir.

— Je suis venue à l'hôpital, secrètement, confidentiellement ; j'ai voulu connaître celle qu'aime mon fils, l'apprécier comme elle le mérite ; chasser aussi l'inquiétude qui saisit toujours une mère française à l'idée d'une bru étrangère. J'ai parlé de vous ici. J'ai fait causer. Vous êtes franche et droite. Mademoiselle, voyez comme je suis sincère envers vous. Est-ce que vous me blâmez ?

— Non, Madame, dit Johannah, très pâle.

— Alors... le dirai-je ?... Des bruits me sont revenus... si nets, si affirmatifs, que je n'ai pas pu, hélas ! en rejeter les conséquences comme celles d'un racontar. Vous ou votre sœur, Mademoiselle, — l'aventure est demeurée imprécise sur ce point — vous ou votre sœur avez eu, l'an passé, avec un jeune interne d'ici... je dirai... des légèretés graves. L'une de vous... laquelle des deux ?... s'est enfuie de l'hôpital en compagnie de ce jeune homme... Ah ! Mademoiselle, le problème est demeuré bien terrible pour moi. Mais il s'agit de telles circonstances ! L'honneur des vieilles familles françaises, voyez-vous, elles le mettent au-dessus de tout. Vous voyez comme je vous parle. Les yeux fermés, confiante, je suis venue à vous. J'ai pensé : si cette jeune fille est coupable, non pas des tiers, non pas des espions, mais elle-même me le dira. Elle-même jugera si elle peut s'appeler Mme Vergeas, ou si elle doit, pour ne pas torturer davantage un cœur d'homme si épris d'elle, s'en aller discrètement, éviter celui auquel elle ne peut lier sa vie, se faire oublier... Vous ne protestez pas, Mademoiselle ?... Alors, c'est vrai... Mais laquelle de vous ?... Je vous regarde... vous me semblez si noble...

Plusieurs minutes Johannah resta muette. Elle revoyait sa chérie couchée si blanche sur son lit de mort, et le char drapé de blanc cahotant par la ville, sous le ciel pur, avec la pitié de la foule le submergeant du plus glorieux honneur qu'un être humain puisse recevoir. Sa morte de ce matin, sa chère morte triomphante, restée dans les souvenirs en vision immaculée, enfouie là-bas, au cimetière, sous une neige de fleurs blanches et dont un seul mot de sa bouche pouvait profaner la mémoire...

— Je quitterai l'hôpital, Madame, dit-elle à la fin, en rougissant.

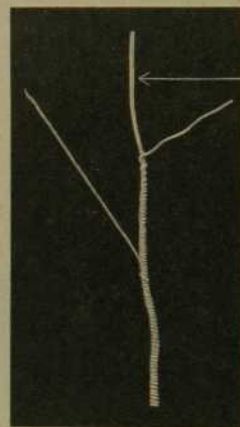
Le Fil Miraculeux

Les applications du caoutchouc sont aujourd'hui innombrables ; tellement que de puissants consortiums se font une véritable guerre pour obtenir le monopole des arbres à caoutchouc. Il est vrai que les chimistes ont pratiquement résolu le problème en créant un caoutchouc synthétique qui est en train de supplanter le caoutchouc naturel.

Il y a quelques années, Percy Adamson, après avoir travaillé assez longtemps dans des filatures, se mit à vendre du fil et autres produits semblables. Il avait toujours été étonné de la grande élasticité des toiles d'araignée et il prévoyait tout le succès qu'obtiendrait un fil, plus résistant sans doute, mais aussi souple, aussi élastique.

« S'il était possible, se disait-il, de tisser avec de la soie ou du coton, une substance élastique, on obtiendrait un tissu très utile pour les ceintures et autres pièces du vêtement. »

Après de nombreux tâtonnements, il réussit à assimiler au latex — liquide provenant de l'arbre à caoutchouc — divers produits chimiques qui l'empêchaient de durcir et en même temps ne lui enlevait aucunement son élas-



ticité. Il en fabriqua des sortes de filaments autour desquels il enroula, en sens inverse l'un de l'autre, un fil de coton.

Plein d'enthousiasme, il se rendit chez un fabricant de chaussettes de New-York. Celui-ci lui affirma qu'il était impossible de tisser un fil aussi élastique. Sans se décourager, Adamson se rendit dans l'atelier, enleva chaussettes et chaussettes et infirma qu'il se rendrait chez lui nu-pieds s'il ne parvenait pas à fabriquer des chaussettes avec son fil. C'était en hiver et sa proposition ne manquait pas d'audace, car il demeurerait à plusieurs milles de la fabrique.

Notre inventeur plaça sa bobine de fil dans la machine et il en sortit des chaussettes. Plus besoin de jarretelles ! Et le Lastex était créé !

Jamais, dans l'histoire du textile, un fil n'a obtenu une vogue aussi rapide. Chaque jour, on trouve une application nouvelle, de plus en plus étonnante ! On en est venu à fabriquer un fil de soie comportant en son intérieur un filament de latex d'une extrême ténuité. Il serait trop long d'énumérer ici tous les usages auxquels le Lastex est mis de nos jours. Chaque fois que vous voyez un tissu élastique, soyez sûr que c'est du Lastex.

Mentionnons seulement les ceintures abdominales et chirurgicales, les bas contre les varices, les sacs à main, les costumes de bain, les soutiens-gorge et corsets, les bas pour hommes ou pour femmes, les pyjamas, les sous-vêtements, les vêtements de sport, etc.

De nombreuses expériences ont démontré que le Lastex résiste à tous les lavages.

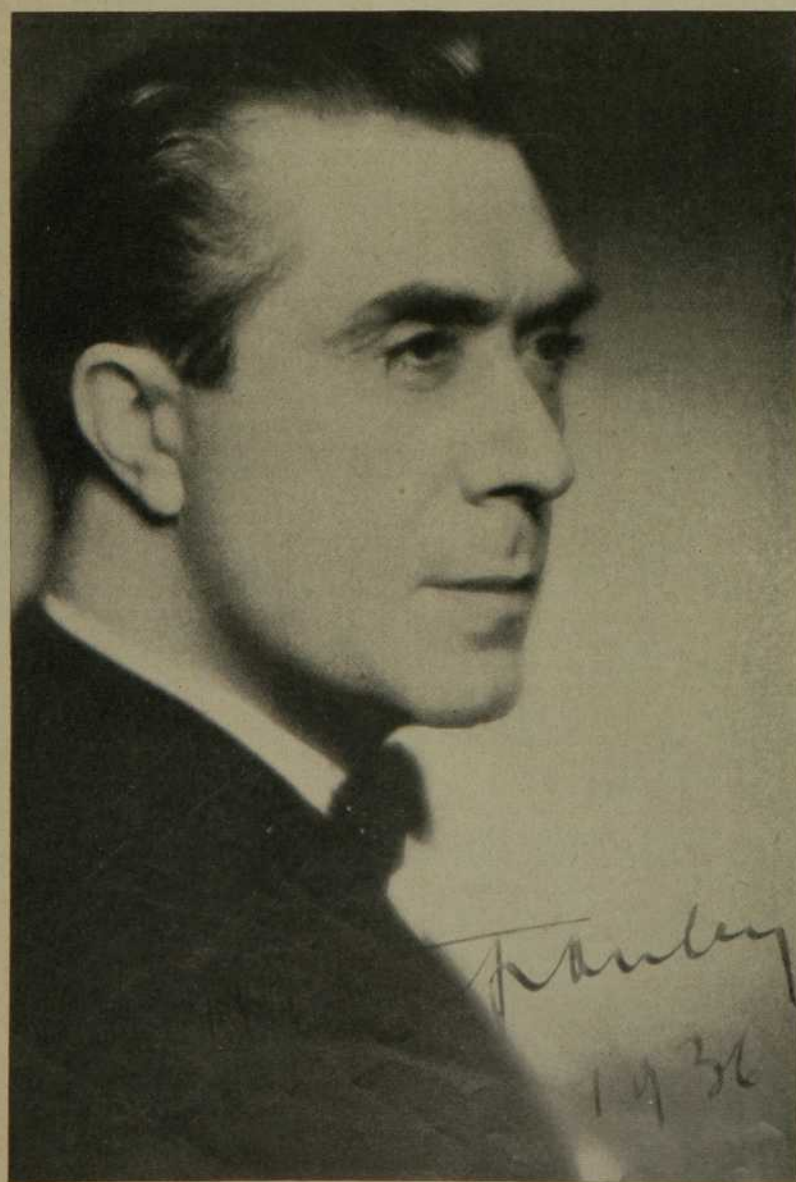
COLETTE YVER

Le Cinéma Français

CETTE délicieuse Française que nous avons vue dans l'inoubliable *Marie Galante*, *My American Wife* et d'autres grands films américains, ne manque pas de talent... et de beauté. Elle est née à Nice, d'un père italien, Victor Galliano, et d'une mère française, Thérèse Capet. Après le lycée, elle étudia au couvent de la Présentation de Marie, à Bordighera, sur la Riviera italienne. A quinze ans, elle alla habiter Biarritz, puis, à Nice, elle dirigea un salon de modes avec sa mère. Mais pas longtemps. Danseuse à Paris, elle eut un rôle modeste dans un film français. Stage au Théâtre des Capucines. Elle avait un an de Conservatoire quand Stanley Scott l'engagea pour un rôle important de *The Ace* qui devait être joué sur une scène de Londres. C'est là que, huit mois plus tard, elle obtint la vedette du grand film *Marie Galante* qui fut tourné à Hollywood. En 1935, elle interpréta un personnage intéressant dans *Under the Pampas Moon*. Getti Gallian est une artiste qui peut devenir une grande vedette... ce que nous souhaitons.



Ketti Gallian



Victor Francen

C'EST plus un jeune premier, mais il a le physique des grands amoureux. Né en Belgique, Francen fut destiné par ses parents au commerce des soieries. Mais, peu enclin au négoce, il se lia d'amitié avec un compatriote comédien, Jahan, qui lui enseigna les premiers rudiments de l'art dramatique. Puis ce fut Paris et le Conservatoire ; il joua ensuite sur des scènes modestes et entreprit des tournées en Amérique du Sud, avec Sacha Guitry. Vite célèbre, il se rendit, quelques années avant la guerre, à Saint-Petersbourg, où il joua en vedette devant la cour impériale ; il tourna quelques films muets : *Le doute*, *La neige sur les pas*. Au parlant, les succès se suivent ; son dernier film : *Le roi*. Fiancé à Yvonne Printemps, Francen mène une vie très tranquille. Son père, qui habite encore Tirlemont, dans les Flandres, est âgé de quatre-vingt-cinq ans, ce qui ne l'empêche pas de monter à cheval chaque matin durant la belle saison.



Peu de personnes savent l'origine du nom de Matane, cette jolie petite ville du Bas-Saint-Laurent. Il vient d'un mot micmac signifiant : « vivier de castor », ou, d'après une version : « nerf qui suit l'épine dorsale ». En tout cas, ce nom est ancien puisque Champlain, dans ses récits, parlait de la rivière Mantanne, située en cet endroit.

En 1931, il y avait dans les neuf provinces canadiennes 6.971 aveugles âgés de 15 ans et plus, et 6.767 sourds-muets.

La taille humaine subit des fluctuations sensibles du matin au soir. Ainsi, un individu qui se lève avec une hauteur de 5 pieds 6 pouces, par exemple, peut très bien se coucher avec un demi-pouce de moins et quelquefois plus, selon l'exercice auquel il s'est livré dans la journée.

La bacille de la peste résiste, pendant plusieurs mois, à une température de moins 30°; celui du charbon, pendant 15 jours, à moins 15°.

A l'époque pliocène, le Plomb du Cantal était un volcan énorme, plus grand que l'Etna, de 40 milles de diamètre et 130 milles de tour.

Le trou le plus profond qu'on ait creusé dans la terre ne dépasse guère un mille et quart. C'est en Haute-Silésie, dans les mines de sel de Paruskovitz, qu'il a été pratiqué. Il s'en faut de 3800 milles encore, en moyenne, pour toucher le « fond ».

Le plus petit mammifère du monde se trouve en Italie et dans le midi de la France. C'est la « crocidure étrusque », sorte de petite musaraigne qui ne pèse pas plus de 2 grammes (un seizième d'once) et mesure un pouce et demi.

C'est en 1570, à l'occasion des noces de Charles IX que, pour la première fois en Europe, un dindon parut sur une table. Cet oiseau, en effet, originaire d'Amérique, était encore à cette époque d'une extrême rareté.

La pêche à la baleine semble avoir été absolument inconnue du monde antique civilisé. Ce n'est que vers le IX^e siècle qu'on commence à voir cette industrie exploitée par les peuples du nord; plus tard, les Basques la monopolisèrent presque totalement, jusqu'à la fin du moyen âge.

La vipère cornue est un des serpents les plus venimeux. Aussi les jongleurs égyptiens la remplacent-ils souvent, dans leurs exhibitions, par une inoffensive couleuvre sur la tête de laquelle, pour simuler les cornes, ils ont greffé des ongles d'oiseau!

Il y a cinq cents ans, il n'était pas exceptionnel d'être attaqué dans les rues de Paris par les loups. Dans les années 1420 et suivantes, le *Journal d'un bourgeois de Paris* relate à plusieurs reprises la capture de trois ou quatre de ces fauves en une nuit, ainsi qu'un certain nombre de personnes, surtout femmes et enfants, dévorées par eux.

Notes Encyclopédiques

CHOSSES ETRANGES — Par PASCAL BOVIN, artiste canadien

Une BONNE

VIEILLE FEMME DE DUBLIN, MRS. E. GOODALL VOULAIT ABSOLUMENT MONTER EN AÉROPLANE POUR FÊTER SON CENT ET UNIÈME ANNIVERSAIRE; CE N'EST QU'À GRAND PEINE QUE SA FAMILLE A PU L'EN EMPÊCHER.

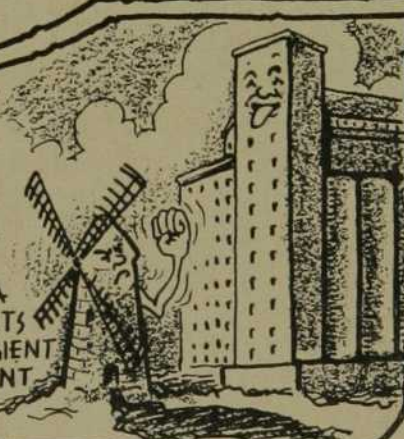


Un PAUVRE

FERMIER, DEMEURANT PRÈS DE PRAGUE, POSSÉDAIT UNE VIEILLE STATUE DANS SON JARDIN; UNE TEMPÊTE BRISA CETTE STATUE ET, À SON GRAND ÉTONNEMENT LE FERMIER TROUVA, DANS L'INTÉRIEUR, DE NOMBREUX BIJOUX ET DE LA MONNAIE D'OR QU'ON SUPPOSE AVOIR ÉTÉ CACHÉS LÀ PENDANT LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Encore

UN MÉFAIT DU MACHINISME; LA CONSTRUCTION D'UN GRAND MOULIN MODERNE PAR LA MUNICIPALITÉ DE DE AAR, AFRIQUE DU SUD A MIS EN CHÔMAGE TROIS CENTS MOULINS À VENT QUI FAISAIENT AUPARAVANT TRANQUILLEMENT LEURS PETITES AFFAIRES.



Tous droits réservés, Le Samedi

L'ARBRE À SAVON

L'arbre à savon est né en Chine, mais l'Amérique l'a adopté. Depuis plusieurs années, il est citoyen des Etats-Unis et à l'heure actuelle il y en a un demi-million de plants en Floride.

C'est le fruit qui fait la gloire de l'arbre.

Figurez-vous une noix épaisse et onctueuse qui, lorsqu'elle est frottée au contact de l'eau, produit une mousse assez abondante et qui possède de grandes propriétés détergentes. Le fruit peut ainsi être employé seul sans être aucunement manufacturé; cependant, l'huile extraite de cette noix est fort appréciée dès maintenant et quelques établissements en ont commencé l'exploitation.

L'arbre croît assez rapidement et commence à rapporter à six ans; son bois, à grain très fin, a toujours été employé en Chine dans la marqueterie; mais c'est évidemment pour les produits saponifères contenus dans son fruit que les Américains le cultivent actuellement.

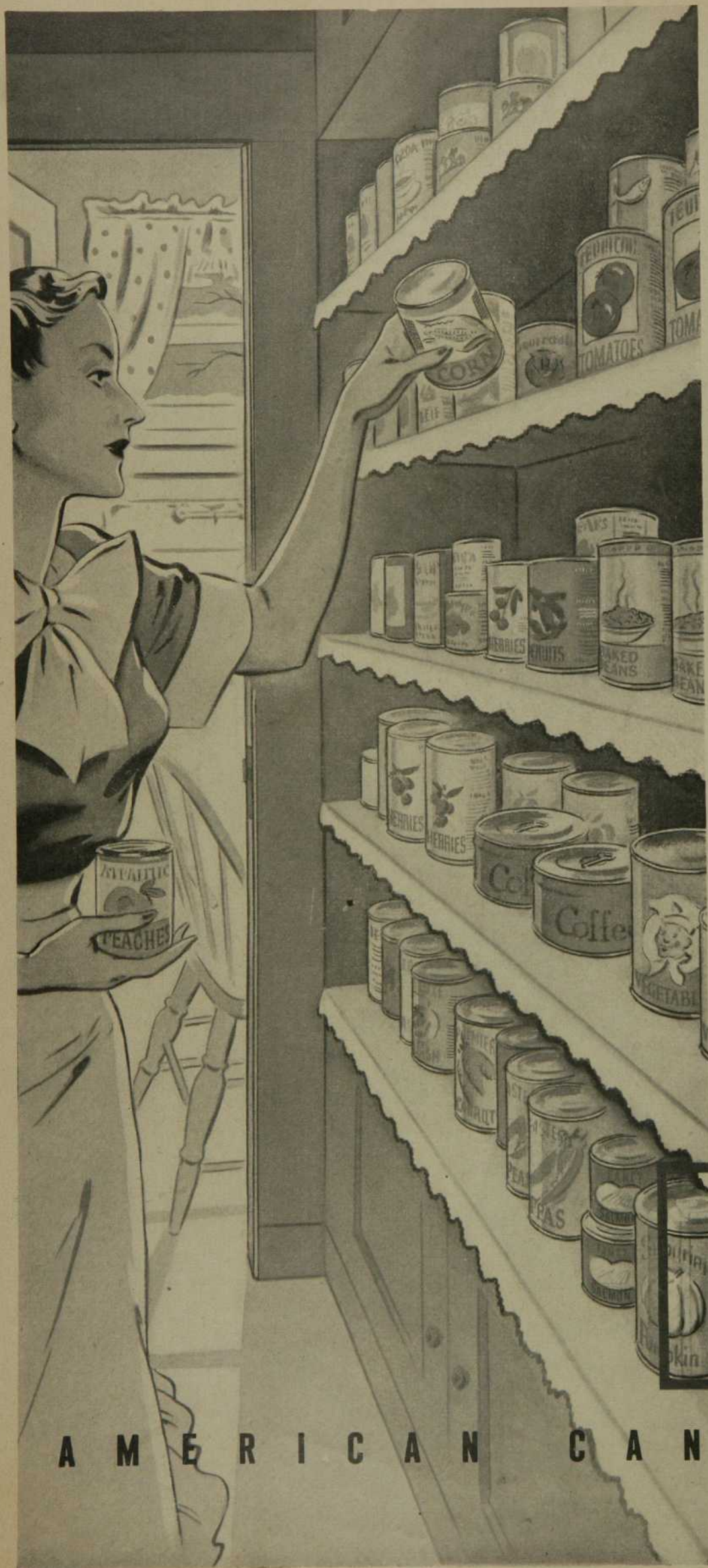
En Norvège, l'élevage du renard argenté, lancé en 1914 par l'importation de deux renards argentés canadiens, s'est développé en une industrie importante et bien organisée. Les derniers rapports accusent des recettes annuelles brutes de cinq millions de dollars sur la base de 136.000 renardeaux.

Les poids et les mesures officiels récemment adoptés par le gouvernement national de la Chine sont le « shi picul », le « shi mow » et le « shi catty ». Il est bon de les connaître parce que la Chine importe des quantités considérables de produits agricoles du Canada. Le « shi picul » est l'unité dans laquelle tous les estimés de production sont donnés; il équivaut à 100.231 livres, ou 50 kilogrammes. Le « shi mow », employé pour la superficie des terrains est égal à 0.16474 acre, soit 6.66667 acres; et le « shi catty », employé pour les poids plus petits, équivaut à un centième de « shi picul », soit 1.10231 livres. Il ne faut pas confondre le « shi picul » avec le « picul », autrefois employé par les douanes maritimes chinoises et encore d'emploi général dans le commerce sino-étranger par toute la Chine.

Une morue pond jusqu'à neuf millions d'œufs, mais deux seulement de ces œufs arrivent à éclosion; cette extraordinaire pondreuse n'a donc jamais que des jumelles.

Voici quelques singularités de l'almanach: Aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un dimanche... Le mois d'octobre commence toujours le même jour de la semaine que le mois de janvier, avril le même jour que septembre, et février, mars et novembre commencent le même jour de la semaine... Mai, juin et août débutent, au contraire, à des jours différents les uns des autres... Ces règles ne s'appliquent pas aux années bissextiles... L'année ordinaire commence et se termine toujours par le même jour... Enfin, pour terminer cette rapide revue des singularités de l'almanach, le même calendrier peut servir tous les vingt-huit ans. Avis aux collectionneurs.

Saviez-vous que la reine Victoria d'Angleterre était d'origine française? Voici qui le prouve d'une façon péremptoire. On a publié une généalogie fort curieuse de la reine Victoria, qui descend en ligne directe, au septième degré, d'un gentilhomme du Poitou, Alexandre Dessemier, seigneur d'Olbreuse, et de Jacqueline Poussard, du Vigan, sa femme. Eléonore, leur fille, née au château d'Olbreuse, commune d'Usseau, canton de Mauzé, arrondissement de Niort (Deux-Sèvres), inspira la passion la plus vive à Georges-Guillaume de Brunswick, duc de Lunebourg, qui l'épousa d'abord secrètement, et reconnut ensuite publiquement son mariage lorsqu'elle eut été créée comtesse de Harbourg, Sophie-Dorothée, fille du prince de Brunswick-Lunebourg, épousa le 21 novembre 1682, son cousin le duc de Brunswick, électeur de Hanovre, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de George I^{er}.



Plus merveilleux que la Lampe d'Aladin

*Au cœur
même de L'hiver*

**VOUS POUVEZ MAINTENANT
PRÉPARER DES REPAS PLUS VARIÉS, PLUS
DÉLICIEUX ET PLUS SAINS QUE JAMAIS**

● La lampe d'Aladin n'existait que dans l'imagination des conteurs persans—alors que ces aliments délicieux existent dans la *réalité*.

Crésus lui-même, ce milliardaire de l'antiquité, n'eût jamais pu se procurer, en une aussi riche variété, les mets qui ornent aujourd'hui *votre* table.

Grâce à l'industrie de la mise en conserve, les fruits et les légumes cueillis en leur saison *conservent à la perfection*, dans votre garde-manger, leur fraîcheur estivale. Il en est de même des viandes, poissons, potages et lait en conserve que vous pouvez ainsi préparer en un rien de temps. D'où économie de temps, de travail et d'argent, car les aliments en conserve ne comportent aucune perte.

Sachez donc profiter de cette merveilleuse invention moderne. Ayez toujours, dans *votre* garde-manger, une ample provision des aliments délicieux et sains qu'on a mis en conserve pour vous.

SAVIEZ-VOUS QUE ?

Grâce à de nouvelles méthodes scientifiques, les vitamines se conservent à l'état *naturel* dans les aliments en conserve du commerce... mieux même que dans les aliments cuits à la maison.

De plus, la mise en conserve est ainsi faite qu'elle *retient* les sels minéraux solubles dans l'eau qui se *perdent* ordinairement à la maison quand on jette l'eau de la cuisson. Les aliments sont *cachetés* dans les boîtes, *cuits cachetés* et imprégnés ainsi de TOUTE leur saveur.

A M E R I C A N C A N

C O M P A N Y



Montréal, P. Q. Hamilton, Ont. Toronto, Ont.
American Can Company, Ltd., Vancouver, C. B.